Les arabes chrétiens
de Mésopotamie et de Syrie
du VIIe au VIIIe siècle

Etude sur les origines de l'islam

par
l'abbé François NAU

Cahiers de la Société Asiatique
Première série, N° 1
1933

CAHIERS DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

PREMIÈRE SÉRIE

DONATION DE LA PRINCESSE HANDJÉRI
EN MÉMOIRE DE SON PÈRE
LE PRINCE DE SLESWIG-HOLSTEIN-AUGUSTENBURG, COMTE DE NOËR

I

LES ARABES CHRÉTIENS
DE MÉSOPOTAMIE ET DE SYRIE
DU VIIe AU VIIIe SIÈCLE

PAR

FRANÇOIS NAU



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCCXXXIII

LES ARABES CHRÉTIENS
DE MÉSOPOTAMIE ET DE SYRIE
DU VIe AU VIIe SIÈCLE.

ÉTUDE SUR LES ORIGINES DE L'ISLAM.

AVANT-PROPOS.

L'histoire des Arabes est basée d'ordinaire sur les écrits des musulmans. On oublie que, durant la vie active de Mahomet (621 à 632), les Arabes du Hidjaz n'avaient pas d'alphabet arabe et n'écrivaient pas en arabe. Leur unique souci, durant le VIIe siècle, semble avoir été la guerre et le pillage; leurs écrivains sont venus plus tard. On oublie même que les poésies dites antéislamiques ont été mises par écrit à une époque très postislamique, surtout par un Perse, mort en 771 ou 774, qui «avait commencé par être un mauvais sujet et un voleur» et qu'on a accusé d'avoir mêlé ses imitations aux vers des anciens poètes. Sa vocation s'est éveillée lorsqu'il a trouvé des vers sur un homme qu'il dépouillait au milieu de la nuit[1]. On constate encore chez les Touaregs comment les poésies transmises oralement s'altèrent et se perdent vite[2].

[1] Cf. Cl. Huart, *Littérature arabe*, Paris, 1902, p. 58-59.

[2] Presque tous les Touaregs font des vers... «tous en savent par cœur... les vers anciens sont la plupart oubliés... il s'introduit de nombreuses

Quant aux traditions musulmanes, dont l'étude critique est encore à ses débuts, «on se heurte partout au truquage»[1]. Il nous suffit ici de signaler combien elles sont tardives et, quand nous aurons ajouté que l'orgueil des musulmans leur faisait mépriser et omettre tout ce qui n'était pas à leur louange, on comprendra pourquoi l'histoire des Arabes chrétiens du VIe au VIIe siècle a toujours été laissée dans l'ombre. Aujourd'hui encore, lorsque les écrivains syriens contemporains nous ont fourni tant de détails intéressants, tous ces détails ont été condensés en quelques lignes ou, tout au plus, en quelques pages et ne donnent qu'une idée bien affaiblie du nombre, de la force et des coutumes des Arabes chrétiens et du rôle capital joué par eux au début de l'islam.

On croit aussi, assez généralement, qu'à cette époque tous les Arabes étaient en Arabie et que tous les musulmans sortaient d'Arabie, lorsqu'en réalité les Arabes couvraient la Palestine, la Syrie, la Mésopotamie et une partie de la Perse, et encore ceux-ci étaient seuls à avoir des rois illustres, à avoir appris la grande guerre depuis plusieurs siècles, les uns contre les autres, dans les armées des Perses et des Grecs; ils avaient pillé tour à tour la Palestine, la Syrie, l'Osrhoène, la Mésopotamie, la Perse, et l'islam ne devait leur être qu'un prétexte pour piller ces régions une fois de plus. Ils connaissaient le chemin de Byzance; l'envoyé du roi de Hira s'était

variantes; à moins de recevoir une pièce de vers de la bouche de son auteur, on la reçoit avec des mots changés, des vers ajoutés, omis ou déplacés.» André Basset, *Poésies touarègues*, recueillies par le Père de Foucauld, Paris, 1925, t. I, p. I à III.

(1) Cf. H. Lammens, *Fatima et les filles de Mahomet*, Rome, 1912, p. 133. Le même auteur a encore écrit : «La tradition musulmane peut être considérée comme une des plus grandes supercheries historiques dont les annales littéraires aient gardé le souvenir»; cf. *Qoran et tradition*, dans *Recherches de science religieuse*, t. I, 1910, p. 29.

rendu aux audiences impériales avec une suite de quarante chefs arabes, et ceux de l'ouest n'oubliaient pas que les Ghassanides, sous les rois Harith le Magnifique, Mondir et Noman, avaient réalisé l'ancien rêve des rois araméens de Palmyre; car, au nom des monophysites, ils avaient traité d'égal à égal avec l'empereur romain, qui n'était plus que le roi des Chalcédoniens.

Avant Mahomet, des millions d'Arabes avaient été catéchisés au nom d'Allah, un seul Dieu (p. 26, n. 2), et avaient appris la prière, le jeûne et l'aumône à l'école des missionnaires et des moines, et nous verrons qu'ils avaient mis leur orgueil à pratiquer ces vertus mieux que les autres chrétiens[1]. Au début du VIIe siècle, tous les Arabes de Mésopotamie et de Syrie étaient chrétiens dans une certaine mesure, au moins par ambiance. Tous avaient vu des solitaires et des ascètes, avaient mangé aux portes des monastères, avaient assisté à des controverses entre monophysites et diphysites; ils avaient pris parti, avec plus ou moins de discernement, pour ou contre la nature humaine de Jésus; le Qoran a été fait pour eux et a été propagé par eux plutôt que par les bandes de pillards sans religion sorties du Hidjaz. Ils ont été les matériaux, triés et accumulés depuis longtemps, chez lesquels une simple étincelle fournie par Mahomet, qui les connaissait bien et qui a encore su donner satisfaction à leurs instincts, a allumé un formidable incendie[2]. Ce n'est pas sans motif que, dès l'an 35 de l'hégire (655), les califes ont aban-

[1] Nous avons déjà esquissé ce sujet dans *La Religion du Qoran*, paru dans le *Muséon*, t. XLIII, 1930, p. 221 à 252.

[2] Pour procéder, comme nous aimons à le faire, du plus connu au moins connu, on verra comment il a suffi d'une troupe infime de douze mille Maures, joints aux mécontents espagnols, pour chasser les rois goths. C'est *après la victoire* que les Berbères et les Arabes se sont abattus sur l'Espagne et l'ont islamisée en bonne partie.

donné l'Arabie pour se fixer au milieu des Arabes qui avaient été chrétiens : 'Ali à l'est, à Coufa (Hira), Moawia à l'ouest, à Damas, et, tandis que ceux-ci pratiquaient et propageaient l'islam, les Bédouins du Hidjaz ne sortaient pas de leur rôle traditionnel qui était de ne se préoccuper ni d'écriture[1] ni de religion, mais seulement de rançonner ou de piller les caravanes, pieuses ou non, qui rayonnaient vers La Mecque.

Les orientalistes connaissent bien cette opposition entre les pratiques des Bédouins du Hidjaz, premiers compagnons de Mahomet, et les fondements de l'islam, qui sont la croyance en un Dieu unique, la prière, le jeûne et l'aumône. Nous nous efforcerons d'en rendre compte en compilant ce que les auteurs syriens nous apprennent des Arabes chrétiens de Mésopotamie et de Syrie; il sera facile ensuite de retrouver dans le Qoran leurs pratiques, leurs qualités et leurs défauts et on sera sans doute conduit à conclure, comme nous le disions plus haut, qu'il a été écrit pour eux[2].

[1] Les Arabes de Syrie seuls (sauf nouvelles découvertes) avaient un alphabet avant l'hégire. Moawia, fixé à Damas, avait cependant motif de s'intéresser beaucoup au Hidjaz, puisque ses propriétés dans cette région «lui rapportaient annuellement 150.000 charges de dattes et 100.000 sacs de céréales» (cf. H. Lammens, *Le Berceau de l'islam*, Rome, 1914, t. I, p. 167). Il a donc pu fournir à son parent 'Othman des scribes syriens, lorsque le vieux calife a voulu mettre par écrit les répertoires des récitateurs du Qoran. Noter que Moawia a su utiliser ce livre à Siffin, où les Arabes de l'est et de l'ouest du désert syrien étaient aux prises une fois de plus. Il en a appelé au «Livre de Dieu», *cri qui ne pouvait être compris que des chrétiens accoutumés à vénérer l'Évangile.* Les Bédouins du Hidjaz, qui avaient massacré 'Othman sur son «Livre de Dieu», ne se seraient pas arrêtés pour si peu; cf. chap. VII, 4.

[2] Nous ne donnons pas une démonstration complète de ce dernier point; car nous ne toucherons que très incidemment au Qoran, pour nous attacher seulement à nos Arabes chrétiens. Notre travail doit donc être complété par les articles publiés par M. K. Ahrens dans la *Z.D.M.G.*, t. LXXXIV, 1930, *Christliches in Qoran.* Nous les résumerons au chapitre I.

CHAPITRE PREMIER.

L'ÉTAT DE L'ARABIE AU DÉBUT DU VIIᵉ SIÈCLE.

1. L'Arabie et le désert de Syrie. — 2. Les infiltrations et invasions arabes. — 3. Division du présent travail.

1. — Tout événement dépend des circonstances de lieu et de temps, favorables ou défavorables, qui ont accompagné sa naissance et son développement. Nous devons donc nous demander d'abord ce qu'était l'Arabie avant le début du VIIᵉ siècle.

La presqu'île arabique, à laquelle il faut joindre le désert de Syrie jusqu'à Damas et à l'Euphrate, équivaut à plus du tiers de l'Europe. Elle aurait donc droit, d'après sa surface, à plus de cent millions d'habitants, si le manque de rivières et de cours d'eau n'en faisait en majeure partie «une terre de sécheresse et de misère». Les pluies produisent des torrents qui se perdent très vite dans les sables. Cependant, en de nombreux endroits, l'eau se trouve à une petite profondeur et permet de créer des oasis; les bords de la mer sont aussi arrosés en général par des pluies assez régulières et se prêtent à la culture. Le commerce d'ailleurs a fait longtemps la richesse de l'Arabie, qui servait d'entrepôt ou de lieu de transit entre l'Inde d'une part, et la Syrie, l'Égypte et, par elles, l'Europe, de l'autre. Les anciens attribuaient à l'Arabie tous les produits de l'Inde qui la traversaient : parfums, encens, épices, tissus légers, or; ils la tenaient donc pour un pays très riche et le roi-prophète croyait beaucoup dire en écrivant : «Devant lui les habitants du désert fléchiront le

genou; les rois des Arabes et de Saba (sud de l'Arabie) offriront des présents[1]. »

Pour nous faire une idée de la richesse relative de l'Arabie au début du VIIe siècle et de son déclin, aidons-nous d'abord d'une contrée beaucoup mieux connue, en rappelant, d'après M. de Morgan, comment s'est formée et perdue la prospérité de la Chaldée.

A l'époque de sa splendeur, c'est-à-dire vers le quarantième siècle avant notre ère, la Chaldée jouissait d'une abondance prodigieuse; coupée en tout sens de canaux, largement arrosée, couverte de villes et de villages, elle pouvait, à juste titre, passer pour le paradis terrestre.

Tant que durèrent les dominations chaldéenne et assyrienne, la Mésopotamie fut d'une incroyable richesse; mais peu à peu, depuis la domination des Perses achéménides jusqu'à celle des Perses sassanides, la fertilité diminua par suite du comblement des canaux. Enfin, arrivèrent les musulmans qui, avec leur imprévoyance habituelle, donnèrent le coup de grâce à ce grenier de l'Orient. La population disparut. Aussi aujourd'hui ne compte-t-on plus qu'environ quatre habitants par kilomètre carré, tandis que les plaines fertiles de la vallée du Nil en comptent plus de deux cents... L'Euphrate et le Tigre, tout comme le Nil, sortent, périodiquement chaque année, de leur lit, et leurs eaux couvrent le pays. Il serait donc aisé, en rétablissant les anciens canaux, de rendre la fertilité à ces vastes plaines; mais il faudrait des bras pour de semblables travaux[2].

On peut en dire autant, proportion gardée, du Hidjaz et de l'Arabie. Bien des régions sont couvertes de ruines de notre ère et montrent qu'on avait pu y créer de nombreuses oasis, lorsqu'on avait le courage et la patience d'y creuser des puits. D'après le Père Lammens :

Au début de l'hégire, les Arabes, devenus riches et possesseurs de troupeaux d'esclaves, tenaient souvent à se donner la satisfaction de devenir propriétaires sur le théâtre même où jadis ils avaient gardé les

[1] *Ps.* LXXI, 9-10.

[2] *Notes sur la basse Mésopotamie*, dans la *Géographie*, Bulletin de la Société de Géographie, Paris, 15 octobre 1900, p. 252, 259.

chameaux et détroussé les caravanes — car ce sont là les deux pôles entre lesquels oscillait d'ordinaire l'activité des Arabes. — Les premiers califes ont établi en Arabie des haras, des parcs réservés, des domaines d'état, sans oublier leurs propres intérêts et ceux de leur nombreuse postérité... Ces domaines, lentement agrandis et améliorés, acquirent bientôt une valeur et des prix fantastiques. On parle de 900.000 dirhems, équivalant à un million de notre monnaie. Du vivant de 'Ali, ses domaines du Hidjaz lui rapportaient déjà la somme rondelette de 100.000 dirhems... Les Zobaïrites possédaient une propriété couverte de 20.000 palmiers. Plus tard, les puits ont été abandonnés ou même comblés, les palmeraies brûlées, les guerres n'ont plus fourni des esclaves pour l'entretien des propriétés qui ont donc disparu et le désert a tout recouvert [1].

2. — Le rôle principal de l'Arabie, comme de tous les pays pauvres, a été de peupler les pays plus riches. Il n'est pas nécessaire de supposer que, depuis les temps historiques, il y a eu des modifications dans son régime d'eau, car les ruines qui couvrent bien des parties de l'Arabie ne diffèrent guère de celles qui couvrent la Syrie et le Hauran, et ici et là les changements tiennent surtout au régime politique et au manque de travail. En sus des infiltrations qui ont toujours lieu et en suite desquelles, comme l'a écrit M. Dussaud, le nomade installé en pays sédentaire perd en général sa langue et ses coutumes, il a pu y avoir de temps en temps des infiltrations plus massives. Un courant continu porte les nomades du centre de l'Arabie vers le nord et vers le désert de Syrie, pour pousser de là vers la Mésopotamie, le Liban et la mer. Cette poussée des pays pauvres vers les pays plus riches a eu lieu de tout temps avec plus ou moins d'intensité et de succès, et il nous a semblé [2]

[1] Cf. *Le Berceau de l'islam*, Rome, 1914, p. 94 à 99, etc. Dans la vallée de Khaïbar, fief des Juifs de Médine au début de l'hégire, «on voit de nombreuses ruines de châteaux forts et de villages, il n'y a plus qu'une forteresse encore existante qui domine le pays»; cf. Cl. Huart, *Histoire des Arabes*, Paris, 1912, t. I, p. 156. L'islam a dépeuplé aussi cette région.

[2] Cf. *L'Araméen chrétien*, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, t. XCIX, mai-juin 1929, p. 232-239.

qu'on peut lui rapporter la formation des peuples et des langues sémitiques. De la Perse à la Méditerranée et à l'Égypte, les Arabes du VIIe siècle ont trouvé soit des frères, soit des descendants d'ancêtres communs, qui parlaient des langues apparentées et qu'il a donc été relativement facile de grouper sous un même étendard autour d'un même livre.

Pour expliquer les migrations des Arabes, on a supposé qu'il y avait eu un assèchement progressif de la péninsule; mais cette hypothèse, serait-elle exacte, est inutile, puisque l'assèchement actuel ne vient pas de causes climatériques ou géologiques, mais tient seulement, comme nous l'avons dit, à l'état politique et à la paresse des habitants. L'Arabie pourrait nourrir beaucoup plus d'habitants qu'elle n'en a; la guerre arabo-égyptienne a fait découvrir derrière les montagnes du Tihama un pays (l'Asyr) très peuplé et cultivé, que les cartes d'alors laissaient en blanc[1]. La carte d'Arabie, telle que Ptolémée la connaissait, montre aussi que c'était un pays suffisamment habité, lorsque les hommes travaillaient et commerçaient[2], conditions qui étaient encore vérifiées au début de l'islam.

Pour donner une idée des anciennes infiltrations massives des Arabes, jusque et y compris celle des Bédouins du Hidjaz qui a déclenché au VIIe siècle le mouvement islamique, nous allons citer l'infiltration massive beaucoup plus récente (XVIIe au XVIIIe siècle), qui a amené deux tribus de Bédouins, les Shammar et les Anaïzeh, du nord de l'Arabie jusqu'au delà du Tigre[3].

Lorsque Mahomet IV assiégeait Vienne (1680), une horde de Shammar, venus du Nedjed, s'empare de tout le Hamaïl, qui est cette vaste

[1] Cf. JOMARD, *Études sur l'Arabie*, Paris, 1839.
[2] Cf. A. SPRENGER, *Die alte Geographie Arabiens*, Berne, 1875.
[3] Résumé dans le *Correspondant*, t. LXXXVIII, juillet-septembre 1881, d'après les voyages de Mme Blunt, p. 865.

étendue de territoires qui va des confins de la Syrie au golfe Persique, le long de l'Euphrate, et s'enfonce à l'ouest jusqu'au Sinaï; au sud, il est borné par les déserts de sable rouge, les Nefouds, qui entourent le Nedjed; il renferme des oasis, des pâturages immenses, des terres jadis fertiles et habitées, que le pacage indéfini des nomades a rendues stériles... Les Shammar commencent par occuper Palmyre et par couvrir tout l'espace situé entre Damas et Bagdad, interceptant ainsi la route traditionnelle des caravanes de l'Inde. Ils soumettent les riverains de l'Euphrate et rançonnent les villes bâties sur ce fleuve. Comme les Sultans étaient occupés en Europe, ils ont le temps de s'installer dans leurs conquêtes qu'ils ont poussées jusqu'à Biredjik.

La tribu des Anaïzeh, plus nombreuse que celle des Shammar, voulut alors prendre sa part du butin. Les Shammar furent vaincus et furent rejetés, à travers l'Euphrate, dans la grande plaine de la Mésopotamie où, trouvant un sol plus riche et plus fertile que celui dont ils venaient d'être expulsés, ils s'établirent aux dépens des Arabes de la tribu de Ṭaï qui succombèrent. De là, ils poussèrent leurs incursions jusqu'à Mossoul et en Perse au delà du Tigre. Bagdad fut menacé, les villes de la vallée du Tigre, Mossoul excepté, eurent le sort des villes de la vallée de l'Euphrate et la vie sédentaire disparut. A cause des défaites des musulmans en Autriche, la Mésopotamie fut laissée aux Shammar et aux Anaïzeh. Ils y ont introduit la misère bestiale et un état de guerre continuel, non un état de guerre actif, mais l'état de guerre des animaux, qui ont chaque matin leur nourriture à conquérir et un licol à éviter.

On lit encore au même endroit :

P. 866 : Les villes s'éteignirent avec la destruction du commerce et la fin des caravanes, l'agriculture et la vie sédentaire ne furent plus qu'un souvenir, dont il n'y eut bientôt plus de trace. P. 871 : La Mésopotamie qui a eu plus de vingt millions d'âmes n'en comptait plus (vers 1870) que quatre cent mille. P. 869 : Le nomade et la charrue ne vont pas ensemble. P. 854 : Mahomet aurait dit : «Partout où pénètre une charrue, la honte et la servitude entrent avec elle.»

Cela tient moins à la vie nomade (quoi qu'en dise Mme Blunt) qu'à l'islam, où la guerre a remplacé le travail et qui n'a donc été qu'une école de paresse; car, avant l'islam, sur les frontières du désert de Syrie, M. René Dussaud a constaté que des agriculteurs «avaient reculé les limites du désert» par

l'utilisation de toutes les terres susceptibles de culture. De nombreux villages, aujourd'hui en ruine, abritaient une population mêlée de Syriens et d'Arabes qui commerçait activement, cultivait l'olivier, la vigne, les céréales et se livrait à l'industrie de la laine... « C'est un sujet constant d'étonnement pour le voyageur de rencontrer sur toute la frontière orientale de la Syrie, dans des contrées aujourd'hui désertes, des villages en ruine qui datent de l'époque romaine. » Cf. *Les Arabes en Syrie avant l'islam,* Paris, 1907, p. 5 et 7.

Les musulmans en faisant disparaître les chrétiens ont aussi « reculé les limites du désert », mais en sens inverse.

3. — Après cet exposé de l'état de l'Arabie au VIIᵉ siècle et surtout du mécanisme des infiltrations et des invasions qui ont conduit des Arabes en Mésopotamie, en Syrie, en Palestine et jusqu'en Perse et en Égypte, nous allons résumer dans les chapitres suivants ce que les auteurs syriens nous apprennent : 1° des Arabes chrétiens de la Mésopotamie, 2° de ceux du désert de Syrie, soit de l'est (Lakhmides de Hira), soit de l'ouest (Ghassanides) qui dominaient en Transjordanie (Bostra).

Nous trouverons partout les Arabes chrétiens nombreux, puissants, respectés, avec des moines, des monastères, un clergé, des églises, des rois. Nous verrons comment les Perses et les Grecs ont détruit par jalousie les royaumes des Arabes nestoriens et des Arabes monophysites qui les avaient fait trembler, pour les remplacer par une anarchie de tribus sans cohésion dont ils croyaient n'avoir plus rien à craindre. Il a suffi à Mahomet de souder à nouveau ces tribus, pour que les Arabes de Syrie jadis chrétiens retrouvent aussitôt les succès auxquels les avaient accoutumés les rois Mundhir de Hira et les rois Harith, Mondir et Noman de Damas et de Bostra[1].

[1] Nous écrivons chez les Ghassanides : Mondir et Noman, comme l'a fait Payne Smith; à Hira, nous avons écrit : Mundhir et Nu'man (bien que ce

Au point de vue chrétien, on pourrait faire encore le périple de l'Arabie et montrer que les chrétiens étaient partout et que le Hidjaz n'avait pas alors l'importance que des traditions tendancieuses lui ont attribuée; mais nous entendons nous limiter cette fois aux régions précédentes.

CHAPITRE II.

LES ARABES DE MÉSOPOTAMIE.

1. Infiltration dans la région de Nisibe. — 2. Conversion des Arabes de Mésopotamie. — 3. Un monastère d'utilité publique. — 4. Écoles et liturgie. — 5. Le voile pour les femmes chrétiennes avant l'islam. — 6. Jeûnes, prières, prosternations. — 7. Retraites au désert. — 8. Décadence des ordres monastiques. Les Messaliens. — 9. Désordres chez certains moines nestoriens. — 10. Le passage à l'islam (Allah; Rabb; Qorrâ; Ramadhan; ablutions). — 11. Désordres chez certains laïques nestoriens. — 12. Une légende mésopotamienne : une pierre et une source miraculeuses.

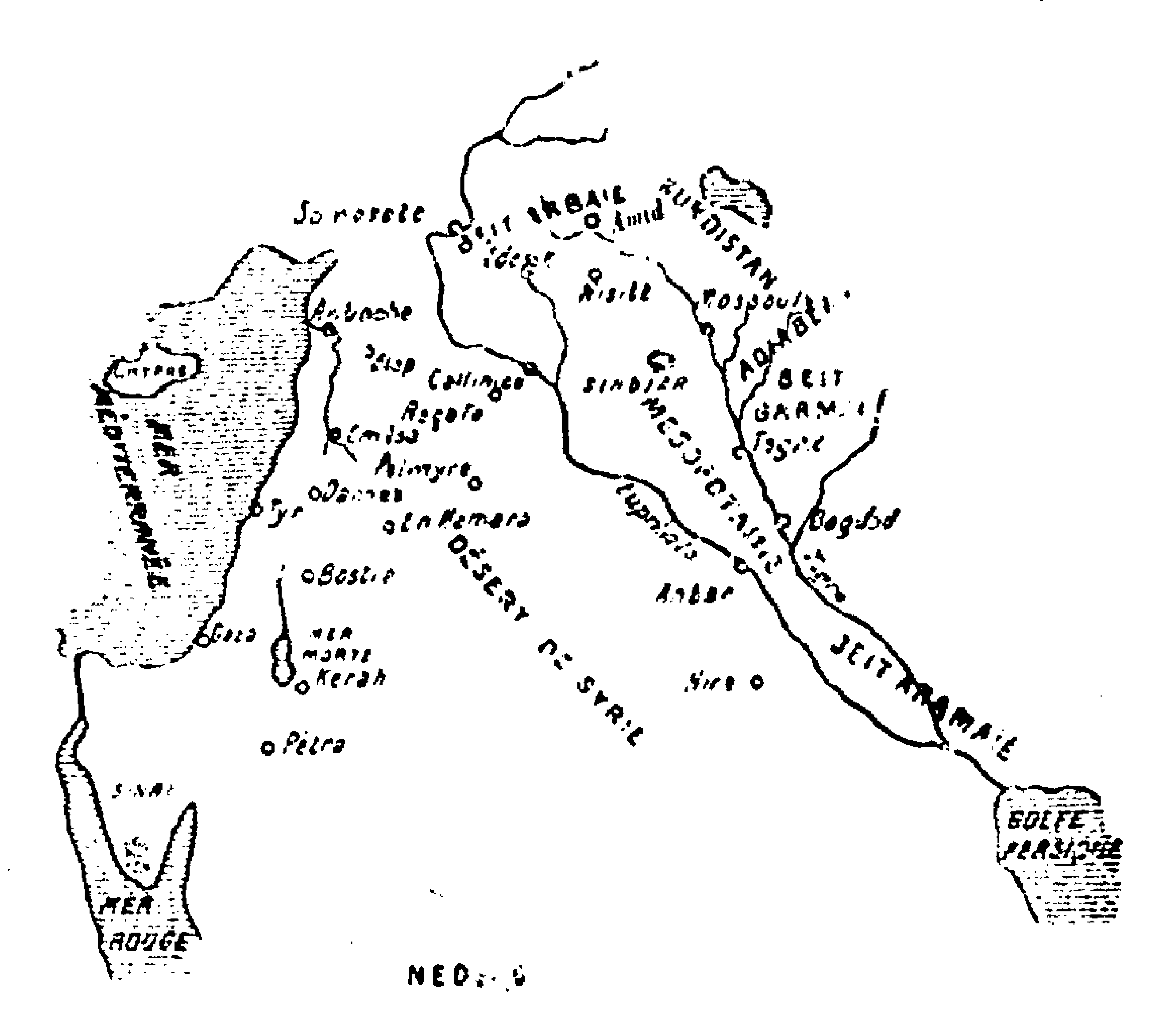
1. — Par infiltration, conquête ou razzias, les Arabes nomades s'étaient installés en Mésopotamie et dévastaient aussi bien la région de Nisibe, au nord, que les plaines situées à l'est du Tigre jusqu'aux montagnes du Kurdistan. Les guerres incessantes entre les Grecs et les Perses donnaient de continuels prétextes aux Arabes, attachés à l'un ou à l'autre de ces deux pays, de se combattre, ou plutôt de piller à qui mieux mieux les sédentaires. Une lettre, écrite en l'année 484 par l'évêque de Nisibe Barsauma au patriarche nestorien Acace, nous dépeint très vivement cette situation.

Nous habitons un pays (*Nisibe*), qui est considéré comme digne d'envie par ceux qui ne l'ont pas expérimenté et où cependant les adversaires

soient les mêmes noms), pour aider à les distinguer; car plusieurs historiens les ont confondus.

de sa tranquillité sont nombreux et les obstacles à sa prospérité sont multiples surtout dans le temps présent; car voici deux années successives que nous sommes affligés d'une disette de pluie et d'un manque des choses nécessaires. *La foule des tribus du sud s'y est rassemblée;* et, à cause de la multitude de ces gens et de leurs bêtes, ils ont détruit et dévasté les villages de la plaine et de la montagne; *ils ont osé piller et capturer bêtes et gens,* même dans le territoire des Grecs.

Les Grecs assemblèrent une nombreuse armée sur la frontière, *accom-*



pagnée de leurs Arabes, et ils demandèrent satisfaction pour ce qu'avaient fait dans leur pays les Arabes sujets des Perses. Le gouverneur perse de la ville de Nisibe les contint par sa sagesse. Il proposa de réunir les chefs des Arabes perses et de leur reprendre le butin et les captifs, dès que les Arabes grecs auraient ramené eux-mêmes le bétail et les captifs qu'ils avaient pris à diverses reprises dans les pays de *Beit Garmaï, d'Adiabène* et de Ninive, puis de délimiter les frontières par un traité, afin que ces malheurs et d'autres semblables n'arrivassent plus. — Durant les pourparlers, le général grec et ses principaux officiers étaient même allés rendre visite à Nisibe au gouverneur perse. Celui-ci les avait reçus avec grand

honneur; mais, tandis qu'ils étaient en train de manger ensemble, de boire et de se réjouir, on apprit que des Arabes perses, au nombre de quatre cents cavaliers, étaient tombés sur des villages éloignés appartenant aux Grecs et les avaient pillés.

Les Grecs accusèrent le gouverneur perse de leur avoir tendu un piège et longtemps après encore il n'y eut rien de changé. Cf. J.-B. Chabot, *Synodicon orientale*, Paris, 1902, p. 532-533.

Il n'y eut rien de changé non plus aux infiltrations arabes du sud, au nord de la Mésopotamie, et tout le nord de cette province conserva le nom de «pays des Arabes» ou *Beit 'Arbaïé*, avec Nisibe pour métropole.

2. — Un grand nombre de ces Arabes de Mésopotamie ont été convertis au christianisme par Ahoudemmeh, métropolitain jacobite d'Orient en 559, mort en 575.

Il était du pays des Arabes et se proposa d'évangéliser les nombreux peuples qui vivaient sous des tentes entre l'Euphrate et le Tigre et qui étaient barbares et homicides. Il brisait les idoles, faisait des prodiges. Certains campements ne le laissaient pas approcher et lui lançaient des pierres, mais il guérit la fille du chef d'un campement et le bruit de ce prodige lui facilita son apostolat. Il s'appliquait avec grande patience à passer par tous les campements des Arabes, il les instruisait et les enseignait par de nombreux discours; il ne cessait d'ailleurs pas son j[illegible] parfait, ses prières et ses veilles. Il réunit par son zèle et il fit venir des prêtres de beaucoup de pays, *pour en arriver à établir dans chaque tribu un prêtre et un diacre.* Il fonda des églises et *leur donna les noms des chefs de leurs tribus,* afin qu'ils les aidassent dans toute chose ou affaire dont elles auraient besoin... Il attacha ensuite les cœurs des Arabes à toutes les perfections de la piété et plus spécialement aux dons envers les indigents... *Leurs aumônes se répandaient sur tous les hommes et en tout lieu,* mais plus particulièrement sur les saints monastères qui sont encore soutenus par eux jusqu'à maintenant dans leurs nécessités temporelles : le monastère saint et divin de Mar Mattaï et de Kokta et de Beit Mar Sergius, et la communauté des moines qui est dans la montagne de *Singar,* avec tous les autres saints monastères qui sont dans les pays des Romains et des Perses; ils faisaient de grands dons qui étaient vendus pour des prix

élevés, et ils ne se bornaient pas à faire des dons aux églises, aux moines, aux pauvres et aux étrangers, mais *ils aimaient le jeûne et la vie ascétique plus que tous les chrétiens, beaucoup de personnes chez eux ne mangeaient pas de pain durant tout le temps du jeûne,* non seulement les hommes, mais encore beaucoup de femmes; ils étaient zélés et ardents pour la foi orthodoxe, et *chaque fois que la sainte Église était persécutée, ils donnaient leurs têtes pour l'Église du Christ,* surtout les peuples choisis et nombreux des 'Aqoulaïé, des Tanoukaïé et des Ṭou'aïé. Quand ils furent parfaits dans toutes les coutumes du christianisme, il les quitta et alla bâtir la grande et belle maison des Pesilotâ, au milieu du Beit 'Arbaïé, dans un lieu appelé Aïnqénaïé. Il y plaça un autel et des saints martyrs, et il appela cette maison du nom de saint Mar Sergius, l'illustre martyr, parce que *ces peuples arabes aimaient beaucoup son nom et y avaient recours plus que tous les autres hommes.* Le saint s'efforça, par cette maison qu'il avait bâtie au nom de Mar Sergius, de les détacher du temple de Mar Sergius de *Beit Reçafa* de l'autre côté de l'Euphrate, parce qu'il était loin d'eux (cf. p. 69, n. 1). Autant qu'il le put, il le fit, afin que ce temple par sa belle apparence les empêchât d'aller à celui-ci. Près de ce temple qu'il bâtit, il construisit encore le grand et célèbre monastère appelé Aïnqénaïé. Il le rendit remarquable tant par sa construction que par tout ce qu'il contenait. Il y réunit une nombreuse communauté et lui donna de belles règles qui purifiaient l'âme du tumulte du monde, avec *l'office continuel de jour et de nuit, le jeûne continuel,* les pures veilles, l'exercice de la charité et l'accueil des pauvres et des étrangers. *Une table abondante et chargée de tous les biens y était dressée pour tous ceux qui arrivaient à sa porte;* c'était comme *un jardin rempli de biens pour tout le pays où il était situé;* et tout ce dont les hommes de ce pays avaient besoin leur était fourni par lui.

Il dit encore aux frères : «Mes enfants, aimez-vous les uns les autres, soyez constants dans la prière, recevez les étrangers d'un bon cœur», puis il fit sur eux le signe vénéré de la croix et il alla visiter tous les peuples qu'il avait instruits. Après cela, il voulut construire encore un monastère dans un lieu éloigné, dans un pays difficile, desséché et sans eau, *parce que ceux qui suivaient ce chemin et parcouraient ce pays souffraient beaucoup.* Il bâtit de grandes et belles constructions, fit de grandes et belles portes, et *creusa deux puits,* l'un à l'intérieur du monastère, l'autre à l'extérieur. Il le consacra et y rassembla une communauté de près de quarante hommes. Dès lors, tous ceux qui passaient par là louaient Dieu et disaient : «Dans une terre difficile comme celle-ci a été bâti un

tel lieu grand et accompli.» Ce monastère fut appelé de Ga'tani ou de saint Mar Aḥoudemmeh (*Patrologia Orientalis* = *P.O.*, t. III, p. 19 à 32).

3. — Un successeur d'Aḥoudemmeh, nommé Marouta (565 à 649), a construit aussi un monastère, comme œuvre d'utilité publique.

Il réunit des hommes saints et divins et les conduisit au milieu du désert. Il y trouva une source qui était très petite et ne pouvait pas couler. Il y travailla beaucoup et la dégagea, car il était expérimenté pour les travaux de ce genre. Il avait aussi avec lui des bienheureux habiles qui travaillèrent à cela. Quand Dieu vit leur bonne volonté, il montra cette source comme un fleuve copieux et abondant. Marouta y *construisit un monastère en l'honneur de Mar Sergius;* il y mit beaucoup de livres d'office, lui acquit des possessions matérielles et y installa de nombreux moines des plus vénérables et des plus mortifiés... *par eux et par ce monastère fut pacifiée toute la Mésopotamie*, parce qu'il était situé au milieu. *Dieu, par les mains de notre père, en fit un refuge, un port et un lieu de repos pour quiconque voyage et demeure dans ce désert.* Ceux qui traversent le désert pour aller à *'Aqoula* s'y reposent, c'est leur port. Ceux qui vont de l'Euphrate au Tigre et du Tigre à l'Euphrate s'y arrêtent. *Il faut voir les campements qui l'ont quitté et ceux qui y habitent, y mangent à leur faim, se rassasient, boivent et se rafraîchissent. Les indigents, les malades et les faibles y sont apportés*, surtout par les peuples qui habitent la Mésopotamie; *ils y sont guéris*, en sortent fortifiés, et en bonne santé, et secourus quant au corps et quant à l'esprit. *Ibid.*, p. 85-87.

4. — En sus de ces monastères philanthropiques, il y en avait un peu partout de très nombreux, car bien des personnes riches en fondaient un ou deux, à l'exemple de la reine Širin. — Près du village natal de Maroute, le monastère de Mar Samuel avait quarante moines et, un peu plus loin, celui de Nardas en avait soixante-dix. *Ibid.*, p. 64, 67. Les citations précédentes donnent une idée assez nette de l'influence des chrétiens en Mésopotamie; dans chaque tribu il y avait un prêtre et un diacre et il y avait sans doute peu de Bédouins qui ne soient allés boire et manger dans l'un des monastères fondés pour eux.

Aux soins du corps s'ajoutaient d'ailleurs ceux de l'esprit et des yeux.

Les nestoriens de l'Orient, qui voulaient attirer les simples à leur erreur et enchanter l'oreille des séculiers, *avaient pris soin d'établir une école dans chacun de leurs bourgs* pour ainsi dire. Ils les avaient organisées avec *des chants, des cantiques, des répons et des hymnes*, qui étaient dits de la même manière en tout lieu où ils étaient. Les monophysites «émus d'un zèle louable» s'efforcèrent d'en faire autant. *Ibid.*, p. 65-66. Marouta donna d'ailleurs tous ses soins à la solennité des offices. *Ibid.*, p. 81-82. Et chacun pouvait voir les pratiques ascétiques et les austérités de bien des moines que les légendes, écrites et orales, propageaient et amplifiaient encore : leur jeûne laborieux et continu, leurs offices et leurs prières sans fin, leurs gémissements émouvants dans les prières, leurs veilles prolongées, *leurs génuflexions réitérées, leurs adorations profondes*, et ceux qui ont choisi *la station sur des colonnes* ou qui ne se reposent pas sur la terre (qui ne se couchent pas) et ceux qui ne mangent pas de pain durant le jeûne. *Ibid.*, p. 87-88.

5. — L'islam allait trouver ainsi des hommes rompus aux jeûnes, aux aumônes, aux inclinaisons, aux prosternations. Marouta avait même ordonné aux femmes de tresser leurs cheveux et les avait revêtues d'un voile. *Ibid.*, p. 84. Il devait être bien facile de passer de là au voile des musulmanes.

Marouta n'avait fait d'ailleurs que généraliser une pratique de moniales syriennes; à Nisibe, Fébronie se couvrait le visage d'un voile, afin de le cacher aux yeux des personnes du dehors, sans excepter celles de son sexe. Dans le diocèse de Théodoret, Domnina ne voyait personne et personne ne pouvait voir son visage. Cet évêque a aussi écrit la vie des saintes Marana et Cyra, qui portaient une longue robe leur descendant jusqu'aux pieds, avec un grand voile qui venait jusqu'à la ceinture et leur cachait le visage, les mains et la poitrine (cf. *P. L.*, t. LXXIV, col. 112-113). L'usage du voile était sans doute plus répandu en Orient que nous ne pouvons le croire et le Qoran n'a rien innové, car saint Paul

ordonnait déjà aux femmes de se voiler pour la prière, I *Cor.*, xi, 5-6. La *Didascalie* des douze Apôtres, ouvrage syrien du iiie au ive siècle, porte : «Quand tu marches sur la place publique, couvre-toi la tête avec ton habit, pour que personne ne voie la grande beauté»; et ce précepte est repris au ve siècle dans les *Constitutions apostoliques* (viii, 24, p. 37 de notre traduction, Paris, 1912). Un écrit de Pisentius, qui vivait de 568 à 631, nous apprend que cette pratique avait lieu en Égypte du vie au viie siècle : «Que les femmes ne se promènent pas le visage découvert, non seulement à l'église, mais aussi dans les rues de votre village... qu'aucune femme ne sorte de la porte de sa maison ayant la tête découverte; mais que vous marchiez, ô femmes, ayant les yeux baissés vers la terre et votre vêtement tombant de toute part, en toute bienséance» (*Revue de l'Orient Chrétien*=*R.O.C.*, t. XX, p. 61).

C'était encore la pratique des chrétiennes arabes du sud de l'Arabie; car, chez les Himyarites, durant la persécution de 523, une femme dont on n'avait jamais vu le visage courut la tête découverte pour demander le martyre et dit : «Vous n'avez vu mon visage que deux fois, à mon repas de noces et aujourd'hui», et elle courait la tête découverte comme une insensée sans honte. Cf. P. Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, t. I, p. 377, 379, 381.

L'islam n'a donc fait ici que conserver une pratique chrétienne.

6. — Nous avons déjà signalé (*Muséon*, t. XLIII, p. 225-228), qu'aux jours de jeûne les laïques ne mangeaient pas avant midi et que les moines ne faisaient qu'un repas, les uns à quinze heures et les autres le soir. De plus mortifiés ne faisaient qu'un repas le soir durant toute l'année. Nous avons cité saint Hilarion, les disciples de Pacôme, saint Antoine. C'était la pratique générale des solitaires de Syrie.

Ils divisaient le jour en quatre parties, dont chacune était terminée par les prières de Tierce, Sexte, None et Vêpres. Ils ne faisaient qu'un repas par jour et c'était après les prières des Vêpres sur le soir. Ils priaient encore à minuit et se relevaient, avant que le soleil parût, pour les prières du matin. Le supérieur du monastère d'Épiphane écrivait à celui-ci qu'ils avaient soin de célébrer Tierce, Sexte, None et Vêpres; mais le saint lui répondit qu'on ne devait pas se contenter de prier à ces heures-là seulement, parce qu'il est du devoir d'un vrai religieux d'avoir toujours dans le cœur l'oraison et la psalmodie. En général, il y avait sept prières par jour. Les séculiers étaient aussi appelés aux prières qui avaient lieu de nuit dans les églises. Beaucoup de solitaires avaient le don des larmes et priaient avec larmes; Barsauma le Syrien pleurait en priant, au point de changer la poussière en boue (*R.O.C.*, t. XVIII, p. 381). Ceci a dû frapper les Arabes, car le Qoran, qui recommande les prières de nuit et même les prières continuelles, mentionne ceux qui tombent sur leur barbe en adorant et en pleurant, sourates xvii, 109, et xix, 59.

Pour prier, on se tournait vers l'Orient. Saint Macaire faisait cent oraisons par jour, mais d'autres en faisaient quatre cents et jusqu'à sept cents.

On faisait de nombreuses génuflexions et prosternations. Nous avons déjà cité le moine qui avait creusé de plus de quatre doigts la planche sur laquelle il appuyait ses genoux et ses coudes et le nestorien qui récitait le psautier deux fois par jour et faisait trois mille prosternations (*R.O.C.*, t. XI, p. 194). On doit se prosterner devant la croix jusqu'à ce que les genoux et la tête touchent la terre (*Muséon*, t. XLIII, p. 232-233).

7. — C'était la coutume pour bien des moines de Palestine et du Sinaï de quitter leur monastère pour aller passer le

Carême en errant dans les solitudes. Ils cherchaient des anachorètes pour s'édifier dans leur conversation; ils racontaient ensuite les prodiges dont ils avaient été témoins. Saint Sabbas (439 à 532), fondateur de plusieurs monastères, était allé avec son disciple saint Euthyme dans un désert reculé, au delà de la mer Morte du côté du midi; ils se trouvèrent dans un endroit si sec que l'eau leur manqua pendant quelques jours. Sabbas, brûlé de la chaleur et de la soif, se trouva hors d'état de marcher. Saint Euthyme se mit en prière et Dieu lui fit voir une source. D'autres fois, le démon, sous la forme de scorpions, de serpents ou de lions, cherchait à les épouvanter. Ce qui leur arrivait le plus souvent était de rencontrer des Sarrasins animés quelquefois de mauvaises intentions, mais Dieu protégeait ses saints. Sabbas rencontra un jour trois Sarrasins qui s'étaient mis en route sans provisions et qui étaient pressés de la faim. Il leur donna quelques racines qu'il portait dans sa peau de mouton, et ces Sarrasins lui apportèrent plus tard du pain et de petits fromages. D'autres Sarrasins encore, touchés de ce qu'il ne buvait que de l'eau et ne mangeait que des herbes et des racines, lui apportaient de temps en temps du pain, de petits fromages et des dattes. Saint Euthyme se retirait aussi au désert avec quelques disciples depuis le lendemain de l'octave de l'Épiphanie jusqu'au dimanche des Rameaux.

Voici comment cette pratique était observée par les moines d'un monastère situé sur les bords du Jourdain.

Le premier dimanche de Carême, après avoir assisté aux offices, ils faisaient un léger repas et s'assemblaient dans l'oratoire où, après une oraison et plusieurs génuflexions, ils demandaient la bénédiction du supérieur; puis on ouvrait la porte et ils sortaient en chantant le psaume : « Le Seigneur est mon illumination et mon salut » (*Ps.* XXVI). Il était permis à chacun d'emporter quelque chose pour sa nourriture et les uns portaient du pain, les autres des fruits secs ou quelques légumes, d'autres ne portaient rien du tout, se contentant de se nourrir des

herbes qu'ils trouvaient sous leurs pas. Ils se séparaient après avoir passé tous ensemble le Jourdain et s'éloignaient les uns des autres, pour ne plus se voir jusqu'au dimanche des Rameaux où ils devaient revenir au monastère. Lorsqu'ils apercevaient quelqu'un sur leur chemin, ils devaient, selon leur règle, se détourner de sa rencontre, pour ne parler qu'avec Dieu et ses anges. L'un d'eux, ayant passé le Jourdain, marchait tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, sans tenir de route fixe. Il *s'acquittait fidèlement de ses exercices de piété aux heures prescrites par la règle, surtout de l'oraison et de la psalmodie, des génuflexions et des prosternations devant Dieu*, usitées parmi les solitaires. Il mangeait au temps fixé (sans doute, suivant l'usage commun, après le coucher du soleil). Il se couchait sur la terre au lieu où la nuit le surprenait et prenait un repos de quelques heures; puis, le lendemain, il continuait à marcher avec beaucoup d'activité comme s'il fût allé à quelque lieu déterminé... Le vingtième jour de marche, il s'arrêtait comme d'habitude à l'heure de Sexte (à midi) pour faire son oraison ordinaire *le visage tourné à l'Orient*...

Ces courses les conduisaient dans la Transjordanie sur la route des caravanes, et l'auteur du Qoran a certainement vu de ces hommes qui s'arrêtaient à heure fixe pour faire leurs prières, leurs génuflexions et leurs prosternations. La vue de ces hommes qui « tombaient, comme il le dit, sur leur barbe », lui a produit grande impression, et nous pouvons voir là une cause des prescriptions analogues de l'islam.

8. — On a écrit que 2.000 moines se réunissaient autour d'Hilarion et que 10.000 s'étaient trouvés rassemblés à Jérusalem au moment des troubles monophysites. On n'a pas encore mis assez en relief que ces prélèvements massifs des éléments les plus sains du peuple chrétien conduisaient assez vite à remplir les monastères — puisqu'on mettait toujours une sorte de point d'honneur à les remplir — avec la progéniture des mauvais, c'est-à-dire souvent avec de mauvais éléments. Cette idée peut être comprise aujourd'hui où l'on tient tant de compte des tares héréditaires et où l'on a une notion

plus nette de la différence des caractères et des aptitudes des divers hommes. Après la suppression de quelques centaines de mille âmes d'élite, triées parmi les laïques de quelques générations, viennent donc, comme on doit s'y attendre, des moines de moindre valeur, progéniture des mauvais laïques. Parmi ceux-ci, les plus sympathiques sont ces natures frustes et exubérantes qui étaient exploitées par quelques hommes retors; c'était le cas de la plupart des moines de tout parti durant les querelles christologiques. On les a lancés pour ou contre des formules qu'ils ne pouvaient pas comprendre, puisque leurs chefs eux-mêmes ne les comprenaient guère et n'y voyaient parfois que des prétextes. Les moines y perdaient charité, douceur et patience et, à force de discuter la doctrine et la sainteté de tel ou tel évêque, ils en arrivaient à oublier leur propre sanctification. Viennent ensuite, bien au-dessous d'eux, ceux qui auraient pratiqué délibérément toute violence et toute débauche, si un supérieur vigilant ne les avait expulsés à temps[1]. Certains — les Messaliens — avaient même raisonné les désordres; d'après eux, tout homme est possédé par le démon. C'est ce démon qui fait les mauvaises actions en se servant de l'homme. Mais, si on arrive à l'expulser par quelque ascétisme extraordinaire, on ne peut plus faire le mal et tous les actes que l'on fait deviennent indifférents. Les catacéphalites (la tête en bas) avaient trouvé un moyen rapide d'arriver à la perfection; cf. Michel le Syrien, *Chronique*, t. II, p. 261.

Un peu avant la mort de l'impératrice Théodora (548), un Égyptien enseigna à Constantinople que celui qui reste suspendu la tête en bas, chaque jour, durant trois heures de jour et trois heures de nuit, pendant vingt jours, est purifié du mal, surmonte toutes les passions et devient impassible. Ensuite, s'il mange ou s'il commet la fornication

[1] Les moines de Saint-Sabbas avaient pris pics et pioches pour démolir son monastère; d'autres ont brûlé le monastère de Saint-Jérôme; Aboudemmeh a connu aussi une révolte dans le sien.

ou s'il accomplit tous les désirs de son cœur, «il agit comme un être spirituel et toutes ces choses ne lui sont point imputées à péché...» Il séduisit beaucoup de gens; mais, pour lui, il mangeait, buvait et dormait. Il disait : «L'Antéchrist est proche; mangeons et buvons, avant que l'or ne soit jeté comme du fumier.» Et, sous ce prétexte, il se livrait aux plaisirs lascifs... Après un festin, il faisait suspendre deux ou trois personnes la tête en bas et plaçait les autres autour, afin qu'elles priassent pour que ceux qui étaient suspendus obtinssent la perfection mystérieuse et l'impassibilité. Et ceux-ci affirmaient qu'ils étaient parvenus à l'impassibilité et que leur âme était purifiée... *Il choisit et créa des apôtres qu'il envoya pour répandre l'erreur.*

9. — L'Église nestorienne semble avoir souffert tout particulièrement de ce mal. Pour y remédier, les évêques ont décidé en somme, dans un concile de 486, que les clercs qui voulaient vivre dans le monde devaient être mariés et que ceux qui voulaient observer la continence devraient vivre dans des monastères ou dans les lieux déserts, sans entrer dans les villages et les villes (*Synodicon orientale*, p. 302 à 306). Mais bien des vocations, très sincères en général au début, ne résistaient pas au temps et aux circonstances. Si l'on est contraint, dans certaines troupes d'élite, d'édicter des peines très sévères pour empêcher les désertions d'hommes qui se sont engagés à l'âge mûr et pour une durée très limitée, que ne doit-on pas prévoir pour les enfants engagés avant leur naissance, comme Théodoret, évêque de Cyr, ou à l'âge de cinq ans, comme Héliodore, ou qui ont signé, dans leur jeune ferveur, un engagement perpétuel? Nous ne serons donc pas trop étonnés, si nous constatons que, du VIe au VIIe siècle, il y avait beaucoup de désordres parmi les moines nestoriens. Au concile de 585, on dit que certains promènent avec eux des femmes revêtues de l'habit religieux, et que d'autres osent même cohabiter avec des femmes dans un même monastère. Dans le pays d'Assur et dans les pays voisins, il y a des monastères d'hommes et de femmes qui sont voisins et on va les uns chez les autres. Il y a

aussi telle cellule où n'habite qu'une seule femme, et on surprend souvent des hommes qui vont et viennent près d'elle et s'acquièrent une réputation honteuse qui ne convient pas à des moines[1]. Naturellement les évêques ont formulé des décisions énergiques et ont même chargé un savant auteur de traités de théologie et de mystique, nommé Babaï le Grand, de parcourir leurs diocèses et de les purger des Messaliens et des hérétiques.

On peut supposer que Babaï s'est acquitté de cette charge à la satisfaction générale, puisqu'on l'a nommé (604 à 628) supérieur de l'un des principaux couvents nestoriens, celui du mont Izla, dans le pays des Arabes, à une dizaine de kilomètres au sud de Nisibe. Lorsque les moines avaient fait trois ans de probation dans le grand couvent, ils pouvaient obtenir la faculté de se loger dans de petites cellules autour du monastère, pour y vivre en anachorètes, et on allait trouver chez ceux-ci tous les désordres que Babaï le Grand avait poursuivis par toute la Perse et qu'il ne voyait pas à ses portes. Pendant que le vieux supérieur rédigeait ses savants écrits, en particulier un ouvrage de théologie sur l'Incarnation qui vient d'être édité et traduit, ses anachorètes allaient enlever des femmes et vivaient avec elles. Il y avait alors au monastère un Arabe de Hira, nommé Élie, qui avait été étudiant à Nisibe et s'était ensuite fait moine. Soit à la suite d'une vision, soit par hasard, il quitta un soir sa cellule pour aller dans le quartier des anachorètes. Il entendit le bruit des navettes dont les femmes se servaient pour tresser les habits et vit des enfants à qui il demanda : «D'où êtes-vous?» Ils lui répondirent : «Nous sommes d'ici et nos pères sont un tel et un tel.» Le supérieur avait seul pouvoir de faire sonner pour assembler toute la communauté. Mais Élie, «parce que la chaleur du tempéra-

[1] *Synodicon orientale*, p. 406-408.

ment et un zèle ardent font partie intégrante de la nature des Ismaélites (Arabes)», courut au sonneur et lui commanda de battre le rappel pour réunir toute la communauté, et quand le vieux Babaï lui demanda comment il avait osé usurper son privilège, Élie lui répondit : «Maintenant que les moines sont assemblés, va voir ce qui reste dans leurs cellules, tu y trouveras des femmes et des enfants.» Cette vérification faite, Babaï chassa ces frères avec leur famille et fit brûler leurs cellules[1].

10. — Ceci se passait entre 604 et 628; il n'est pas téméraire de supposer que les moines ainsi chassés et tous ceux qui leur ressemblaient ont acclamé le Qoran. Ils y trouvaient le Dieu des Arabes syriens, Allah, qu'ils avaient toujours invoqué, le Seigneur (Rabb), le Compatissant et le Miséricordieux, comme ils l'avaient appris dans le psautier[2], avec les orai-

[1] Cf. W. Budge, *The Book of Governors*, Londres, 1893, texte, t. I, p. 26 à 32, traduction, t. II, p. 47 à 58; dans l'édition du Père Bedjan, *Liber Superiorum*, Paris, 1901, p. 14 à 21.

[2] ܐܠܗ, Alläh (Dieu), est l'état absolu de ܐܠܗܐ, Allâhâ (le Dieu). Ce dernier état (emphatique) est plus usité, mais le précédent se rencontre aussi (voir Payne Smith, *Thesaurus syriacus*, t. I, col. 195-196). En particulier le mot «athée» se rend par ܕܠܐ ܐܠܗ *delâ Allâh* «sans Allah (Dieu)». D'ailleurs l'arabe n'ayant pas l'état emphatique, il est certain que les moines qui endoctrinaient les Arabes en langue arabe leur prêchaient Allah. Ce nom n'appartient pas aux musulmans et *il est la propriété des Arabes chrétiens;* Mahomet le leur a emprunté, sans doute parce que *lui-même l'employait depuis sa jeunesse* (cf. *infra*, chap. x, 3). Quand les moines traduisaient oralement leur psautier devant les Arabes, ils rendaient ܡܪܝܐ (κύριος) par *Rabb;* aussi ce nom est devenu une épithète de Dieu (Allah). Quant aux épithètes «le Compatissant», «le Miséricordieux», elles figurent partout dans la Bible; en particulier, elles sont réunies toutes deux dans les psaumes lxxxvi, 15; ciii, 8; cxi, 4; cxlv, 8. En ces quatre endroits, on a ܡܪܚܡܢ ܡܪܚܦܢ *meRaḥmon meRaḥpon*, qui devait se traduire par *er-Raḥman, er-Raḥim.* Le possesseur du psautier syriaque n° 19 de la Bibliothèque nationale de Paris a ajouté une version arabe interlinéaire. Au-dessus de ܐܠܗܐ on a toujours *Allah* et au-dessus de ܡܪܝܐ (κύριος) on a toujours *Rabb. On ne pouvait pas traduire autrement* et cela confirme

sons, les génuflexions et les prosternations qui étaient devenues pour eux, par accoutumance, comme une seconde nature; par ailleurs, la prescription de la guerre sainte (et par suite du pillage) et de la polygamie — car « il n'y a pas de célibataires dans l'islam », disait Mahomet[1] — dégageait le seul point où le bât les blessait; aussi ont-ils fait des musulmans intolérants et fervents, et les plus vieux, dont beaucoup savaient lire et écrire et possédaient par cœur le psautier et quelques fragments des Écritures, ont pu devenir d'excellents Qorrâ (récitateurs du Qoran).

Au début, en effet, il n'était pas très difficile de devenir « récitateur du Qoran ». Voici comment Bokhari (*Les Traditions islamiques*, trad. de Houdas et Marçais, t. III, p. 185-186) enregistre l'origine de la vocation de 'Amr ben Salima, enfant de six à sept ans :

Les Arabes, pour se convertir à l'islamisme, dit 'Amr, attendaient la prise (de La Mecque). « Laissez-le, lui et les siens, disaient-ils. S'il est vainqueur, c'est qu'il est prophète véridique. » Quand la défaite des Mecquois eut eu lieu, chaque tribu se hâta d'embrasser l'islamisme et mon père fut le premier de ma tribu à se convertir. Lorsqu'il revint, il dit aux siens : « Je viens à vous, par Dieu! de la part du vrai Prophète de Dieu, et

encore que *les millions d'Arabes chrétiens avaient été catéchisés au nom d'Allah*.

L'unité de Dieu est aussi ce qu'on inculquait le plus aux Arabes. Dans son premier voyage en Syrie, Prentick a relevé trente-trois fois l'inscription *εἷς Θεὸς μόνος* « un seul Dieu ». Cf. *Mélanges*, Beyrouth, t. III, fasc. 2, p. 723.

(1) Ce hadit demande d'ailleurs quelques explications. Ce n'est qu'à la faveur des guerres dites saintes qu'il peut être vérifié, parce qu'elles produisent assez de veuves et de captives pour que tout musulman puisse avoir son harem. C'est ainsi que Mahomet a pu collectionner une vierge, une dizaine de veuves et peut-être autant d'esclaves ou parts de butin; mais en temps de paix, vu la quasi-égalité du nombre des individus de chaque sexe, à tout musulman qui prend les quatre épouses permises par le Qoran correspondent trois musulmans qui n'en auront pas et seront donc livrés à tous les vices. Si la polygamie n'aboutit pas à la guerre (et dans ce cas elle est très dangereuse pour les voisins), elle ne peut être qu'une cause d'immoralité.

voici ce qu'il ordonne : «Faites telle prière à tel moment; faites telle «autre prière à tel moment. Quand viendra le moment de la prière, que «l'un de vous y appelle les fidèles et que celui d'entre vous qui saura le «plus de Qoran la préside!» On chercha dans la tribu et *on ne trouva personne qui sût plus de Qoran que moi, parce que je recueillais les dires des cavaliers qui passaient.* On me mit donc à présider les prières et *j'avais six ou sept ans.* Le manteau que je portais était si court qu'il se relevait par derrière, quand je me prosternais; aussi une des femmes de la tribu s'écria : «Ne pourriez-vous pas nous cacher le derrière[1] de votre *récitateur du Qoran?*» On acheta alors une pièce d'étoffe dans laquelle on me tailla une chemise. Jamais rien ne me procura une joie aussi vive que cette chemise.

Cela nous rappelle que d'illustres orientalistes prouvent l'authenticité du Qoran par ses fautes : «Si tous les mots n'étaient pas de Mahomet, disait l'un d'eux, on aurait corrigé les fautes à l'aide d'équivalents fournis par le lexique et la grammaire.» Mais il n'y avait, sous 'Othman, ni lexique ni grammaire, et les fautes (comme parfois le texte) étaient personnelles aux récitateurs[2].

11. — Ces clercs et moines étaient encore ce qu'on avait trouvé de mieux dans leur génération; aussi les évêques avaient

[1] C'était là, au début, un spectacle fréquent; car «certains hommes qui priaient avec le Prophète ne portaient qu'un simple voile et encore ils le nouaient autour du cou à la façon dont en usent les enfants (sans parler des burnous trop courts)»; aussi, dit Sahl ben Sa'd, on recommandait aux femmes de ne pas relever la tête tant que les hommes ne s'étaient pas assis complètement. Cf. Bokhari, *Les Traditions islamiques*, trad., t. I, p. 138-139 et 391.

[2] Parmi d'autres particularités de *la Religion du Qoran*, nous avons déjà signalé que le jeûne du Ramadhan est basé sur la pratique des moines chrétiens, qui était souvent de ne manger qu'après le coucher du soleil; nous avons signalé un Sergius, qui répond assez bien au signalement de Sergius Bahira, et attiré l'attention des orientalistes sur les loquaces informatrices que Mahomet avait dans son harem. Cf. *Muséon*, t. XLIII, 1930, p. 221 à 252; mais il est encore un sujet, *celui des ablutions*, que certains orientalistes ne croyaient pouvoir bien expliquer qu'en recourant aux Mandéens du

à réprimer de nombreux délinquants laïques, situés à un étiage inférieur. En l'an 484, ils rappellent qu'un homme ne doit prendre qu'une femme et défendent le rapt des femmes. «Les femmes qui auront été ravies seront enlevées à leurs ravisseurs et rendues à ceux dont elles dépendent.» En l'année 544, ils condamnent ceux qui se marient avec leurs proches parentes ou qui prennent une concubine en sus de leur femme légitime, ou qui abandonnent leur femme pour en prendre une autre. Ces défenses sont renouvelées aux conciles de 554 et 585. En 576, ils ont appris «qu'en beaucoup d'endroits» les fidèles prostituent leurs servantes pour en tirer profit; ils excommunient ceux qui oseront encore le faire; ils défendent de prendre des femmes d'autres religions. La cause

bas Euphrate. On peut en donner une explication plus terre à terre : Mahomet «refusait impitoyablement les tissus de laine, dit le Père Lammens (*Fatima et les filles de Mahomet*, p. 69), parce que son *organe délicat* ne pouvait supporter l'odeur caractéristique déterminée par ses sueurs très abondantes.» Nous pouvons en conclure qu'il avait des sueurs fétides. D'après les traditions musulmanes, on se servait de sa sueur pour composer des parfums et des aromates exquis; mais, d'après elles encore : «Quand il voulait satisfaire à ses nécessités, la terre s'entr'ouvrait; elle engloutissait promptement son urine et ses excréments et elle exhalait une odeur de parfum très suave»; cf. Jean Gagnier, *La Vie de Mahomet*, Amsterdam, 1748, t. III, p. 278-279. L'odeur, dans les deux cas, était sans doute la même.

D'ailleurs, il ne pouvait pas supporter l'ail; car un hadit lui fait dire : «Que celui qui a mangé de l'oignon ou de l'ail ne vienne point vers nous dans notre mosquée; car les anges souffrent des odeurs qui répugnent aux hommes.» Cf. *Médecine du Prophète*, trad. du Dr Perron, p. 51. On trouve un texte analogue dans Bokhari, *Les Traditions islamiques*, trad., t. I, p. 284 : «Que celui qui a mangé de l'ail ne s'approche pas de nous et ne vienne pas prier avec nous.» L'une des recommandations du Prophète aux musulmans était de se curer les dents; pour lui, il se les curait trois fois durant la nuit. Cf. Gagnier, *loc. cit.*, t. III, p. 338, 360.

De plus, il faisait manger avec lui des vagabonds (les hommes du banc ou assesseurs, cf. Gagnier, *loc. cit.*, t. III, p. 308) qui se servaient de leurs mains en guise de fourchettes. En voilà plus qu'il n'en faut pour expliquer les nombreux «attachés de cabinet» qui lui portaient l'eau et sa prescription de se laver les pieds et les mains.

de ces désordres venait sans doute en partie de la pratique courante des Mazdéens perses. Mais les coupables ne s'amendaient pas toujours, tel ce chef médecin nestorien, nommé Gabriel, qui avait chassé sa femme légitime pour prendre deux femmes païennes[1] et qui était ensuite devenu le plus grand ennemi de l'Église nestorienne (cf. *Synodicon orientale*, p. 335-336, 362, 378, 410, 580, 624). — Une raison, plus intrinsèque pour ainsi dire, nous est fournie par Ammien Marcellin, qui a vécu parmi les Arabes et qui écrivait vers l'an 353 : «L'ardeur avec laquelle chez eux chacun des sexes est porté à la débauche est incroyable» (*Incredibile est quo ardore apud eos in Venerem uterque solvitur sexus*, XIV, 4). — Nous pouvons donc conclure à nouveau qu'en dépit de leur vernis chrétien un grand nombre d'Arabes étaient portés par leur nature même à devenir d'excellents musulmans.

12. — Une ancienne légende syriaque nous montre encore que les Arabes de Mésopotamie avaient dans la région de Sindjar une pierre (rouge) et une source qui avaient les propriétés de la pierre noire de la Caaba et du Zemzem; toutes les maladies y étaient guéries et on pouvait en particulier y obtenir de retrouver les chameaux égarés. Ces propriétés ont été rendues orthodoxes, en laissant croire qu'un jeune Juif, Ascher, fils de Lévi, avait été baptisé dans cette source sous le nom de «serviteur du Christ» ('Abd el-Masiḥ) et qu'il avait été égorgé sur cette pierre par son père. On expliquait l'absence du corps, en supposant que des marchands arabes

[1] Citons par contre le bel exemple du nestorien Gabriel, médecin du calife Mansour (754 à 774). Le calife lui dit : «Il paraît que tu n'as pas de femme?» Le médecin répondit : «J'en ai une, âgée et malade, qui ne peut pas se tenir sur ses pieds.» Le calife lui envoya trois esclaves grecques; mais Gabriel les lui retourna en disant que les chrétiens ne doivent avoir qu'une femme et ne peuvent pas en prendre une autre, tant qu'elle est en vie. Cf. Bar Hébraeus, *Chronique syriaque*, éd. Bedjan, p. 125-126.

chrétiens l'avaient emporté et on continuait à recourir à la pierre et à la source[1].

CHAPITRE III.

LE DÉSERT DE SYRIE.

1. Les migrations des Arabes dans le désert de Syrie. — 2. Les Lakhmides de l'est ou rois de Hira. — 3. Les Ghassanides ou rois de l'ouest (Bostra). — 4. Quelques faits de guerre des Arabes syriens.

Le désert de Syrie, limité à l'ouest par la mer Morte, le Jourdain, Damas, Émèse, Palmyre, à l'est et au nord par l'Euphrate, n'est qu'un prolongement de l'Arabie.

1. — Comme l'a écrit M. Dussaud, les migrations arabes ont la régularité des saisons. Les tribus de grande tente passent l'hiver en Arabie, particulièrement dans le Nedjed. Au printemps, elles s'avancent vers le nord à la recherche des pâturages. Elles arrivent ainsi en bordure des territoires sédentaires. Quand le soleil a brûlé l'herbe courte de la steppe et tari la plupart des puits, à ce moment la moisson est achevée en territoire sédentaire. Les nomades pénètrent dans les champs et les brebis broutent le pied et les tiges de froment et d'orge. Ils envahissent aussi les prairies naturelles. Chaque tribu a ses campements d'été au milieu des sédentaires ou dans leur voisinage. Quand le sédentaire n'est pas fortement protégé par son gouvernement, le nomade n'exige pas seulement le libre usage des champs après la récolte, l'accès dans les

[1] Le texte syriaque et la traduction de la légende par J. Corluy se trouvent dans *Analecta Bollandiana*, t. V, p. 1-52. Le texte a été réédité par P. Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, t. I, Paris, 1890, p. 173-201. Ascher aurait été immolé par son père le vendredi 27 juillet 701 d'Alexandre (390). En cette année, le 27 juillet tombait un samedi.

prairies naturelles, la faculté de s'abreuver aux puits et aux cours d'eau, mais il impose encore un tribut en nature. En revanche, il accorde sa protection au sédentaire contre les razzias des tribus voisines. Sans doute, c'est à la faveur de cette coutume que des chefs nomades ont pu prendre le pouvoir dans les villes limitrophes du désert comme Émèse et Édesse.

2. — Il semble que, pendant longtemps, le maître qui imposait son autorité sur tout le désert de Syrie a été le roi de Hira de la famille des Lakhmides. C'est ce que montre déjà l'inscription d'En-Nemara, actuellement au Louvre, écrite en 328 de notre ère, trouvée au nord-est de Bostra par MM. Macler et Dussaud. Cette inscription, écrite en caractères nabatéens, porte :

Ceci est le tombeau d'Imroulqais, *roi de tous les Arabes*, celui qui ceignit le diadème (*tadj* ou *taga*), qui soumit les deux tribus d'Asad, celle de Nizar et leurs rois, qui dévasta Maddhig jusqu'à ce jour, qui fut victorieux au siège de Nagran, la ville de Chammar, qui soumit la tribu de Ma'add, qui préposa ses fils aux tribus et *les délégua auprès des Perses et des Romains*. Aucun roi n'a atteint sa gloire jusqu'à ce jour.

Ce roi de tous les Arabes, qui portait le diadème perse (*tadj*), était donc pensionné aussi par les Romains, qui entretenaient deux légions en face des Arabes, l'une, la troisième Cyrénaïque, à Bostra, l'autre, la quatrième Martia, à l'est de la mer Morte, près de Kérak; il dominait le nord de l'Arabie (Nedjed) et sa puissance se faisait même sentir jusqu'au sud (Nedjran).

Le titre de «roi de tous les Arabes» s'est perpétué à Hira; car nous lisons encore de Nu'man, converti au nestorianisme en 593 : «Il régnait sur tous les Arabes qui se trouvaient dans les deux empires des Perses et des Grecs. Si l'un ou l'autre de ces deux empires, qui étaient alors en paix, lui

demandait appui, il s'empressait de lui venir en aide. Ses fils agirent pareillement.» (*P. O.*, t. XIII, p. 469.)

3. — C'est ainsi que tout s'était passé jusqu'à Justinien, qui avait payé, jusque vers la fin de son règne, une redevance au roi arabe de Hira; cf. *infra*, chap. v, 9. Celui-ci, pensionné par les Perses et par les Grecs, devait être conduit à les trahir tous deux; aussi Justinien avait formé une ligue des tribus arabes de l'ouest du désert syrien sous la direction de la tribu de Ghassan, et il avait donné au chef de cette tribu le titre de phylarque, de patrice et de roi, pour l'opposer aux Arabes perses de Hira.

Nous trouvons ici une deuxième édition de ce qui s'était passé au IIIe siècle à Palmyre. Dès 242, Sapor s'était avancé jusqu'à Antioche et avait conservé la Mésopotamie. Après 252, le roi perse avait ravagé la Syrie, fait prisonnier l'empereur Valérien (260) et menaçait l'Asie mineure. Les Romains, terrifiés, avaient multiplié les avances au roi de Palmyre, Odenat, pour l'attacher à leur cause; il fut nommé *consularis, clarissimus*, et associé à l'empire par Gallien. De fait, Odenat battit Sapor, lui prit même une partie de son harem et alla jusqu'à assiéger Ctésiphon. Enorgueilli par ces succès, Odenat, ou du moins son fils Vaballat, qui lui succéda en 266 sous la tutelle de Zénobie, prit le titre suprême d'Auguste (σεβαστός), se fit des dédicaces à la manière romaine : *pio, felici, invicto Augusto*, et, durant quelques années, gouverna la Syrie et l'Égypte. Mais la mort de Sapor, délivrant les Romains de toute crainte, les incita à détruire la puissance qu'ils avaient créée et l'empereur Aurélien a battu les Palmyréniens près d'Émèse et détruit Palmyre en 273. Nous verrons que les mêmes causes vont produire les mêmes effets. Les Grecs, terrorisés, à partir de 502, par les Perses et leurs Arabes, combleront d'honneurs les Ghassanides; ceux-ci se conduiront en rois

des monophysites de Syrie et d'Egypte et voudront traiter d'égal à égal avec l'empereur grec, qui finira par les supprimer et détruire leur confédération.

Nous relèverons dans les auteurs nestoriens de nombreux détails sur les Arabes de Hira ou de l'est du désert syrien. Quant aux Arabes de Ghassan ou de l'ouest, nous trouverons de nombreuses notices sur leurs rois Harith, Mondir et Noman dans un auteur monophysite de cette période, Jean d'Asie, qui les a vus tous trois à Constantinople (vi^e siècle), où il était lui-même tour à tour persécuté et persécuteur et, en somme, le chargé d'affaires des monophysites[1]. Ces documents contemporains nous donneront des Arabes chrétiens, à la veille de l'hégire, une connaissance qu'il est inutile de chercher chez les auteurs musulmans, parce que ceux-ci, qui écrivent plus de deux cents ans après les événements, sont accaparés par des légendes et des généalogies fantaisistes, qu'ils consignent avec parti pris et où nos auteurs modernes, même avec le génie d'un Caussin de Perceval, ont peine à se reconnaître.

4. — Il n'y avait pas de bataille, sans que les Arabes syriens n'y prissent part, car ils formaient la cavalerie légère de toutes les armées perses ou grecques. En 529, les Arabes aidaient les Grecs à réprimer la révolte des Samaritains et leur chef recevait, comme récompense, 20.000 prisonniers qu'il faisait vendre ensuite en Perse et en Ethiopie. Le roi des Arabes perses de Hira, Mundhir III (505 à 554), nommé Alamondar

[1] Jean d'Asie est né à Amid vers 507; il a été diacre en 520 et persécuté de 521 à 530. On le rencontre à Antioche en 532, en Égypte en 534, à Constantinople en 535, où il a logé chez le patrice Probus, neveu de l'empereur Anastase; il est devenu persécuteur des païens, des Manichéens et autres hérétiques, évêque d'Éphèse ou d'Asie en 558, représentant des monophysites à Constantinople au moins à partir de 566. Il écrivait encore en 585.

par les Grecs, servit fidèlement la Perse durant toute sa longue carrière. Il pillait les campagnes, détruisait les édifices, entraînait des milliers de prisonniers dont il égorgeait les uns et vendait les autres. Il était loin avec son butin, lorsque les Grecs se mettaient en mouvement pour le combattre. Un jour, il enveloppa des troupes nombreuses qui le poursuivaient et les fit prisonnières avec leurs capitaines Jean et Démostrate dont il tira une riche rançon. Dès le printemps 529, il avait ravagé la Syrie jusqu'à Antioche, massacrant ou capturant les habitants. En un seul jour, il avait immolé à la déesse 'Ouzza (la planète Vénus) quatre cents religieuses d'un couvent syrien. C'est pour lui résister que Justinien eut l'idée de nommer le Ghassanide Ḥarith, fils de Gabala, roi de tous les Arabes qui dépendaient des Grecs (528 à 569). Mais il ne suffisait pas d'un décret de l'empereur pour donner à Ḥarith de l'autorité et des troupes disciplinées, aussi il eut des débuts difficiles. Vers 531, Mundhir revint piller la région d'Antioche. Ḥarith, incapable de lui résister, s'était réfugié en Phénicie, d'où il fut expulsé par le gouverneur de cette province, nommé Diomède, qui l'accusait sans doute de lâcheté. Mundhir razzia le campement de Ḥarith et prit sa femme et ses enfants. Les Grecs se décidèrent à venir à son secours et tous ensemble poussèrent Mundhir, qui s'enfuit au fond des déserts, pillèrent son camp et s'avancèrent jusqu'aux frontières de Perse, où ils brûlèrent quatre châteaux.

Mundhir, pour se venger, alla trouver le roi de Perse et lui demanda des troupes, pour aller de nouveau ravager la Syrie. Qawad lui donna quinze mille hommes, des meilleures troupes de la Perse, commandés par Azarethès. Les Arabes de Mundhir étaient chargés de les conduire et de les éclairer. Mais Bélisaire vint leur barrer le chemin et fut contraint par ses soldats de leur livrer bataille près de Callinice. Bélisaire plaça les Grecs à l'aile gauche le long de l'Euphrate et mit à sa droite

Ḥarith avec cinq mille de ses Arabes. Les Perses aussi se placèrent à droite et mirent leurs Arabes avec Mundhir à gauche. On combattit durant les deux tiers du jour et Nuʿman, fils de Mundhir, fut tué; mais les Perses eurent l'idée de réunir les plus braves des leurs, pour en former une troupe de choc qui tomba sur les Arabes de Ḥarith et les mit en fuite. Les Grecs pris à dos furent massacrés. Bélisaire se réfugia au milieu d'un carré qui put tenir jusqu'au soir et s'échapper ensuite à l'aide de quelques bateaux envoyés de Callinice.

Bélisaire prit sa revanche en 541. Il avait battu les Vandales en Afrique et les Goths en Italie et on l'avait appelé au secours de la Syrie ravagée par Chosroès. Il pénétra en Mésopotamie et envoya Ḥarith au delà du Tigre dévaster la Perse.

C'est ainsi que les Arabes de Syrie guerroyaient, s'aguerrissaient et se préparaient à la domination du monde, pendant que les Bédouins du Hidjaz bornaient leur horizon à protéger ou à piller quelques caravanes.

Nous allons traiter dans les deux chapitres suivants des chrétiens chez les Arabes de l'est alliés aux Perses (nestoriens) et des Arabes chrétiens de l'ouest sujets des Grecs (monophysites).

CHAPITRE IV.

LES ARABES DE L'EST (HIRA) DU DÉSERT DE SYRIE.

1. Leurs méfaits, jusqu'en Palestine. — 2. Influence de saint Syméon le stylite. — 3. Un monastère à Hira. — 4. Controverses entre monophysites et diphysites à Hira. — 5. Autre monastère à Hira et école nestorienne dans cette ville. — 6. Le rayonnement de Hira. — 7. Les Juifs près de Hira. — 8. Nouvelles controverses. — 9. La conversion au nestorianisme du roi de Hira. — 10. Chosroès détruit le royaume arabe chrétien de Hira.

1. — Au début du vi^e siècle, les Arabes de Syrie avaient encore bien mauvaise renommée. Beaucoup s'étaient infiltrés

jusqu'en Palestine. Les forteresses, créées par les Romains pour leur interdire l'accès dans cette province, ne les retenaient donc plus. Ils avaient voulu réduire en esclavage saint Sabbas et ses compagnons; aussi le saint demandait à l'empereur de faire construire un château dans le désert au-dessous des monastères qu'il avait fondés, pour les mettre à couvert des incursions des Arabes. Les hommes d'Alamondar (Mundhir), chef des Sarrasins soumis aux Perses, faisant ainsi des incursions jusqu'en Palestine, l'un des disciples de saint Sabbas, nommé Jean, ne voulut pas quitter sa solitude et s'en remit à la Providence, qui lui envoya, en effet, un lion des plus grands et des plus terribles pour le protéger; mais saint Sabbas lui demanda de fuir, comme l'avaient fait les autres frères, et de se réfugier au château, pour ne pas s'exposer à être tenté par la vanité.

On racontait aussi à Jean Moschus divers méfaits des Sarrasins. Encore au temps de l'empereur Maurice, un Arabe, nommé Nu'man, faisait des courses dans le pays du Jourdain. Trois de ses hommes avaient pris un jeune Tyrien et voulaient le sacrifier à leur fausse divinité. Ils menaçaient même de tuer un solitaire, nommé Nicolas, qui voulait intercéder pour le Tyrien; mais le solitaire se mit en prière et le démon s'empara aussitôt des trois Sarrasins et les porta à s'entre-tuer les uns les autres.

La vie extraordinaire de certains solitaires, les prodiges qu'on leur attribuait et les prédications de divers missionnaires, qui peinaient en vue d'une récompense éternelle, soit en convertissant des païens, soit en obtenant la palme du martyre, semblent être les principaux mobiles soit des conversions, soit du moins du respect relatif que les Arabes allaient avoir pour les chrétiens.

2. — Il n'est guère de légende de saint qui ne mentionne des conversions de païens. C'est ainsi que Nonnus, évêque de

Balbek, aurait converti plus de 30.000 Sarrasins, mais l'impression la plus profonde est celle que laissa sur tous les Arabes du désert saint Syméon, premier stylite, qu'ils pouvaient voir toujours debout au haut de sa colonne. Ils venaient près de lui par centaines et par milliers. Voici ce que racontait Antiochus, fils de Sabinus, gouverneur de Damas :

Nu'man, prince des Arabes, disait-il, vint camper au désert qui est vis-à-vis de Damas et, comme sa nation était alors en paix avec les Romains, il m'invita à prendre un repas avec lui. Nous parlions de différentes choses et le discours tomba sur Syméon. Nu'man me dit : Je voudrais bien savoir si celui que vous nommez Syméon passe chez vous pour un homme ou pour un Dieu. — Je lui répondis qu'il n'était pas un Dieu, mais seulement un grand serviteur de Dieu. — Voici pourquoi j'ai fait cette question, dit Nu'man. Comme le bruit de son nom s'était répandu dans notre pays et qu'on s'était aperçu qu'un grand nombre de nos gens venaient le voir fréquemment, les grands de notre nation m'ont averti qu'il était à craindre que ces visites fréquentes ne les poussassent à se faire chrétiens et qu'ensuite ils ne livrassent le pays aux Romains à cause de la religion. Je fis donc publier là-dessus un édit par lequel il était défendu à tous les Arabes, sous peine d'être mis à mort, eux et leur famille, d'aller voir Syméon. La nuit d'après, comme je dormais dans ma tente, je vis un homme d'un regard si majestueux que je fus saisi de respect et de frayeur; il me fit saisir et flageller par cinq jeunes gens qui lui servaient de satellites, puis il me menaça d'une épée qu'il avait en main et me dit : «Prends bien garde d'empêcher désormais qui que ce soit de tes gens de venir voir Syméon. Si tu retombes dans la même faute, je te couperai en morceaux avec ce glaive.» Je révoquai mon édit, continue Nu'man, et j'en donnai un tout contraire par lequel il était permis d'embrasser le christianisme à tous ceux qui le désireraient, et, si la crainte du roi de Perse ne m'avait retenu, je serais allé moi-même voir Syméon et je me serais fait chrétien. Depuis ce temps-là, le christianisme s'est très répandu parmi nous. Nous avons des évêques et une quantité de prêtres et il est permis à chacun de suivre sa religion.

Cela pouvait se passer avant 418, année où Nu'man Ier a quitté le trône, et répond bien à la réalité historique; car, bien

que les rois de Hira soient restés longtemps païens, leur capitale avait un évêque nestorien, dont le nom figure dans les conciles de 410, 424, 486, 497, etc.

Le roi de Hira se faisait obéir de tous les Arabes épars en Mésopotamie, le long de l'Euphrate et du golfe Persique jusque vers les îles Bahreïn. Comme nous l'avons dit, il a été longtemps le seul roi arabe, subventionné par les Grecs comme par les Perses, et son renom s'étendait jusqu'à Bab-el-Mandeb, comme on le voit encore au VI[e] siècle dans l'histoire des Himyarites.

3. — Le premier monastère nestorien à Hira fut peut-être construit, sous ce roi Nu'man et avant 410, par Ébedjésu, dont la légende, que nous allons résumer, devait impressionner les Arabes. Les supérieurs de ce couvent auraient eu ensuite le titre d'évêques.

Ébedjésu était originaire de la Mésène (*P. O.*, t. V, p. 310). Lorsqu'il faisait ses études au monastère de Daïr-Qôni, il alla au fleuve du Tigre pour puiser de l'eau. Il y trouva des femmes qui l'adjurèrent de remplir leurs jarres, ce qu'il fit. Comme on l'accusait d'être resté trop longtemps, il raconta au supérieur ce qui s'était passé et celui-ci le condamna à entrer dans une fournaise. Le bienheureux Ébedjésu signa son corps et le feu du signe de la croix et entra dans le feu au vu de tous les frères. Les flammes s'apaisèrent aussitôt et ne consumèrent rien de ses vêtements. Pour fuir la considération que ce miracle lui valait, il s'enfuit de nuit. Il fonda deux monastères et fit des conversions; dès qu'il était révéré dans un endroit, il fuyait dans un autre. Le patriarche nestorien Toumarsa (383 à 399) le fit même évêque, mais il partit de nuit pour une île de Yemama et du Bahreïn (côte est de l'Arabie). Il y mena une vie solitaire et en baptisa les habitants. Il y construisit un monastère. Un jour, il chassa un démon et le condamna à porter une pierre au désert des fils d'Ismaël. Le démon exécuta cet ordre et revint dire au saint : «J'ai porté la pierre à l'endroit que tu m'as indiqué, je l'ai mise à trois milles de la ville de Hira qui est à l'entrée du désert.» La nuit suivante,

le saint eut une vision qui lui commandait d'aller à Hira pour construire un monastère à l'endroit où était la pierre, ce qu'il fit.

Voilà sans doute la construction du premier monastère, et on peut croire que la pierre, portée ainsi du Bahreïn jusqu'à Hira par un démon, dut jouer quelque rôle (comme la pierre d'ʿAbd el-Masiḥ, cf. *supra*, chap. II, 12) chez les Arabes, dont bien des divinités étaient figurées par des pierres.

4. — Les nestoriens n'eurent pas de rivaux à Hira durant le ve siècle; mais, au vi^e, les persécutions exercées par les Grecs contre les monophysites en amenèrent un bon nombre à s'installer en Perse et chez les Arabes à Hira. Le patriarche nestorien Silas (†523) les fit rechercher et leur donna à choisir entre la profession de la doctrine diphysite des chrétiens de l'empire perse, la controverse ou bien l'exil. Les monophysites, soutenus par un Arabe courtisan de Mundhir, roi des Arabes, rejetèrent sa proposition. Mais Silas, pour *flatter Mundhir, lui proposa de présider la controverse,* comme le faisaient les rois perses. Silas les interrogea donc en présence de Mundhir et de ses gens et leur dit : «Que dites-vous? Dieu le Verbe a-t-il pris un corps de Marie ou bien sa personne (divine) a-t-elle été changée en chair? Si vous admettez l'union dans ce dernier sens, qui serait celui qui aurait commencé à exister dans les entrailles, qui aurait été conçu, qui serait né, qui aurait eu soif, qui aurait pleuré, qui serait mort et aurait été enseveli?» Ils n'eurent rien à répliquer. Les assistants approuvèrent l'orthodoxie des Orientaux. Les monophysites — on le voit encore dans l'histoire des Himyarites — racontent une controverse où ils ont eu le dessus; l'intéressant dans tout cela est de voir les Lakhmides, rois arabes païens de Hira, choisis pour arbitres, afin de les flatter, dans un conflit qui a empêché de dormir tant de théologiens de carrière. Cet

aréopage de burnous païens devait être assez pittoresque. Nous trouverons mieux encore chez les Arabes Ghassanides, à l'ouest du désert syrien.

5. — Le patriarche nestorien Mar Aba († 552), qui était à la cour de Chosroès I[er], y convertit beaucoup d'hérétiques, qui venaient le voir et accompagnaient le roi arabe, lorsqu'il allait rendre ses devoirs au roi des rois. Il s'agit sans doute d'Arabes ramenés au nestorianisme. Ces conversions créèrent des liens entre Mar Aba et Hira; aussi, peu après sa mort, son disciple Qioura porta son corps à Hira et l'y enterra. Puis, on construisit un monastère sur son sépulcre. C'est d'ailleurs un vieux prêtre de Hira, nommé Bar Sahdé (le fils des martyrs), qui avait baptisé Mar Aba. Ce Bar Sahdé avait fondé à Hira le couvent d'Alledja, où il fut ensuite enseveli, et Alledja était le nom d'une fille de Nu'man II († 503), fils de Mundhir II, *P. O.*, t. VII, p. 155, 170. Qioura fonda une école à Hira, *ibid.*, p. 171.

On trouve ailleurs trace de cette école : 'Abda l'Ancien, qui était des environs de Hira et qui fut converti miraculeusement, alla à l'école de Hira et demeura quelque temps à s'y instruire. Dieu lui accorda le don de connaître sans aucune peine le contenu des Écritures, comme il l'avait accordé aux Apôtres. Il se retira près de Babaï le scribe qui le baptisa. Ce Babaï était aussi des environs de Hira, et sans doute élève de l'école, car il était le secrétaire du gouverneur perse de Hira. Un jour qu'il était à la chasse avec ce gouverneur nommé Rozbi, ils trouvèrent un moine dans une grotte et ce moine excita Babaï à embrasser la vie monastique, ce qu'il fit. Le gouverneur chercha en vain à le faire revenir sur sa détermination, mais ils restèrent en bons termes et, par les prières du saint, le marzban (gouverneur) Rozbi (que nous retrouverons plus loin, cf. *infra*, 10) triompha des armées arabes et échappa aux pièges où Chosroès voulait le faire tomber. A ce moment, il n'y avait plus de roi arabe à Hira, mais les controverses théologiques entre les frères ennemis, les monophysites et les nestoriens, n'en continuaient pas moins. Un groupe de monophysites était venu à Hira et ils disaient :

«La vraie doctrine est avec nous». L'évêque de Hira d'alors, nommé Sabrjésu, fit venir Babaï et 'Abda pour assister à la réunion que les habitants avaient formée. Les saints firent proclamer la vraie doctrine par un enfant qui n'avait jamais parlé, et les habitants émerveillés chassèrent les dissidents de leur pays et abandonnèrent les idées qu'ils avaient professées. Cf. *P. O.*, t. XIII, p. 546-550.

Ces écoles, ces conférences publiques, ces controverses, dans la capitale arabe de Hira, nous montrent l'ampleur du mouvement chrétien parmi les Arabes et les faits que nous accumulons, joints à ceux que le Père Cheikho a consignés dans un ouvrage écrit en arabe dans *al-Machriq*, nous autorisent à nous approprier par avance la conclusion du Père, à savoir qu'au début de l'hégire toute l'Arabie était ou christianisée ou en voie de christianisation.

Au VIIe siècle encore, le patriarche nestorien Jésuyab II (628 à 646), qui avait des difficultés avec les habitants de Nisibe, leur donna pour évêque un maître (interprète des Écritures) de l'école de Hira, nommé Barsauma, *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium* = *C.S.C.O.*, *Syri*, III, 4, p. 26. Celui-ci, transféré à Suse, fit d'énergiques remontrances au patriarche, accusé d'avoir pactisé à Constantinople avec les Chalcédoniens; mais le patriarche accueillit avec douceur et modestie les objurgations du maître de Hira et les deux hommes firent la paix. Leurs lettres sont conservées, *P.O.*, t. XIII, p. 560 à 579.

C'est encore à un maître de l'école de Hira que Georges, patriarche nestorien de 661 à 681, a eu recours, pour qu'il le réconciliât avec son homonyme métropolitain de Nisibe. Ce même Georges, qui prit beaucoup de peine pour faire cesser les dissentiments accumulés par ses prédécesseurs, fut accusé, près de l'émir arabe, de ne circuler que pour amasser de l'or. L'émir lui demanda donc de l'or et le fit tourmenter et emprisonner, quand il lui eut dit qu'il n'en avait pas. L'émir indigné détruisit plusieurs églises dans le pays d'Aqoula et de Hira.

Georges, dont on semble avoir reconnu l'intégrité et le caractère, ne fut pas rendu responsable de ces destructions faites à Hira; car on l'ensevelit dans cette ville à côté du patriarche Mar Aba. Cf. 'Amr, *Maris, Amri et Slibae de patriarchis Nestorianorum commentaria*, trad. Gismondi, pars altera, Romae, 1897, p. 33, et Bar Hébraeus, *Chronique ecclésiastique*, section II, col. 131.

6. — Les Arabes chrétiens de Hira émigraient et allaient édifier d'autres pays. Nous l'avons déjà vu (chap. II, 9), pour Élie qui a dévoilé les Messaliens du monastère de Babaï le Grand. C'est encore le cas de Jean, issu d'une famille riche de Hira, ville des Arabes, qui alla étudier à Nisibe «la mère des sciences» et finit par fonder un couvent près de cette ville. Un riche Arménien, dont il avait guéri la fille, voulait emporter son corps dans son pays. Les gens de Nisibe ne le voulurent pas; alors l'un des soldats qui accompagnaient l'Arménien coupa la tête du saint et l'emporta. Le tronc fut enseveli dans sa caverne, on bâtit au-dessus une église remarquable, et le monastère fut nommé «de la caverne de Jean l'Arabe». On le voyait encore au temps de l'auteur (fin du VIIIe siècle); cf. Bedjan, *Liber Superiorum*, p. 469.

On connaît encore un autre habitant de Hira, qui se fit moine parce qu'un ange le lui commanda par trois fois; il servit Babaï et 'Abda jusqu'à leur mort, eut lui-même plusieurs disciples, parmi lesquels un certain Abraham de Hira, et fonda un monastère avec l'aide d'un certain Qaïs, qui était aussi de Hira, *P.O.*, t. XIII, p. 546 à 550 et 586 à 589. Ces trois générations nous conduisent de 600 à 680.

Un solitaire de la Mésène, nommé Khoudahwi, s'entendit aussi dire en songe: «Si tu veux être moine, va au désert de Hira et demeures-y.» Il s'y rendit et y fonda un nouveau couvent (Beit Halé) avec l'aide des évêques de Hira, Sabrjésu,

déjà nommé, et Sergius son successeur. Ceci se passait aussi au VIIe siècle, *P.O.*, t. XIII, p. 590 à 595.

Il y a encore eu après l'hégire des évêques nestoriens à Hira. On connaît Jean au VIIIe siècle, Joël en 790, Joseph et Jean au Xe siècle; cf. Bedjan, *Liber Superiorum*, p. 490; *Synodicon orientale*, p. 673; 'Amr, trad. Gismondi, pars altera, p. 55. Le dernier fut patriarche de 1013 à 1022.

Abraham le Grand, fondateur de monastères en Mésopotamie (491 à 586), avait aussi commencé sa carrière en évangélisant les Arabes de Hira; «il y détourna beaucoup de gens du culte de l'étoile qui se nomme az-Zohra (Vénus)»; cf. *P.O.*, t. VII, p. 133.

On sait même qu'il y avait à Hira des couvents de femmes. Un historien en mentionne deux, fondés par les bienheureuses Dodi et Adarmanag; cf. Bedjan, *Liber Superiorum*, p. 515-516.

7. — Les Juifs étaient aussi assez nombreux près de Hira, comme il arrive près de toute capitale et sur toute route du commerce.

On racontait qu'il y avait, entre Ctésiphon et Hira, un village entièrement peuplé de Juifs; ce village se nommait Metamalısia. Un jour qu'un écolier y passait, l'un des Juifs le saisit et le tint longtemps enchaîné pour tourner la meule. Il arriva que le roi envoya pour certaine affaire un chrétien dans ce village et, par un effet de la Providence, il alla loger dans la maison où était l'écolier. Celui-ci lui raconta toute l'affaire et le chrétien arrêta le maître de la maison, qui se fit pardonner sa faute, en montrant un endroit de sa maison où étaient les corps d'Ananias et de ses compagnons (*Daniel*, I, 6). On raconte qu'un jour, lorsque le patriarche Maremmeh (647 à 650) allait de Ctésiphon à Hira, il se reposa dans ce village et y fut reçu avec grand honneur à cause de la crainte qu'on avait de lui.

Vers la même époque, un Juif sortit du pays des Araméens, du village de Pallougta où on divise les eaux de l'Euphrate pour arroser les terres, et il dit que le Christ était venu. Il réunit autour de lui des foulons, des cardeurs et des tisserands, au nombre de quatre cents hommes. Ils brûlèrent trois églises et tuèrent le chef du pays. Une troupe, sortie d''Aqoula, marcha contre eux et les massacra avec leurs femmes et leurs enfants. Le chef fut mis en croix dans le village même. *C.S.C.O.*, *Syri*, III, 4, p. 27 à 28.

Nous avons transcrit ces deux anecdotes, pour qu'on ne soit pas étonné de trouver encore les Juifs installés sur l'autre route du commerce de l'Inde, vers Nedjran et La Mecque (Médine) (cf. *infra*, chap. IX).

8. — La puissance des monophysites ne cessa de s'accroître par le fait des réfugiés ou des captifs grecs, transportés en Perse, ou de protecteurs puissants, comme le chef médecin Gabriel; aussi, dès 518, ils avaient des monastères et des fidèles dans les États du roi arabe de Hira; car il reste un fragment d'une lettre de Sévère d'Antioche, écrite après 519, aux prêtres et chefs de monastère Jonathan, Samuel et Jean, qui se tiennent sur des colonnes, et au reste des orthodoxes qui sont réunis dans l'église de la ville d'Anbar (Pérozšabour) et dans l'église de Hira de Nu'man; cf. *P.O.*, t. XII, p. 216-217. Le voyage de Syméon de Beit Aršam à Hira, qui figure dans l'histoire des Himyarites, montre encore que les rois arabes païens laissaient aux monophysites toute latitude pour attaquer les nestoriens. Le roi continuait pour son compte à adorer 'Ouzza, la Vénus arabe, à laquelle il offrait des sacrifices humains. Il avait cependant épousé une chrétienne, Hind l'Ancienne, de la famille de Ghassan. Cette princesse a fondé à Hira un monastère, dont on connaît l'inscription dédicatoire qui suppose qu''Amr, fils de Mundhir et de Hind, roi de 554 à

569, était chrétien; mais ses successeurs revinrent au paganisme et même aux sacrifices humains, sans doute lorsque Justinien et Justin II leur refusèrent tout subside, cf. *infra*, chap. v, 9. C'est vers l'année 594 que le roi Nu'man de Hira se convertit au nestorianisme, comme nous allons le dire, avec sa famille et tous les siens. Ses sœurs, Hind la Jeune et Marie, étaient d'ailleurs chrétiennes depuis longtemps et avaient fondé aussi un monastère à Hira. Ce monastère comprenait une église, construite par Hind, et celle-ci y ensevelit au milieu du chœur le patriarche nestorien Jésuyab, mort en 595, et on plaça sur son tombeau un banc en forme de croix; cf. *P.O.*, t. XIII, p. 442.

Un autre parent de Nu'man s'était fait chrétien. Il se nommait 'Amr fils d''Amr et était connu de Chosroès II à cause de sa bravoure et de son habileté à la guerre. Il se fit moine sous le nom d'Énanjésu. Lors d'une controverse avec les monophysites en présence de Chosroès (615), Énanjésu fut l'un des représentants des nestoriens, en partie sans doute parce qu'il était connu du roi, mais aussi, dit son biographe, parce qu'il surpassait tous ses contemporains dans l'art de la controverse. Il écrivit de nombreux ouvrages, dont il reste quelques fragments: cf. *R.O.C.*, t. XI, p. 20; *P.O.*, t. XIII, p. 534 à 536.

9. — Le roi Chosroès II, qui devait son trône à l'empereur Maurice et qui se laissait souvent diriger par la chrétienne Širin, n'était pas hostile aux chrétiens. On racontait que Nu'man était possédé du démon et que personne n'avait pu le soulager; Syméon, évêque nestorien de Hira, qui était de race arabe, s'était mis en prière ainsi que le futur patriarche Sabrjésu et le moine Jésuzeka et, un peu après le milieu de la nuit, Nu'man fut guéri, en 593. Il avait vu dix anges, qui avaient crié au démon : «Sors de lui, maudit»; et le démon était sorti

sous la forme d'un grand nègre dont la tête touchait le toit. Ce nègre échappa aux anges et se précipita sur un angle de la tente, pour s'enfuir par une déchirure que l'on voyait encore.

Ses fils, Hassan et Mundhir, ayant vu la grâce dont jouissait leur père, reçurent eux aussi le baptême un an après lui et firent baptiser tous les gens de leur maison. Hassan ordonna à ses esclaves de ne pas empêcher les pauvres de s'approcher de lui quand il entrait dans l'église. Et quand Bistam se révolta contre Chosroès (593), Hassan le combattit et délivra Chosroès de ses mains. Mais peu s'en fallut qu'il n'y tombât lui-même. Il était l'homme le plus attaché qui fût à la religion chrétienne. Que Dieu le Très Haut leur fasse miséricorde! (*P.O.*, t. XIII, p. 468-469; cf. p. 478-481).

10. — Les Arabes perses se trouvaient donc chrétiens, en majorité nestoriens et pour un certain nombre monophysites. Chosroès II trouva sans doute Nu'man trop puissant; car il le fit venir à Ctésiphon, où il mourut empoisonné. Voici le récit de l'historien syrien :

Quant à Nu'man, roi des Arabes, on raconte qu'au temps où Chosroès s'enfuyait devant Bahram au pays des Romains (590), il avait demandé à Nu'man d'aller avec lui et il ne le voulut pas; il lui avait aussi demandé un cheval très rapide et il ne l'avait pas obtenu. Chosroès avait demandé aussi une fille de Nu'man qui était très belle; mais Nu'man avait refusé et lui avait fait dire : «Je ne donne pas ma fille à un homme qui se marie à la manière des bêtes». Chosroès conservait tout cela et le cachait dans son cœur; mais, quand les guerres lui laissèrent un peu de répit, il chercha à se venger de ses ennemis et, parmi eux, de Nu'man. Il l'invita certain jour à un repas et, au lieu de pain, il plaça devant lui des bouchées de paille (sans doute parce que Nu'man avait dit que Chosroès se mariait à la manière des bêtes); mais Nu'man en fut très irrité, il réunit les Ma'déens, hommes de sa tribu, et ils saccagèrent et pillèrent beaucoup de pays qui appartenaient à Chosroès, et ils parvinrent jusqu'à l'Arabie de Mésopotamie (vers Nisibe). Quand Chosroès l'apprit, il en fut très ému et lui fit de nombreuses flatteries pour l'amener près de lui, mais il n'y alla pas. Mais l'un des interprètes de Nu'man, qui était de l'île de Dérin (dans le Bahreïn) et qui se nommait Ma'na,

s'entendit avec Chosroès et dit à Nu'man : «Le roi de Perse t'aime beaucoup»; et l'interprète lui jura sur l'Évangile que le roi de Perse ne lui ferait aucun mal. Mawiyah aussi, femme de Nu'man, lui dit : «Il vaut mieux que tu meures avec le nom de roi que d'être chassé et dépouillé du nom de roi». Quand Nu'man arriva à la porte du roi, celui-ci, il est vrai, ne le tua pas, mais il lui commanda de rester à sa porte et plus tard, comme on le raconte, il fit mourir ce confesseur illustre à l'aide d'un poison mortel (602)[1].

Le corps de Nu'man fut rapporté à Hira et enseveli dans le couvent de Hind[2].

C'en fut fini de la quasi-indépendance des rois arabes de Hira. Chosroès II fit périr aussi les enfants de Nu'man et ensuite, dit un historien, *P.O.*, t. XIII, p. 546, tous les Arabes qui se trouvaient dans les deux empires des Perses et des Grecs se révoltèrent. Ils se dispersèrent, chacun d'eux agissant selon sa fantaisie, ce qui causa bien des démêlés entre Héraclius et Chosroès. Les Arabes devinrent même puissants et ne cessèrent pas de troubler les pays jusqu'à l'apparition du Législateur de l'islam. Après qu'il eut fait périr Nu'man, le roi de Perse envoya à Hira un général, nommé Baboular (?), qui ne put y rester à cause des Arabes devenus très forts. Il quitta donc Hira et envoya à sa place un certain marzban (gouverneur des frontières), nommé Rozbi, fils de Marzouq. Celui-ci habita une forteresse appelée Hafna, dans le désert de Hira, gardant les frontières de l'empire de Perse et combattant les Arabes du désert.

Ce sont sans doute là les deux gouverneurs perses nommés

[1] *C.S.C.O.*, *Syri*, III, 4, p. 18.

[2] Jésuyab, patriarche nestorien de 582 à 595, eut un sort analogue. Il refusa aussi de suivre Chosroès dans sa fuite et, pour échapper à sa vengeance, il se réfugia, en 595, près du roi Nu'man qui venait d'être baptisé et y mourut. «A cette nouvelle, Hind, sœur de Nu'man, sortit avec les prêtres et les fidèles de Hira; et ils conduisirent en grande pompe le corps du saint dans cette ville et Hind le mit dans le monastère nouveau qu'elle avait bâti.» *C.S.C.O.*, *Syri*, III, 4, p. 16.

Nahouar (pour Nahiragan) et Azadbeh (Tabari, *Geschichte der Perser und Araber*, trad. Nöldeke, p. 153 et 348). Notre auteur nestorien nous montre qu'après la trahison de Chosroès, l'état de guerre était continuel entre les Perses et les Arabes et préludait à l'invasion de la Perse du début de l'islam. — Le pays avait échappé complètement aux Perses, dont les représentants devaient ou quitter les lieux ou s'enfermer dans une forteresse. Tout ce que les auteurs musulmans nous racontent sur «la conquête» du royaume de Hira est pure imagination; le royaume de Hira était hostile aux Perses bien avant l'arrivée des quelques bandes du Hidjaz.

L'histoire de Nuʿman, qui nous montre le roi arabe traitant d'égal à égal avec le roi de Perse au moment de la plus grande puissance de celui-ci, nous fait voir que les Arabes de Hira, à eux seuls, pourront battre plus tard les armées perses qui auront échappé aux coups d'Héraclius. On l'avait déjà vu à Dhou-Qar, près de Coufa (entre 604 et 611), où une tribu arabe, pour venger Nuʿman, avait battu deux mille Perses alliés à trois mille Arabes d'autres tribus. La confédération arabe-chrétienne était rompue, et il devait être facile, une vingtaine d'années plus tard, de la cimenter à nouveau autour d'un programme qui répondrait aux rancunes et aux instincts de ces Arabes, sans trop choquer ce qui leur restait des idées et des pratiques chrétiennes.

CHAPITRE V.

LES ARABES DE L'OUEST DU DÉSERT DE SYRIE.

1-2. Exemples de persécutions exercées pour ou contre les monophysites. — 3. Les Arabes de l'ouest deviennent monophysites. — 4. Le roi Harith et Jacques Baradée. — 5. Harith, protecteur des monophysites. — 6. Schismes chez les monophysites. — 7. Mort de Harith. Traduction de l'une de ses lettres. — 8. Succès du roi Mon

dir, fils de Harith. — 9. Ambassades des Arabes de Hira à Constantinople. — 10. Justin II veut faire tuer Mondir. — 11. Réconciliation de Mondir et des Grecs. — 12. Suite des schismes monophysites. — 13. Mondir veut pacifier les monophysites syriens. — 14. Avec la permission de l'empereur Tibère, Mondir convoque les Égyptiens et les Syriens à Constantinople, pour rétablir l'unité de vues dans le parti monophysite et la tolérance chez les chrétiens. — 15. La discorde renaît. Mondir bat les Perses. — 16. Maurice, le futur empereur, accuse Mondir de trahison. Tibère le fait arrêter par traîtrise. — 17. Noman, fils du roi Mondir, attaque les Grecs. Il est monophysite comme ses sujets. On l'arrête aussi par trahison. — 18. L'empereur grec détruit le royaume des Arabes chrétiens de l'ouest.

1. — Voici d'abord un aperçu des persécutions exercées contre les monophysites à partir de 520. On comprendra mieux la popularité des victimes, par tout l'Orient, et les haines accumulées qui devaient conduire l'empire grec à sa perte.

L'empereur Justin Ier (518-526) avait voulu faire l'union de tous les chrétiens autour de la lettre de saint Léon, qui était en somme un compromis entre les Cyrilliens (une hypostase) et les Orientaux (deux natures) et avait été approuvée par l'unanimité des évêques (hors Dioscore) à Chalcédoine. Il n'y avait pas eu trop de résistance de la part des hommes intelligents, instruits et de bonne foi. Mais il restait quelques intrigants et la masse des moines que les Cyrilliens avaient fait sortir de leurs couvents (tel Dalmate) dès le premier concile d'Éphèse et qu'ils n'avaient jamais pu y faire rentrer. Pour les moines et le populaire, la cause du débat se réduisait à deux points : le premier, c'est qu'en disant deux natures, l'Église officielle admettait quatre personnes en Dieu, alors qu'on n'en doit reconnaître que trois : elle introduisait une Quaternité au lieu de la Trinité; le second, c'est que la lettre de Léon et le concile de Chalcédoine, auteurs de cette modification de la doctrine, avaient perverti la foi et devaient être maudits de

tous les bons chrétiens. «Sur ces deux points, comme l'écrivait Mgr Duchesne, les moines syriens étaient sûrement dans l'erreur; mais il eût été aussi inutile de discuter avec eux qu'il le serait maintenant de prêcher l'Évangile aux imans de La Mecque.»

La discussion étant impossible, «il fallut en venir aux brutalités policières».

Vers 520, cinquante-quatre évêques monophysites furent chassés de leurs sièges et les moines furent expulsés de leurs monastères. Jean d'Asie, qui était l'un de ceux-ci, nous a retracé la persécution.

Tous les monastères grands ou petits, dans les pays d'Antioche, d'Alep, d'Apamée, de Mabboug, dans toute l'Arabie, dans la Palestine, dans toutes les villes du sud et du nord et jusqu'aux frontières de la Perse, souffrirent des persécutions. Leurs habitants s'enfuirent et furent dispersés ou pris et jetés dans les prisons... On pillait, on frappait et on torturait les chrétiens qui permettaient aux proscrits d'entrer dans leurs villages ou dans leurs maisons... Et ce n'étaient pas seulement les gens d'église, les moines et les moniales, mais aussi les séculiers, les femmes et les enfants et toutes les professions qui étaient chassés, poursuivis, pillés et jetés en exil dans toute sorte de pays... Ils supportèrent courageusement toutes les persécutions et toutes les souffrances avec les tortures de la faim et de la soif, du froid et de la nudité. Un jour ils couchaient en un lieu, le lendemain on les en chassait [1].

2. — Il ne faut pas nous hâter de nous apitoyer sur les persécutés; car si un retour de fortune les rendait les plus forts, ils devenaient aussitôt d'acharnés persécuteurs. Combien ne prônent la tolérance qu'aussi longtemps qu'ils sont les plus faibles! C'est ainsi que l'évêque monophysite d'Édesse avait refusé la communion à l'empereur Héraclius, s'il ne commençait par anathématiser le concile de Chalcédoine et la lettre de

[1] Cf. Jean d'Asie, *Commentarii de beatis orientalibus et historiae ecclesiasticae fragmenta*, Amsterdam, 1889, p. 217 à 223.

Léon, et que Jean d'Asie, monophysite, qui vient de nous apitoyer sur le sort des moines monophysites durant les années 521 à 530, s'est révélé le plus impitoyable des persécuteurs de 542 à 560[1].

3. — Mais les considérations philosophiques précédentes ne trouvaient pas place dans l'esprit du vulgaire et on peut comprendre que ces persécutions et la vue de l'héroïsme des persécutés aient propagé le monophysisme chez les Arabes. Aussi, lorsque les évêques de cette fraction eurent été emprisonnés et qu'il n'en restait plus pour ordonner des prêtres, ce fut Ḥarith, fils de Gabala, qui alla à Constantinople en 543 pour demander un évêque monophysite. Ḥarith le Ghassanide était l'allié de Byzance; Justinien l'avait nommé patrice et phylarque ou chef suprême de toutes les tribus arabes vassales de Byzance. Grâce à l'impératrice Théodora, Ḥarith obtint que Théodose, patriarche monophysite d'Alexandrie, en résidence alors à Constantinople, ordonnerait un nommé Jacques pour Édesse et un certain Théodore pour le camp (Ḥirta) de Ḥarith avec résidence à Bostra. Le premier, moine du couvent de Pesilta près de la ville de Tella, était le célèbre Jacques Baradée, qui allait circuler par tout l'Orient en y ordonnant des clercs monophysites.

Ḥarith et ses familiers ne mangeaient même pas le pain avec les Chalcédoniens. Avant l'année 545, le patriarche d'Antioche Éphrem avait été envoyé par l'empereur pour convertir le roi Ḥarith. Il lui avait demandé : «Pourquoi êtes-vous scandalisés à notre sujet et au sujet de l'Église?» Et Ḥarith lui avait répondu : «Nous ne sommes pas scandalisés à propos de l'Église de Dieu, mais par le mal que vous avez causé à la foi. Nous nous éloignons de vous, parce que vous introduisez une

[1] Cf. *R.O.C.*, t. II, p. 481-482.

Quaternité dans la Trinité et que vous obligez les hommes à renier la vraie foi. » L'unanimité des évêques à Chalcédoine ne l'impressionne pas, parce qu'il sait, dit-il, qu'un simple rat peut souiller toute une masse de nourriture; ainsi la lettre de Léon, qui est ce rat impur, a souillé toute l'assemblée des évêques.

Ḥarith dit qu'il est un barbare et un soldat, qui ne sait pas lire les Écritures; nous voyons cependant qu'il a été à bonne école et qu'il répète bien ce qu'on lui a dit.

Un jour que le patriarche pressait Ḥarith d'accepter la communion de ses mains, celui-ci lui dit : « Aujourd'hui, prends place avec nous au festin »; et il commanda, en langue arabe, de ne servir que de la viande de chameau. Le patriarche ne voulut pas en manger et le roi lui dit : « Pourquoi veux-tu me contraindre de prendre ton oblation, puisque tu te crois souillé par ma nourriture? Sache donc que ton oblation est plus méprisable pour nous que ne l'est pour toi cette viande de chameau que nous mangeons; car en elle se trouvent cachés l'apostasie et l'abandon de la foi orthodoxe. » Et le chroniqueur conclut : Éphrem rougit et s'en alla sans avoir pu séduire Ḥarith (Michel le Syrien, *Chronique*, t. II, p. 246-248).

4. — Ḥarith était depuis longtemps en rapport étroit avec Jacques Baradée (505-578). Celui-ci, encore simple moine, s'était fait grande réputation par ses jeûnes. Après avoir prolongé son jeûne jusqu'au soir suivant l'habitude commune de bien des moines, il l'a prolongé sur deux jours, trois jours et jusqu'à vingt et vingt et un jours. Il ne sortait jamais de sa cellule; mais dès que les malades arrivaient à la porte de son monastère, situé près de Tella (Constantine de Syrie) au milieu de la Mésopotamie, ils étaient guéris. Il guérissait même à distance; ses miracles faisaient l'admiration de tous les pays. Aussi, lors de certaine maladie qui affectait les Arabes chrétiens alliés des Romains, Ḥarith, fils de Gabala, et les principaux de sa cour,

qui avaient entendu parler de la sainteté du saint, allèrent lui demander d'intercéder pour leur guérison. Harith portait de l'or et des présents qu'il lui donnerait, s'il les guérissait. Mais, comme ils avaient passé l'Euphrate pour aller à son monastère, le saint leur apparut au matin et dit à Harith : «Pourquoi, ô homme, doutes-tu des dons de Dieu? Va, retourne chez toi avec les premiers de ton royaume et délivre un homme de Dieu, né au mont Sinaï, que l'un des tiens garde en ton camp. Remporte ton or, car Dieu nous suffit.» Quand Harith et ses grands revinrent au camp, ils apprirent que la peste avait cessé et que tous les malades avaient été guéris à l'heure même où Jacques leur était apparu. Ils trouvèrent un moine attaché dans une tente, ils le délivrèrent et tuèrent celui qui l'avait lié. Depuis ce jour Harith désira voir bientôt le saint. Cf. Land, *Anecdota Syriaca*, t. II, texte, p. 366-367, trad. latine, p. 205; *P.O.*, t. XIX, p. 232-234.

On comprend du moins que Harith et les Arabes ont pu aller voir ce moine célèbre, comme on allait voir jadis Syméon le stylite, et qu'ils l'aient demandé pour évêque, quand ils l'ont retrouvé à Constantinople où il s'était rendu à pied, ne portant avec lui qu'un petit évangile, et où il était resté de 527 à 542. Jacques, qui savait le grec en même temps que le syriaque, a été chargé d'Édesse, de la Syrie, de l'Asie et même de l'Égypte; l'Arabie et la Palestine ont été données à Théodore, qui était de race et de langue arabe. Jacques a compris que pour vivifier le monophysisme il fallait lui donner des cadres : il a fait deux patriarches, vingt-sept évêques et peut-être cent mille prêtres. L'un de ses choix les plus heureux a été ce Jean, moine d'Amid réfugié à Constantinople, qu'il a fait évêque d'Éphèse, chef-lieu de la province d'Asie, qui devait être son biographe et que nous citons si souvent sous le nom de Jean d'Asie.

Voici quelques traits de la biographie de Jacques Baradée; pour montrer l'impuissance des Grecs, de leurs fonctionnaires, de leurs soldats et de leurs fidèles contre le sentiment national des Arabes, des Syriens et des Coptes.

Il allait toujours à pied, depuis les confins des Perses jusqu'à Constantinople, jusqu'à Alexandrie et dans les pays du nord et du sud; il ne remplissait pas seulement son ministère en ordonnant des clercs; mais de plus, il confirmait, consolait, édifiait et instruisait tous les fidèles en tout lieu. Il était connu en tout pays et dans toutes les villes. Les évêques chalcédoniens cherchaient à le faire prendre et mettre à mort. Il ne tomba jamais au pouvoir de ses poursuivants. En tout pays, il accomplissait son ministère en une nuit et un jour et il allait coucher trente ou quarante milles plus loin. Quand les persécuteurs, à qui on avait annoncé sa présence, le poursuivaient, il passait ailleurs, pendant qu'ils couraient de droite et de gauche comme s'ils frappaient l'air, ce qui les irritait et les rendait comme enragés. Aussi sa renommée pénétrait en tout lieu. Dès que sa présence était signalée, la cavalerie de ses poursuivants arrivait de partout et quelquefois ils le rencontraient et lui demandaient confidentiellement : «As-tu entendu dire que cet imposteur Jacques est en tel endroit?» Il leur indiquait un endroit éloigné et il leur disait tenir de bonne source qu'il s'y trouvait et y circulait et qu'en pressant leurs chevaux ils l'atteindraient peut-être. Il utilisait tous les costumes : moine, mendiant ou soldat. L'empereur lui-même donna beaucoup d'or à ceux qui promettaient de l'arrêter; certains recevaient jusqu'à deux cents et trois cents dariques. Il y en avait qui se fatiguaient à le chercher dans les déserts, les montagnes, les villes et les bourgs. Cela dura jusqu'après la mort de Justinien (565). *Ibid.*, texte, p. 250 à 257, trad. latine, p. 159 à 164; *P. O.*, t. XVIII, p. 690-697 et t. XIX, p. 153-158.

5. — La fin du règne de Justinien fut occupée par les guerres; les Huns et les Avares assiégèrent Constantinople. En l'an 553, Mundhir, fils de Saqiqa, roi des Arabes soumis aux Perses, monta au pays des Romains et ravagea beaucoup de régions. Harith, fils de Gabala, le rejoignit, lui livra bataille, le vainquit et le tua, à la source d''Oudaïé ('Aïn Oubagh) dans la

région de Qennesrin. Le fils de Ḥarith, nommé Gabala, fut tué dans le combat. Son père l'ensevelit dans un *martyrion* de ce village (Michel le Syrien, *Chronique*, t. II, p. 269).

Ce succès sur un grand ennemi des Grecs, connu d'eux sous le nom d'Alamondaros, donna du crédit à Ḥarith et l'engagea encore plus à intervenir dans les querelles théologiques; il imitait ainsi l'empereur de Constantinople, Justinien, dont l'une des principales occupations était le règlement des affaires ecclésiastiques. Ḥarith a pu croire que c'était là un droit régalien; mais, tandis que Justinien intervenait en faveur des Chalcédoniens, Ḥarith, avec l'appui de l'impératrice Théodora, intervenait en faveur des jacobites (monophysites).

En 563, il monta à Constantinople, au moment de l'hérésie des trithéistes. Il portait à l'empereur Justinien des lettres de Jacques Baradée et des Orientaux jacobites, qui disaient : «La Trinité est une divinité, une nature, une essence; celui qui ne signera pas cette lettre doit être anathématisé.» — Sept évêques et le patriarche signèrent. Ce patriarche est peut-être Théodose, patriarche d'Alexandrie, qui était alors à Constantinople et n'est mort qu'en juin 566. — Deux évêques, Conon et Eugène, qui avaient été sacrés par Jacques Baradée lui-même pour Tarse et pour Séleucie d'Isaurie, refusèrent de signer et dirent qu'ils combattraient ces lettres. — Alors Ḥarith dit : «Je sais maintenant que vous êtes hérétiques. Nous et nos armées, nous acceptons ces choses, ainsi que Jacques et les Orientaux.»

Cette réponse de Ḥarith est vraiment de grand style et montre bien qu'il avait l'idée d'une religion des Orientaux (sinon des seuls Arabes), dont il serait le chef et le régulateur, comme Justinien l'était pour les Grecs chalcédoniens. Il a eu l'inconvénient de couler son idée dans un vieux moule, mal adapté à la mentalité arabe; les Grecs d'ailleurs ont encore été assez puissants pour exiler ses successeurs et ruiner son œuvre,

comme nous allons le voir. Ce n'est que soixante années plus tard que des formules mieux adaptées aux Orientaux et des circonstances politiques plus favorables permettront à Mahomet de rendre durable la création de Harith et de ses successeurs, Mondir, Noman et Gophna, qui était celle d'une religion des Orientaux, opposée à celle des Grecs et dont le roi des Arabes serait le chef.

6. — Le schisme monophysite avec Harith et Jacques Baradée, d'une part, et, de l'autre, Conon, Eugène et les trithéistes, continuait donc. Après la mort de Justinien, Justin II (555) voulait, lui aussi, la paix des Églises. Jacques Baradée monta à Constantinople dans ce but et l'empereur promit en 566 d'envoyer un patrice nommé Jean pour traiter avec le roi de Perse et pacifier les Églises à son retour. Ceci eut lieu en 567, à Callinice, mais sans succès. D'après les évêques, la formule d'union était parfaite en y ajoutant deux mots; mais les moines exigèrent qu'on la leur lût et l'un d'eux déchira l'écrit. «Quand le patrice apprit ce qui s'était passé, il bouillonna de colère, passa de l'autre côté de l'Euphrate, sans vouloir goûter la nourriture qui lui avait été préparée.» Une tentative de réconciliation n'eut pas plus de succès «et le patrice retourna en grande colère près de l'empereur et lui fit savoir ce qui s'était passé». Celui-ci renonça à s'occuper de la paix et se remit à persécuter les fidèles (c'est-à-dire les monophysites) [Michel le Syrien, *Chronique*, t. II, p. 283 à 290].

Les monophysites trouvèrent encore, peu après 567, un nouveau prétexte pour se déchirer entre eux. En 566, Jacques Baradée avait sacré patriarche d'Antioche un certain Paul[1], syncelle du patriarche d'Alexandrie, Théodose. Peu de temps

[1] Né à Alexandrie, devenu syrien par son éducation au couvent de Gouba en Mésopotamie, nommé aussi Paul de Beit Oukamé.

après, la mort de Théodose (juin 566) fit souhaiter à Paul de devenir patriarche d'Alexandrie et il intrigua et dépensa dans ce but les richesses de Théodose dont il était l'héritier; mais les Alexandrins lui préférèrent le trithéiste Athanase. Les deux rivaux, Paul et Athanase, se couvrirent d'injures, on trouva même que Paul ne devait pas être patriarche d'Antioche, parce que Jacques l'avait sacré sans s'assurer du consentement de la province.

Voyant qu'il n'avançait à rien, Paul eut recours au chef séculier du parti; « il descendit près de Ḥarith, fils de Gabala, et *celui-ci ordonna que son nom fût proclamé dans les églises des (jacobites)*, c'est-à-dire des orthodoxes ». C'est pour faire comprendre cet ukase que nous avons résumé auparavant les criailleries qui lui ont donné lieu (Michel le Syrien, *Chronique*, t. II, p. 285). La querelle a d'ailleurs continué et nous verrons que Mondir, fils de Ḥarith, s'est toujours donné aussi comme le roi des monophysites.

7. — Ḥarith est mort vers 569, et nous terminerons par un texte qui nous montre l'impression laissée sur l'empereur Justin II par ce chef de grande tente, qu'on a nommé Ḥarith le Magnifique.

Jean d'Asie raconte que l'empereur Justin, devenu fou furieux, mordait les cubiculaires qui le gardaient, au point qu'on racontait en ville qu'il en avait dévoré deux. On était souvent contraint de l'attacher, tandis qu'il criait, hurlait et prononçait des paroles dépourvues de sens; mais, quand on lui criait : « Attention! Ḥarith bar Gabala va venir près de toi! Reste tranquille! » il fuyait aussitôt et se cachait, et si on lui parlait de (Ḥarith) pour lui faire peur, il fuyait, se taisait et se cachait sous son lit (*Histoire ecclésiastique*, troisième partie, livre III, chap. II; cf. Michel le Syrien, *Chronique*, t. II, p. 314).

Le manuscrit du British Museum Add. 14602, du vi[e] ou vii[e] siècle, nous a conservé une lettre du roi Ḥarith (fol. 58 v°).

Copie de ce qu'a écrit le glorieux en tout, le patrice Ḥarith, à l'adresse du saint (évêque) Jacques (Baradée).

Ta Sainteté doit savoir que, Dieu et la sainte Mère de Dieu ayant fait prospérer mon voyage et ayant eu soin de mes affaires, (au moment où) je me disposais à sortir de cette capitale, on m'a parlé de l'affaire dont on vous avait entretenu auparavant et au sujet de laquelle il vous a été écrit encore maintenant de la part du saint (évêque) Abba Paul, supérieur du grand couvent; et il m'a dit qu'auparavant il vous a envoyé trois lettres. Votre Sainteté fera donc bien de se donner la peine de venir en personne vers moi, de m'apporter les lettres et de m'amener ceux qui doivent exécuter la chose, comme ceux-ci vous l'ont mandé. Et s'il ne vous convient pas de faire cela et s'il arrive quelque nécessité qui ne vous permette pas de venir vers moi, envoyez-moi les hommes avec les lettres et j'espère que Dieu gouvernera la chose selon sa volonté. Pour cette affaire, il vous faut choisir des hommes tels qu'ils soient dignes d'une telle charge.

Je fais savoir également à votre Sainteté cet autre fait : le bienheureux pape (d'Alexandrie), Théodose, a daigné me révéler la chose au sujet d'Abba Paul, supérieur du grand couvent; je m'en suis fort réjoui et j'en ai glorifié Dieu. Je lui ai d'ailleurs parlé face à face et mon âme en a fort profité et je m'efforce de mériter ses prières (en exécutant) les choses qu'il m'a ordonnées.

Ayant écrit cela, j'adore les pas (ܡܣܥܬܐ) de votre Sainteté, en vous priant de vous souvenir de moi dans vos prières saintes et agréables à Dieu. *C.S.C.O.*, *Syri*, II, 37, p. 143[1].

La précédente lettre a été écrite du vivant du patriarche Théodose, qui est mort le 22 juin 566; Jacques (Baradée) est évêque, ainsi qu'il résulte du titre ܩܕܝܫܐ (saint) réservé d'ordi-

[1] Il n'est pas impossible que cette lettre ait été rédigée en araméen; nous croyons cependant qu'elle a été écrite en grec et que nous n'en avons ici qu'une traduction, car c'est le cas de la plupart des documents (sinon de tous) du manuscrit 14602, parce que durant le vi[e] siècle la langue officielle des monophysites syriens et égyptiens était encore le grec à la suite des patriarches Sévère et Théodose. Ḥarith a dit qu'il ne savait pas lire (Michel le Syrien, *Chronique*, t. II, p. 247); il apposait son sceau, comme on le fai-

naire aux évêques; il ne s'agit donc pas du voyage fait par Ḥarith à Constantinople en 543, pour demander à Théodora des évêques monophysites (nous avons vu qu'il a obtenu Jacques pour Édesse et Théodore l'Arabe pour Bostra). Paul, qui a aussi le titre de ܩܕܝܫܐ (saint), est sans doute celui qui a été nommé patriarche d'Antioche au début de l'année 566. Paul était syncelle de Théodose et n'a pas rejoint son siège d'Antioche, où les monophysites avaient le dessous; nous voyons qu'il avait le titre d'archimandrite sans doute du monastère monophysite de Constantinople, dirigé plus tard par Jean d'Asie. Nous retrouverons ce Paul (de Beit Oukamé), qui voudra se faire nommer patriarche d'Alexandrie après la mort de Théodose. La lettre de Ḥarith se placerait donc en 566 avant le mois de juin et elle concernerait dans ce cas les évêques Conon et Eugène, ordonnés par Jacques Baradée, l'un pour Tarse en Cilicie et l'autre pour Séleucie en Isaurie, qui avaient pris à leur compte les idées trithéistes vulgarisées à Alexandrie par Jean Philoponos vers 563 (cf. Jean Maspéro, *Histoire des patriarches d'Alexandrie*, Paris, 1923, p. 199); ils tenaient que, si à l'unique personne (ou hypostase) du Christ il ne correspond qu'une nature (ou essence), par analogie aux trois personnes (ou hypostases) de la Trinité correspondent trois natures (ou essences). Les monophysites étaient ainsi divisés et ridiculisés et ils se disputaient entre eux devant le patriarche chalcédonien de Constantinople (cf. Bar Hébraeus, *Chronique ecclésiastique*, section I, col. 227-229); Théodose les a condamnés dans un discours que nous avons encore en syriaque; Jacques est venu à Constantinople, comme Ḥarith le demandait dans sa lettre,

sait sans doute à La Mecque et comme la pratique s'en est conservée longtemps dans l'islam. Mais Ḥarith devait parler la langue grecque, qui lui était indispensable pour ses nombreux voyages à Constantinople (nous avons trace au moins de trois) et pour ses controverses avec le patriarche grec d'Antioche.

Ḥarith est intervenu énergiquement, comme nous l'avons dit plus haut, et Conon et Eugène exilés se sont tenus cois durant près de trois ans. Après la mort de Théodose, ils ont recommencé leurs menées vers 668 et les évêques d'Orient, Jacques Baradée et Théodore de Bostra en tête, ont écrit deux lettres aux monophysites de Constantinople et à ceux des diverses provinces, et il est dit dans la dernière qu'ils avaient demandé «à l'ami du Christ, à l'illustre patrice Ḥarith, et à ceux qui étaient avec lui, hommes amis de Dieu et magnifiques» de faire signer (fol. 76 r°). On rappelle dans la même lettre (fol. 77 r°) que «le glorieux patrice Ḥarith et ceux qui sont avec lui, hommes magnifiques et vénérables», ont convoqué les évêques en Arabie et sont intervenus plusieurs fois (fol. 78 r° *a* et *b*), mais sans succès. Pour en finir, Jacques écrit aux clercs, aux moines et au peuple fidèle et aimant le Christ, qui habitent en Arabie, qu'il a demandé au glorieux patrice Ḥarith de terminer l'affaire. Celui-ci a convoqué chez lui certains des monophysites qui étaient à Constantinople, en même temps que Conon et Eugène, et il a donné trois jours à ces deux derniers pour signer la lettre de Jacques.

Quand ils eurent lu la lettre et vu les signatures et qu'ils n'eurent rien trouvé à redire, le patrice Ḥarith qui aime le Christ leur dit : «Dites-moi si ce qui est dans cette déclaration est juste». Quand ils eurent dit que c'était bien, on échangea beaucoup de paroles d'admonition et de persuasion, selon la parole de l'Apôtre (II *Tim.*, iv, 2), et (Ḥarith) leur dit : «Signez donc vous aussi, comme l'ont fait tous les autres saints évêques, et aimez d'être unis avec eux.» Mais ils demandèrent aux évêques qui étaient alors à Constantinople de leur donner cinq jours de plus pour réfléchir et enfin ils ne signèrent pas[1].

[1] Les textes syriaques du manuscrit 14602 que nous résumons sont édités dans *C.S.C.O.*, *Syri*, II, 37, p. 143, 198, 199, 202, 203, 205, 206.

A cette occasion, Ḥarith a pu leur dire à nouveau : «Je sais maintenant que vous êtes des hérétiques. Nous et nos armées, nous acceptons ces choses ainsi que Jacques et les Orientaux»; Michel le Syrien, *Chronique*, t. II, p. 256. — L'assertion de Ḥarith est d'ailleurs rigoureusement exacte; car Jacques Baradée et ses évêques se sont fait adresser une lettre contre les trithéistes signée par les abbés des diocèses d'Arabie et cette lettre porte cent trente-sept signatures, ce qui nous indique qu'*il y avait dans l'Arabie,* c'est-à-dire dans la région de Damas, du Hauran et de la Transjordanie, *cent trente-sept monastères monophysites grands ou petits*[1], formidable armature qui commandait les sentiments de tous les Arabes sujets de Ḥarith. Cette lettre se place en 570 ou peu après, puisqu'on y trouve la mention de Mondir, fils et successeur de Ḥarith mort en 569, dans la souscription suivante :

Serge, prêtre et abbé du couvent d''Ouqabta (ܥܘܩܒܬܐ), j'ai signé par la main du prêtre Mar Eustathe, mon second, *qui est prêtre de l'Église de l'illustre ami du Christ, le patrice Mondir.*

Ces rois arabes de Ghassan (comme d'ailleurs ceux de Hira) ont une tout autre allure que le polygame de Médine, qui allait naître[2].

[1] Ms. add. 14602, fol. 80 à 85; *C.S.C.O., loc. cit.*, p. 209 à 224. On avait lu le texte grec et la traduction syriaque; dix-huit abbés ont signé en grec et trente-quatre autres, qui disent avoir signé de leur propre main, ont signé sans doute en syriaque. Il est dit de l'un qu'il ne savait pas écrire et de deux autres qu'ils ont simplement fait une croix; enfin, on ne sait pas bien pourquoi cinquante autres ont chargé quelqu'un de signer pour eux. — Noter que cette liste de cent trente-sept noms ne comprend pas les monastères de la région d'Antioche nommée région «de l'Orient». Ceux-ci, à d'autres occasions, ont encore fourni cinquante-trois (ou quarante-cinq) signatures, ms. add. 14602, fol. 65 et 67; *C.S.C.O., loc. cit.*, p. 163 et 170. Il s'agissait cette fois d'accepter Paul de Beit Oukamé pour patriarche d'Antioche.

[2] On comprend cependant que la grande masse des Arabes devait être

8. — Nous allons encore montrer comment Mondir, fils de Harith, a continué à être l'allié des Grecs, qu'il a servis à diverses reprises, et le protecteur des monophysites. Nous verrons comment les Grecs, jaloux de sa puissance, ont cherché à le faire tuer et l'ont enfin emprisonné et exilé, aussi bien que son fils et successeur Noman, pour aboutir à désorganiser le faisceau des Arabes chrétiens monophysites.

D'après Jean d'Asie, III, livre VI, chap. III[1]. Les Arabes perses étaient pleins de crainte et d'épouvante devant Harith, le roi des Arabes romains. Lorsqu'ils apprirent sa mort (569), ils méprisèrent ses fils, ses grands et son armée et ils pensèrent que tout son camp allait tomber entre leurs mains. Ils se réunirent et tombèrent sur les propriétés de Harith, où se trouvaient leurs troupeaux, et ils emmenèrent les troupeaux de chameaux. Quand Mondir, le fils aîné de Harith, l'apprit, il fut très affligé; ensuite, avec grand courage, il prit avec lui ses frères, ses enfants, ses grands et toute son armée et il tomba brusquement sur les ennemis qui ne pensaient pas qu'il pourrait leur résister et se mit à les tuer (20 mai 570).

Quand le roi des Arabes perses, nommé Qabous, vit que Mondir était victorieux et que presque toute son armée était tuée, il s'enfuit à cheval avec quelques-uns et ne sauva que sa simple vie. Mondir prit possession de la tente de Qabous, de tout son campement, de tout son bagage et de ses troupeaux de chameaux. Il saisit et enchaîna ses parents et ses nobles et il massacra le reste. Il passa de là sur le territoire de Qabous, marcha trente parasanges (150 kilomètres), où étaient les troupeaux et les richesses des Arabes perses, et il y campa pour quelque temps.

Les hordes de Qabous, voyant la tente de leur maître élevée ainsi en plein dans leur pays, s'y rendirent, croyant y trouver leur roi; mais ils tombèrent au milieu des troupes de Mondir qui enchaînèrent les chefs et massacrèrent le reste; puis, après être restés là aussi longtemps qu'ils

plus sensible à la polygamie, à la guerre sainte et au sabre qu'à l'ascèse, à l'idéal chrétien et à la libre discussion. Il semble d'ailleurs qu'assez peu d'hommes du ve et du vi^e^ siècle ont pu s'élever jusqu'à l'idéal chrétien.

[1] Nous renvoyons ainsi à la *Troisième partie de l'Histoire ecclésiastique* de Jean d'Asie. Le texte syriaque, édité par Cureton, a été traduit en anglais par Payne Smith et en allemand par Schönfelder.

le voulurent, ils rentrèrent chez eux avec un grand butin de chevaux, de chameaux, d'armes, etc.

Un certain temps après, Qabous rassembla une nouvelle armée et fit dire à Mondir : « Prépare-toi à la guerre! Voilà que nous venons. Parce que tu es tombé sur nous comme un voleur, tu crois nous avoir vaincus. Voilà que nous venons combattre ouvertement avec toi! » Mondir leur fit répondre : « Ne soyez pas en peine. Je me mets en route aussi ». Puis il se prépara et joignit l'action aux paroles. Il entra dans le désert du côté où ils ne l'attendaient pas; il tomba sur eux, les mit en désordre, en tua la plus grande partie et mit le reste en fuite.

Notre but, en rapportant cela, est surtout d'arriver à raconter par quelle iniquité et quel mépris de tous les droits l'empereur grec récompensa ces deux grandes victoires. Mondir croyait que son succès ferait plaisir à l'empereur; aussi il lui écrivit tout ce qu'il avait fait et l'étendue de sa victoire. Il ajouta une requête pour qu'on lui envoyât de l'argent, afin de payer son armée qu'il croyait devoir tenir assemblée (aux ordres de l'empereur). Mais quand Justin apprit qu'on lui demandait de l'argent, il fut indigné et courroucé, l'injuria, jura de se venger et se détermina dans son cœur à faire tuer Mondir par ruse d'une manière ou de l'autre.

9. — Nous connaissons par ailleurs les griefs des Arabes contre les Grecs. Justinien les avait subventionnés tous — aussi bien ceux qui étaient attachés aux Perses que les siens. — Mais, quand il fit la paix avec Chosroès (562) et qu'il s'engagea à lui payer annuellement trente mille pièces d'or, il refusa de payer à 'Amr (Ἄμβρος), fils de Hind, les mille livres d'or annuelles qu'il avait payées à son prédécesseur Mundhir III (Alamondar III).

Chosroès a insisté par deux fois en faveur d''Amr. L'ambassadeur grec lui a répondu qu'il n'y avait pas de pension fixe et que c'étaient plutôt des présents mutuels qui n'avaient pas engagé l'avenir. La vérité est que les Grecs, en concluant la

paix avec les Perses, croyaient n'avoir plus besoin des Arabes perses. Chosroès concluait avec raison : « Puisque avant la paix il y avait habitude entre vous, j'estime que vous devez l'entretenir par des messages et par des présents ». En s'y refusant, Justinien donnait aux Arabes perses un prétexte valable pour piller les Arabes grecs et les pays grecs.

Plus tard, lorsque Justin II, successeur de Justinien (565-578), a cessé de payer le tribut aux Perses, Chosroès lui a envoyé un ambassadeur pour le réclamer. Cet ambassadeur était accompagné *d'un délégué arabe qui avait une suite de quarante hommes*. L'ambassadeur perse demanda à Justin II de donner audience aux Arabes; l'empereur ne voulut recevoir que le seul délégué, dans l'espoir qu'il n'accepterait pas de se présenter seul sans sa suite, puisque *au temps de Justinien on laissait entrer toute la troupe*. Justin II se laissa aller à des paroles injurieuses, il dit à l'Arabe qu'il était venu comme un négociant, à dessein de faire trafic et de tirer profit, qu'il ne recherchait une audience que pour en tirer du bien, mais qu'il en tirerait du mal, parce que ce serait une chose ridicule aux Grecs de payer tribut aux Arabes, qui étaient « les plus injustes et les plus ingrats de leurs ennemis », et à d'autres nations qui vivent dispersées de côté et d'autre. Aussi, conclut l'historien, quand les Arabes furent de retour en leur pays et qu'ils eurent fait connaître la réponse de Justin, 'Amr ordonna à son frère Qabous de ravager les terres de Mondir, fils de Ḥarith. Cf. *Ambassades de Ménandre,* chap. II, III, V et XII.

On voit ainsi que Justin II était cause de l'invasion des terres de Mondir et qu'il aurait donc dû, en bonne justice, le dédommager et le récompenser.

10. — (III, livre VI, chap. IV) *Histoire de ce que l'empereur écrivit à Marcien et à Mondir.*

En 562[1], Justinien et Chosroès avaient conclu une paix qui allait durer cinquante années. Cette paix devait s'étendre aux Arabes alliés des empires romain et perse. Les Grecs devaient payer un tribut annuel et verser d'avance le tribut des sept premières années. Il était encore stipulé que les chrétiens sujets du roi de Perse ne seraient pas troublés dans l'exercice de leur religion.

En 571, le roi Chosroès déclara aux Persarméniens qu'il ne serait assuré de leur fidélité que s'ils adoraient ce qu'il adorait lui-même, c'est-à-dire le feu. Les Persarméniens, qui étaient chrétiens et qui ne devaient pas être troublés dans leur religion, d'après le traité précédent, chassèrent les Perses et se donnèrent aux Grecs. Justin reçut avec joie une offre si avantageuse et s'engagea par un serment solennel à défendre les Persarméniens comme s'ils étaient ses sujets. Le roi de Perse réclama les trente mille pièces d'or que Justinien s'était engagé à payer annuellement; mais Justin II déclara qu'il était bien résolu à ne rien payer et ajouta qu'il prenait les Persarméniens sous sa protection, parce qu'ils étaient de la même religion que lui, et que, si on osait les attaquer, il saurait bien les défendre. Le roi de Perse se prépara à la guerre et Justin, qui était sans doute déjà guetté par la folie, se borna à nommer un général. Ce général était Marcien, patrice, cousin de l'empereur, homme de mérite, mais qui partait sans soldats, sans armes, ramassant sur son passage les paysans et les bergers. Avec cette troupe mal armée et encore plus mal disciplinée, il passa l'Euphrate et arriva dans l'Osrhoène, dont la capitale était Édesse. Vers la fin de l'été, comme les Perses ne s'attendaient pas à une irruption si subite et que leurs frontières étaient sans défense, Marcien détacha

[1] Nous résumons d'abord ici l'histoire générale pour placer dans son cadre le récit de Jean d'Asie.

de son armée trois mille hommes qui s'avancèrent dans l'Arzacène où ils mirent tout à feu et à sang. Ce fut le seul exploit de cette année.

Marcien, retiré l'hiver à Dara, avait levé des troupes en Arménie. Les Alains et d'autres barbares étaient venus grossir son armée; aussi il attaqua un corps de Perses près de Nisibe, leur tua douze cents hommes, fit soixante-dix prisonniers, sans autre perte que sept soldats. Dès les premiers jours du printemps 573, il entreprit le siège de Nisibe selon les ordres qu'il avait reçus de l'empereur. Il entoura Nisibe d'un retranchement, fit construire des machines et élever des tours. Au moment où il songeait à donner l'assaut, il arriva un homme violent, nommé Acacius Archélaüs, envoyé par Justin pour le relever de son commandement et l'envoyer loin de l'Orient. Comme Marcien lui demandait d'attendre deux jours, Acacius s'emporta, l'insulta devant toute l'armée, lui coupa la ceinture; on dit même qu'il l'auroit frappé au visage. Les troupes, qui aimaient beaucoup Marcien, se débandèrent et les habitants de Nisibe les poursuivirent.

Voilà ce que l'histoire générale nous apprend; elle suppose que Marcien a été accusé de trahison, mais elle ne savait pas de quelle trahison. Jean d'Asie nous l'apprend dans le chapitre qui suit et dont nous avons donné le titre plus haut.

Justin, par haine contre Mondir, envoya une lettre à Marcien pour lui commander de le tuer. Il lui écrivit ainsi : « J'ai écrit à Mondir l'Arabe d'aller près de toi. Dès qu'il arrivera, fais-le décapiter. Écris-moi pour me tenir au courant. » Il avertissait encore Marcien qu'il avait envoyé à Mondir la lettre suivante : « Pour des motifs importants, j'ai écrit au patrice Marcien de conférer avec toi. Va donc le trouver aussitôt et sans retard, pour tenir conseil avec lui sur les matières en question. » Mais, comme chacun l'a connu plus tard, les lettres furent échangées et le nom de Mondir fut écrit sur l'enveloppe de la lettre qui commandait à Marcien de faire couper la tête à Mondir, tandis que le nom de Marcien était sur l'enveloppe contenant la lettre adressée à Mondir. Et le

magistrianus (messager) remit les lettres d'après les noms portés sur l'enveloppe, sans se douter qu'il remettait à Mondir la lettre qui ordonnait à Marcien de lui couper la tête.

Après avoir reçu et lu cette lettre, Mondir fut très troublé et dit : «Pour ma sollicitude et mes peines en faveur du pays romain, on veut me couper la tête. Est-ce ce que j'ai mérité?» Il entra ensuite en colère, réunit toute son armée et lui demanda de veiller à son salut en disant : «S'il m'arrive des envoyés de l'empereur romain, s'ils sont peu nombreux, arrêtez-les et gardez-les hors du camp; s'ils sont nombreux, sortez bravement à leur rencontre, ne faites pas attention à ce qu'ils diront et ne les laissez pas entrer dans votre camp.» Depuis lors les bandes des Arabes s'armèrent et veillèrent nuit et jour pour défendre leur roi, prêts à combattre tous les Romains qui viendraient vers eux.

Lorsque les Perses et leurs Arabes apprirent cela et surent qu'ils n'avaient plus rien à craindre de Mondir et qu'il ne voulait plus combattre pour les Romains parce qu'ils avaient voulu le tuer, ils vinrent tuer et piller jusque dans la région d'Antioche.

Le marzban Adarmon avec des Perses et des Arabes perses alla ravager la Syrie, pendant que Chosroès assiégeait Dara. Le général romain était un certain Magnus, ancien banquier devenu intendant d'un des palais de l'empereur et enfin général d'armée. (Nous le retrouverons plus tard, quand il trahira Mondir.) Dès qu'il apprit l'invasion des Perses, il n'eut rien de plus pressé que de s'enfuir et se vit même sur le point d'être enveloppé avec tous ses gens. Adarmon brûla les faubourgs d'*Antioche* ainsi qu'Héraclée et marcha contre Apamée dont les murs tombaient en ruine. Les habitants, hors d'état de se défendre, lui envoyèrent de riches présents et offrirent de payer leur rançon, s'il voulait épargner leur ville. Le général perse reçut leurs présents et accepta leurs offres; mais, trois jours après, il s'empara d'Apamée, y mit le feu et chargea les habitants de fers. — D'après Jean d'Asie, le nombre des captifs fut de 292.000 et ils furent envoyés en Perse. Adarmon alla rejoindre Chosroès et ils s'emparèrent de Dara, qui était considérée comme le boulevard de l'empire grec; aussi, à la nouvelle de la prise de cette ville, l'empereur fit fermer les boutiques à Constantinople et cesser le commerce.

Mondir cependant était très peiné et de la duplicité de l'empereur et des ravages des Perses et de leurs alliés chez les Romains; mais il s'éloigna avec son armée et se retira dans le désert. Tous ceux qui apprenaient l'iniquité machinée contre Mondir, sans qu'il y eût donné prétexte, le plaignaient beaucoup; aussi, quand le bruit en vint jusqu'à l'empereur,

il commanda aux chefs et généraux de l'Orient d'aller près de lui et de lui demander de se réconcilier. Mais à tous ceux qui venaient vers lui, Mondir répondait : «Soyez assurés que je résisterai par la force à qui viendra de chez les Grecs, de sorte qu'ils me tueront ou que je les tuerai; car Dieu me garde de me confier encore à aucun Grec! je suis indépendant de vous et de votre empereur.» Il en fut ainsi durant deux ou trois ans; Mondir ne laissa personne approcher de lui et il fit connaître à tous la lettre par laquelle Justin commandait de le mettre à mort.

C'est de là que provenait la colère de Justin contre Marcien, parce que celui-ci n'avait pas exécuté son ordre, et surtout parce qu'il croyait que c'était l'honnête Marcien qui avait envoyé à Mondir la lettre qui commandait de le tuer; et ainsi tout le monde donnait tort à l'empereur.

11. — Mais, quand Mondir eut donné cours à son indignation et que lui et son armée eurent cessé tout contact avec les Grecs pendant à peu près trois ans, il souffrit comme chrétien de voir le pays romain dévasté et était en colère contre les Arabes perses, qui avaient osé venir jusqu'à Antioche pour piller, brûler et emporter beaucoup de butin et de captifs. Il se laissa donc toucher et accepta de faire la paix et de combattre pour l'empire romain. L'empereur lui envoyait de nombreuses lettres et disait : «C'est sans mon assentiment qu'on a écrit de te tuer»; mais Mondir resta sur ses gardes; il ne voulait admettre en sa présence aucun porteur de dépêche et il se tenait prêt à combattre quiconque oserait approcher de son camp.

Enfin il envoya à Justinien, fils de Germanus, commandant en chef des troupes romaines en Orient, le message suivant : «Depuis que j'ai appris et éprouvé les complots des Grecs et surtout le dernier qui devait me coûter la vie, il m'est impossible de me confier jamais à un prince quelconque des Grecs. Mais toi, je te connais comme un homme chrétien et un homme noble qui craint Dieu; si donc tu veux venir à *Reçafa* au sanctuaire du bienheureux Mar Sergius[1] et que tu me le

[1] Saint Sergius, pour qui les Arabes avaient tant de dévotion, comme nous l'avons vu plus haut (p. 16), était chef de la cohorte des Barbares (de la Garde impériale). Au temps de l'empereur Maximien, le juge avait fait mettre à Sergius des chaussures de fer avec des clous dont les pointes étaient en dedans et il l'avait fait courir devant son cheval jusqu'à Reçafa, où il lui

fasses dire, je me rendrai là avec mes troupes armées. Si on vient paci-fiquement à ma rencontre et si toi et moi nous conversons à cœur ouvert, nous nous en retournerons en paix; mais, si je découvre quelque tromperie, j'espère que Dieu, en qui je crois, ne m'abandonnera pas.»

Quand le patrice Justinien l'apprit, il se réjouit beaucoup et il lui fit dire : «Ne doute pas de moi! car le Dieu des chrétiens est entre nous. Viens à tel jour au sanctuaire de saint Sergius et tu m'y rencontreras. Ne dérange pas ton armée; car j'espère que par la grâce de Dieu nous nous séparerons en tranquillité, paix et amitié.» Lorsque Mondir reçut cette réponse, il commença à changer de sentiment; il se mit en route avec peu des siens et ils se rencontrèrent tous deux près des reliques de saint Sergius. Ils échangèrent beaucoup de paroles, trop nombreuses pour que nous puissions les écrire, et ils se quittèrent, remplis de confiance, en paix et avec grande joie. Justin et le sénat apprirent aussi avec plaisir que Mondir avait consenti à faire la paix et on échangea des deux côtés des lettres de paix et de réconciliation.

Au bout de peu de temps, le courageux Mondir fut rempli de colère à cause de l'audace des Arabes perses et il conçut le projet de leur enlever et de rapporter le butin qu'ils avaient fait dans le pays des Romains. Il réunit sans bruit ses frères, toute sa parenté, ses fils et toute son armée; tous s'armèrent et se hâtèrent et au second jour tous étaient près de lui.

Lorsque tous furent ainsi réunis et prêts, Mondir leur révéla son secret et leur dit : «Immédiatement, sans que personne se retire ou s'écarte, nous allons tomber tous ensemble sur Hira, la capitale fondée par Nu'man en pays perse; et Dieu, pour punir leurs fanfaronnades et tous les maux qu'ils ont causés aux chrétiens, les livrera entre nos mains.» Ils partirent donc en hâte, arrivèrent à Hira et l'attaquèrent subitement, tandis que les habitants reposaient et étaient ensevelis dans un profond sommeil. Ils détruisirent et passèrent au fil de l'épée toute l'armée qui était là et ils dévastèrent et brûlèrent toute la ville à l'exception des églises. Mondir planta sa tente au milieu de la ville et y demeura cinq jours; il arrêta et enchaîna les Arabes qu'il y trouva; il pilla toute la ville de Hira et reprit tout le butin que les Arabes avaient

trancha la tête. «A l'endroit où son sang coula, le sol s'entr'ouvrit et devint un gouffre immense qui existe encore aujourd'hui.» On y avait bâti, avant 435, une grande église «avec des murs très hauts et des édifices à l'intérieur de ces murs». Les Grecs fêtent saint Sergius au 7 octobre. Cf. *P. O.*, t. I, p. 327-328; t. III, p. 310-311; t. IV, p. 83-94; t. VI, p. 345-349.

fait dans le pays des Romains; il l'emporta avec lui et emmena tous les troupeaux de chevaux et de chameaux et il retourna dans son pays après ce grand triomphe et cette décisive victoire. La renommée de sa gloire et de sa magnificence vint surtout de ce qu'il fit libéralement des présents aux églises et aux monastères des orthodoxes et surtout aux pauvres. On l'admira encore plus lorsque les deux royaumes des Grecs et des Perses connurent les détails de l'habileté et du courage de cet homme et la victoire qui s'était ensuivie.

12. — Nous avons vu que Ḥarith est déjà intervenu, aux côtés de Jacques Baradée, contre les trithéistes. Il avait encore assisté au début d'une querelle qui devait remplir tout le règne de son fils Mondir. Nous avons déjà dit que Paul, sacré patriarche d'Antioche par Jacques Baradée (566), avait voulu ensuite devenir patriarche d'Alexandrie et que les Égyptiens, qui préféraient un nommé Athanase, s'étaient avisés que Paul n'était même pas patriarche d'Antioche, parce que Jacques l'avait ordonné sans consulter le peuple d'Antioche et les Syriens. C'est à ce moment que Paul, en accord à cette époque avec Jacques Baradée, recourut à Ḥarith.

Après la mort de Ḥarith (569), la querelle s'envenima. Paul avait écrit un pamphlet contre Athanase et celui-ci fit, ou fut censé faire, une enquête sur les mœurs de Paul et découvrit, ou inventa, des choses abominables, au point que l'empereur Justin II aurait dit, en parlant de Paul : «Qui accepterait ce démon? Car, si tout ce qu'on dit de lui est vrai, il est l'Antéchrist que le Seigneur doit bientôt faire disparaître.» Pour comble, on accusa Paul d'avoir pactisé avec les Chalcédoniens et d'avoir intrigué pour faire nommer un patriarche d'Alexandrie. En 575, en effet, Longin, évêque monophysite des Nobades, barbares récemment convertis au Soudan, était venu en basse Égypte pour contribuer à la nomination d'un patriarche, quatre ans après la mort du trithéiste Athanase. Il s'était assuré le concours de deux évêques syriens et ils

avaient pris l'avis de Paul, patriarche d'Antioche. Leur choix était tombé sur un certain Théodore, supérieur d'un monastère au désert de Scété, près de la Libye, et qui était aussi d'origine syrienne. Une fois de plus (comme Jacques Baradée l'avait fait pour Paul d'Antioche), ils créèrent un patriarche sans prendre l'avis du clergé et du peuple. La colère fut violente à Alexandrie. Voici maintenant que Paul d'Antioche, hué jadis dans les rues d'Alexandrie, revenait en maître et leur donnait pour pasteur le Syrien Théodore, inconnu de tous et ordonné encore par deux Syriens adjoints à Longin. Le chauvinisme des Alexandrins, qui n'avait été arrêté par aucune considération quand il s'était agi d'abattre les évêques de Constantinople qui paraissaient empiéter sur leurs privilèges, se réveilla aussi vivace qu'au temps de Théophile et de saint Cyrille; la foule s'ameuta dans les églises et dans la ville et tous criaient qu'il fallait leur donner immédiatement un vrai pape d'Alexandrie. On alla chercher dans l'ordre des diacres un homme obscur, simple et ignorant, nommé Pierre, dont le seul mérite peut-être était d'avoir été compagnon d'exil de Théodose, patriarche d'Alexandrie de 535 à 566. A la querelle d'Alexandrie et de Paul d'Antioche venait donc s'ajouter un nouveau schisme, celui des partisans des patriarches Théodore et Pierre. Ce dernier, d'ailleurs, se hâtait d'ordonner soixante-dix évêques, «gens simples et grossiers», dit Jean d'Asie, mais qui suffisaient pour affermir la position de Pierre et prêcher la foi monophysite aux Coptes.

Cependant, Jacques Baradée, dont procédaient tous les évêques et tous les prêtres monophysites, qui avait parcouru l'Égypte et y avait ordonné douze évêques et qui avait choisi Paul d'Antioche, se crut de taille à faire cesser les schismes. Il alla une seconde fois en Égypte (576), où il fut circonvenu et harcelé par des gens qui le priaient de mettre un terme aux maux de l'Église en reconnaissant Pierre d'Alexandrie et en dépo-

sant Paul d'Antioche. Est-ce, comme l'écrit Jean d'Asie, parce que Jacques était très âgé et se laissait trop facilement circonvenir, ou bien est-ce parce que les accusations portées contre Paul d'Antioche, répétées à Alexandrie avec plus de détails et d'insistance, avaient fini par faire impression sur lui, toujours est-il qu'il consentit à la déposition de Paul, en stipulant seulement que cette déposition ne serait pas accompagnée d'une sentence d'excommunication, et qu'il chercha un autre patriarche d'Antioche, ce qui occasionna un nouveau schisme en Syrie.

Pour nous résumer, il y avait, en 577 : 1° la vieille querelle et la vieille inimitié des gens et du clergé des villes d'Alexandrie et d'Antioche ; 2° à Alexandrie, il y avait le patriarche Théodore et l'antipatriarche Pierre, qui devait avoir bientôt pour successeur un nommé Damien (578-604) ; 3° à Antioche enfin, il y avait le parti de Paul et le parti qui le regardait comme déposé et qu'on nommait le parti de Jacques.

Jusqu'ici, nous avons résumé Jean d'Asie de manière très sommaire ; mais à cet instant le roi des Arabes chrétiens, Mondir, va tenter d'éteindre les conflits et, comme le disaient les empereurs grecs, « de procurer la paix de l'Église » ; nous recommençons donc à suivre les sources de beaucoup plus près.

13. — (III, livre IV, chap. XXI) *Du zèle et de la diligence de Mondir, fils de Harith, roi des Arabes.*

Mondir, fils de Harith, roi des Arabes, était aussi un homme fidèle, zélé et soigneux. Pendant longtemps, il s'occupa de conseiller aux deux partis de laisser la colère et la lutte, de se rapprocher les uns des autres, de parler et de se mettre en paix les uns avec les autres. Mais ceux du parti de Jacques ne lui obéirent pas, tandis que Paul demandait à Mondir, aussi bien qu'à beaucoup, de rechercher et d'examiner ce que Satan avait élevé entre eux.

Mais, comme depuis longtemps, depuis les jours de Harith, père de Mondir, les Arabes tenaient le vieillard Jacques pour un grand homme et comme depuis peu ils avaient la même opinion de Paul,

quand ils en vinrent à toute cette animosité et à cette division les uns avec les autres et que ceux du parti de Jacques ne voulaient pas s'entendre, *il y eut des divisions dans toutes les troupes des Arabes*, où beaucoup furent scandalisés, tandis que les uns suivaient Paul et que les autres suivaient Jacques.

(III, livre IV, chap. XXII) *Sur la descente de Longin et de Théodore, que l'on avait fait pape d'Alexandrie, vers les pays d'Orient et vers le parti de Paul.*

A cause du combat et de la perturbation qui avaient lieu partout, mais surtout dans toute la Syrie, Longin et les siens et Théodore qu'ils avaient fait patriarche, après être allés au pays d'Égypte et de là aux pays orientaux de Syrie, descendirent près de Paul, pour voir s'ils pourraient s'entendre avec ceux du parti de Jacques et mettre fin à la querelle que le Malin avait élevée entre eux.

Tandis que Théodore restait tranquillement à Tyr, Longin descendit jusqu'au campement (Ḥirta) de Ḥarith, fils de Gabala, près de Mondir, fils de Ḥarith. Lorsqu'il se fut entretenu avec Longin et eut appris toute la vérité avec exactitude, *le roi Mondir s'occupa de les réunir et de les pacifier*. Ceux du parti de Jacques ne le voulurent pas; mais ils firent enfin une réunion dans le monastère de Beit Mar Ḥanania qui est dans le désert; beaucoup de peuple du parti de Jacques et Jacques lui-même s'y trouvaient.

L'un des évêques, nommé Jean, qui était de ce monastère, fut envoyé, par ruse, vers Longin et les siens pour leur dire: «Puisque le vieillard Jacques est venu ici pour parler avec toi, viens donc aussitôt ici où, nous trois, moi, toi et lui, nous nous trouverons ensemble et nous parlerons pour mettre fin à la querelle et faire cesser le scandale.»

Lorsque Longin reçut cette lettre, il partit avec joie ainsi que les autres, et ils arrivèrent là; on les prit et on les mit au milieu d'une foule nombreuse de moines, de séculiers et de scholastiques.

Quand Longin vit que tous étaient partisans de Pierre d'Alexandrie, il dit à Jean qui l'avait convoqué: «Pourquoi m'as-tu ainsi trompé et m'as-tu menti, en disant que le vieillard Jacques était seul ici et que nous parlerions tous trois; où est le vieillard et qu'est-ce que cette foule?»

Quand il eut dit cela, l'un des moines lui mit un papier devant les yeux et lui dit: «Prends ceci, lis et donne réponse à ce sujet». Il répondit: «J'ai été convoqué avec tromperie et mensonge: je ne lirai pas et je ne donnerai de réponse à personne.» Ils mirent

la main sur lui quand il voulut partir et ils le saisirent en disant : «Tu ne partiras pas sans avoir lu, sinon nous te lirons et tu devras bien entendre.» Et quand ils commencèrent à lire, il mit ses doigts dans ses deux oreilles pour ne pas entendre. Ils commencèrent à le pousser de-ci et de-là et il se mit à crier : «J'en appelle au roi (Mondir), on me fait violence! Serai-je tué en fraude?» Il y eut une sédition et un tumulte, il s'éleva une agitation sans ordre et on fut très près du meurtre; mais en criant «A moi!» il arriva à leur échapper et il s'enfuit sans avoir vu Jacques. Il y avait en tout lieu entre eux de nombreux maux par l'opération évidente des démons.

Il manque ici huit chapitres dans l'unique manuscrit qui nous a conservé l'*Histoire* de Jean d'Asie.

(III, livre IV, chap. XXXVI) *Sur Mondir, fils de Harith, roi des Arabes, et sur toutes ses tribus qui étaient troublées à cause de la querelle entre Paul et Jacques.*

Au début, *toutes les tribus des Arabes tenaient pour le bienheureux Jacques.* Déjà, durant la vie du vieillard Harith, Paul alla près de lui et se cacha chez les Arabes qui furent édifiés par sa retenue, sa modestie et son enseignement; surtout lorsque, après la mort de Harith, les deux partis se réunirent chez eux, ils les reçurent cordialement et tous dans le campement (Hirta) des Arabes tenaient pour tous les deux, pour Paul et pour Jacques.

Mais lorsque Satan excita plus tard un dissentiment entre eux, tous les Arabes en furent affligés et surtout leur roi Mondir, avec ses frères et ses fils qui priaient le vieillard Jacques pour que les deux partis se rapprochassent et vinssent à s'unir; mais Jacques ne voulut pas recevoir Paul et s'unir avec lui. Il en rejetait la faute sur les Alexandrins. «S'ils ne le reçoivent pas, disait-il, moi non plus, je ne le recevrai pas.» *Ainsi tous les Arabes étaient scandalisés et troublés.* Quand Paul allait près d'eux, ils le recevaient et communiaient avec lui et ils en faisaient autant pour Jacques, jusqu'à ce que Jacques leur eût défendu de communier avec Paul, et ainsi tous restèrent scandalisés et troublés jusqu'à la mort du vieillard Jacques (30 juillet 578). Après sa mort, beaucoup lui furent fidèles et d'autres s'attachèrent à Paul. Il y en avait encore qui recevaient les deux; mais tous regrettaient le schisme et cette querelle qu'ils avaient entre eux, et surtout Mondir, leur roi, qui suppliait toujours les deux partis de faire la paix; mais l'envie et l'inimitié de Satan ne le permirent pas.

14. — (III, livre IV, chap. xxxix) *Du voyage de Mondir, fils de Harith, roi des Arabes, à la ville impériale et du zèle qu'il montra à l'occasion du schisme des partisans de Jacques et de Paul.*

Les deux partis continuaient à s'injurier mutuellement et des hommes, aveuglés par leur envie et leur mauvaise volonté, continuaient à exciter le vieillard Jacques (Baradée) contre Paul. Dans toutes les provinces, à l'est comme à l'ouest, ce n'étaient que reproches et anathèmes. Comme le dit l'Écriture : *Nous étions devenus un objet d'opprobre pour nos voisins, un objet de moquerie et de risée pour ceux qui nous entourent* (*Ps.* lxxix, 4). Mais l'illustre Mondir, animé de la crainte de Dieu, monta d'Arabie à la capitale pour travailler à la paix. Il avait été honoré du titre de patrice ; appelé à la capitale, il y fut magnifiquement reçu par l'empereur, et son zèle le porta à tenter de mettre fin aux divisions et aux guerres qui existaient entre hommes de même foi et de même communion. Il réunit donc les deux partis et commença par les blâmer pour tous les maux, les schismes et les querelles qu'ils avaient introduits entre eux. Il leur demanda de mettre fin aux disputes et de vivre en paix, comme il convient aux hommes d'une même foi. Dès le début, il avait donné le même conseil à Paul et à Jacques en personne et il les avait priés de vivre en paix et en charité l'un avec l'autre.

La visite de l'illustre Mondir à la capitale se place en 580, le huitième jour de février, où il fut reçu avec grande pompe et grande marque d'honneur par le clément empereur Tibère, qui lui offrit de grands présents et des cadeaux royaux, fit tout ce qu'il voulut et lui donna tout ce qu'il pouvait désirer. Il lui donna même la couronne royale (*tadj* ou *taga*) et honora ses deux fils qu'il avait avec lui.

(III, livre IV, chap. xl) *Du concile et de la promesse de réconciliation que firent les deux partis opposés grâce à l'entremise de l'illustre Mondir.*

Comme le victorieux Mondir obtenait de l'empereur tout ce qu'il voulait, il convoqua un concile des hommes les plus célèbres des deux partis et aussi des Alexandrins, le 2 mars 580, et il les pria de se réconcilier et d'éteindre tous les feux des divisions que Satan avait allumés entre eux. (Jean d'Asie nous apprend qu'il faisait partie de ce concile.) Il y avait là des hommes sages et prudents, qui regrettaient les violences des exaltés de tous les partis, voulaient arriver à la paix et cherchaient un terrain d'entente pour faire cesser les inimitiés que Satan avait semées entre eux. On décréta que les évêques, les clercs, les moines de tous les monastères et les laïques qui se querellaient auparavant devraient se supporter mutuellement. C'est ainsi que les

prêtres des deux partis et aussi les Alexandrins arrivèrent à l'union, et chacun loua Dieu qui avait enlevé le mal du milieu d'eux, et on l'annonça partout.

Tout se passa ensuite comme dans les conciles précédents. Ces Orientaux semblaient incurables. Quelques hommes intelligents et pieux pouvaient se mettre d'accord. Dès le premier concile d'Éphèse, les évêques du patriarcat d'Antioche avaient demandé de charger sept métropolitains de leur parti et autant du parti de saint Cyrille de discuter et de fixer les formules christologiques; mais les Égyptiens avaient alerté toute la gent monacale à l'aide de formules et de récits partiellement inexacts, et celle-ci, sortie des couvents et de leurs pieux exercices, n'entendait pas les réintégrer si vite et avait donc intérêt à prolonger les malentendus. À cette époque, les évêques égyptiens eux-mêmes n'avaient pas accepté de discussion. Plus tard, à Chalcédoine, l'empereur Marcien avait fait l'unanimité des évêques; mais les moines s'étaient créé de nouveaux évêques et avaient propagé le schisme. Justinien, durant tout son règne, avait voulu donner la paix aux Églises (c'était la formule consacrée), en cherchant à faire rédiger et accepter un texte d'union entre les monophysites et les diphysites, qui voulaient dire la même chose, mais se servaient de paroles différentes. Il avait multiplié les conciles et les colloques en 531, 536, 548, 558, 560, sans aboutir, et le jour où Jacques Baradée a reformé et groupé les monophysites en Syrie et en Égypte, ils ont recommencé à se déchirer entre eux à l'occasion d'une question de personnes, sur laquelle venaient se greffer les ambitions déçues, les rivalités de siège et de province et surtout la tournure d'esprit anarchique qui avait été créée chez les moines dès le premier concile d'Éphèse. Ici est intervenu «l'illustre Mondir»; il s'arroge chez les monophysites de Mésopotamie, de Syrie et d'Égypte le rôle que Justinien avait voulu jouer envers tous les chrétiens. La suite

de Jean d'Asie va nous montrer qu'il n'a pas eu plus de succès.

Il y avait des hommes séditieux et turbulents, remplis d'iniquité, mécontents de la paix qui venait d'être faite. Sous prétexte que le roi Mondir n'avait convoqué à la conférence que les chefs et les notables et qu'on n'avait pas tenu compte du peuple, mais en réalité parce qu'eux-mêmes n'y avaient pas été convoqués, ils s'opposèrent à ce qui avait été fait. Ils se réunirent, entretinrent le désordre et écrivirent tant en Syrie qu'à Alexandrie, et ils en amenèrent beaucoup à rester dans leur parti, à ne pas se soumettre et à ne pas accepter ce qui avait été fait. Ainsi Satan et toute la troupe de ses démons se réjouissaient au moment même où le concile réuni à la capitale se séparait dans la paix et la joie, plein de reconnaissance envers Dieu et pour le service que venait de leur rendre l'illustre Mondir.

(III, livre IV, chap. XLI à XLIII) Dès avant ce concile, le patriarche d'Alexandrie, Damien, qui avait voulu sans succès ordonner un patriarche de Syrie à Antioche même, s'était enfui à Constantinople et, grâce à l'entremise de quelques hommes désireux de procurer la paix, avait été introduit certaine nuit près de l'illustre Mondir, avait conversé longtemps avec lui et lui avait promis de faire tous ses efforts pour pacifier les monophysites. Après le concile, il était retourné à Alexandrie et il n'allait pas tarder, comme on le verra plus loin, à prolonger les discordes.

Après ce concile cependant, tenu à Constantinople sous sa présidence, avec la permission de l'empereur Tibère, l'illustre Mondir se flattait d'avoir pacifié les trois partis monophysites de Paul, de Jacques et des Alexandrins et d'avoir ainsi rendu la tranquillité intérieure à la Mésopotamie, à la Syrie et à l'Égypte. Il voulut aller plus loin et réussir où tous les empereurs grecs, y compris Justinien et Justin II, avaient échoué, c'est-à-dire amener l'empire grec et les diphysites chalcédoniens à vivre en paix avec ses monophysites; en un mot, il voulait amener tous les chrétiens, sinon à s'aimer beaucoup, du moins à se tolérer les uns les autres. Le roi arabe connaissait les

ennemis qui l'attaquaient les armes à la main; mais il ne connaissait pas les avocats, les rhéteurs et les théologiens. Son entreprise n'en est pas moins belle et mérite d'être mise en évidence.

Le clergé d'Alexandrie qui avait pris part au concile et beaucoup de notables monophysites étaient prisonniers à la capitale. Mondir intercéda pour eux près du bienveillant empereur Tibère et il obtint leur liberté. Il leur fit aussi de beaux présents, parce qu'ils avaient consenti à la réconciliation; ils montèrent dans un navire et retournèrent chez eux. Mondir demanda aussi pour lui-même la permission de partir, tandis qu'*il intercédait encore près du bienveillant empereur Tibère pour la paix de l'Église et qu'il lui demandait de cesser toute persécution contre les chrétiens.* Il alla jusqu'à promettre avec serment que, si l'empereur voulait cesser toute contrainte militaire, il se chargeait de faire immédiatement la paix. Mondir promit de combattre vigoureusement les Perses et l'empereur Tibère écrivit des lettres en tout lieu et tout spécialement à Grégoire, patriarche chalcédonien d'Antioche, en vue de la paix des Églises. *Il permit à chacun de louer Dieu comme il l'entendait et de se réunir où il le voulait* (Michel le Syrien, *Chronique*, t. II, p. 344) et il renvoya Mondir avec de grands honneurs, des présents royaux d'or et d'argent, de magnifiques habits, des selles, des brides d'or et des armures. Au-dessus de tout, il lui donna une couronne royale (*taga*); le droit de la porter n'avait encore été concédé par les Grecs à aucun chef arabe; ils ne pouvaient jusque-là porter qu'un simple cercle d'or autour de la tête.

C'est la seconde fois que Jean d'Asie mentionne la permission donnée à Mondir de porter la *taga*, nom perse (*tadj*) qui désigne une couronne en forme de mitre. Il faut savoir que les Arabes, sujets du roi de Perse, avaient cette permission depuis longtemps et que les Arabes de Ghassan, sujets des Romains, devaient se sentir humiliés, dans leurs rencontres avec leurs confrères de l'est, de ne porter qu'un simple cercle d'or. Nous avons vu que Justinien, pour se garantir de leurs déprédations, avait subventionné les Arabes de l'est (perses) aussi bien que ceux de l'ouest. Déjà du IIIe au IVe siècle, les rois de

Perse avaient suivi la même tactique et en l'an 328 de notre ère le grand chef des Arabes de tout le désert syrien leur était inféodé.

Imroulqaïs portait déjà le *tadj* et, lorsque Mondir a pu ceindre cette tiare, il a dû se croire non seulement roi de tous les Arabes, comme Imroulqaïs, mais roi de tous les monophysites syriens et égyptiens, l'égal de l'empereur grec qui n'était plus que le roi des Chalcédoniens.

Mondir agissait d'ailleurs en conséquence. Arrivé à Antioche, où il fut reçu avec magnificence d'après le désir de l'empereur, il fit connaître au patriarche chalcédonien et au reste de la ville que la persécution devait cesser. Le patriarche donna immédiatement des ordres et on envoya des lettres dans les provinces, enjoignant que personne n'en arrivât à en persécuter un autre. Ainsi la persécution cessa pour un court espace de temps.

Mais pendant que Mondir était en route, les Arabes, sujets des Perses, pensant qu'il serait retenu longtemps à Constantinople, marchèrent, accompagnés par des Perses, contre sa province et son pays, pour tomber sur ses fils et ses frères et les tuer ou les faire prisonniers. Mais, au moment où ils se mettaient en route, Mondir arriva subitement, lorsqu'ils ne l'attendaient pas, donna l'ordre de les attaquer et les poursuivit sans relâche, de sorte que très peu échappèrent à ses coups.

15. — Après ce succès, Mondir, qui semblait arrivé au comble de la renommée et du pouvoir, ne connut plus guère que des déboires.

D'abord, sa pacification de l'Église monophysite ne dura que quelques semaines; car le patriarche Damien, revenu par mer à Alexandrie, y retrouva les ennemis de Paul, qui le blâmèrent vivement d'avoir fait la paix avec lui; et Damien, «plus soucieux de plaire aux hommes qu'à Dieu et leur sacrifiant la paix de l'Église, viola sa parole et les serments qu'il avait faits à l'illustre Mondir et aux fidèles des deux partis.» Il se tourna contre Paul et il lança des anathèmes contre lui, avec des reproches et des injures de la pire espèce. Il ne se borna

pas à cela; mais il écrivit encore une lettre circulaire dans le même sens et il l'envoya en Syrie et dans les lieux qui n'étaient même pas de sa juridiction. Ces lettres «étaient envoyées surtout à ces hommes de tempérament turbulent et sauvage, qui travaillaient avec Satan et ne se réunissaient pas avec le Christ.» Ainsi encouragés, ils excitaient les schismes, les disputes et les querelles bien plus qu'auparavant. D'autres clercs aussi, qui s'étaient trouvés à Constantinople et qui avaient signé de leur main la formule d'union, manquaient à leur promesse et s'unissaient à celui qu'ils appelaient «leur père Damien»; et cependant Mondir ne les avait délivrés de la prison que pour arriver à la paix des Églises qu'ils avaient souscrite.

Quand Mondir revint après sa victoire et qu'il apprit la perfidie des monophysites, qui étaient passés de la vérité à une fausseté inouïe, il fut affligé et étonné, mais surtout de la lettre circulaire de Damien qui était de la plus grande perversité. *Il prit la peine d'écrire par leur nom à chacun des opposants*, pour leur reprocher leur fausseté envers Dieu, envers lui-même et envers toute l'Église. Mais ils affectèrent de le mépriser, au point de ne pas recevoir ses lettres et de ne pas lui envoyer de réponse. Il en fut très affligé, parce qu'il voyait que les injures et les querelles reprenaient de plus en plus.

Après ces mésaventures de la part des monophysites, il ne restait plus à Mondir que d'en endurer de pires encore de la part des Chalcédoniens et ceci ne tarda pas; car la lutte armée, qui durait depuis plus de cent ans entre les diphysites et les monophysites, ne pouvait pas être arrêtée par un roitelet arabe, quand bien même celui-ci aurait eu pour lui la justice et le bon sens. On commença donc par le calomnier près de l'empereur Tibère; il fut facile de montrer qu'il était présomptueux et qu'il se faisait trop puissant; on dut le ridiculiser; Tibère le protégeait, parce que c'était un vaillant guerrier qui rendait aux Grecs de nombreux services contre les Perses. C'est en le calomniant comme chef d'armée que Maurice, le futur empereur,

arriva à irriter Tibère contre Mondir et à le faire emprisonner, comme nous allons le voir. — Il est bon de noter qu'en 581, d'après les traditions musulmanes, Mahomet avait dix ans.

Lorsque les Perses virent que les Romains entraient en Perse et n'avaient pas laissé de troupes chez eux, un marzban avec une forte armée vint piller les régions de Tella, Reš'aina, Édesse et Arzoun. Quand il apprit que Maurice et Mondir revenaient pour défendre le pays, il leur fit dire : «Je sais que vous êtes fatigués. Ne vous pressez donc pas. Je vais aller au-devant de vous»; mais il réunit son butin et se hâta de rentrer en Perse.

Cependant, toute l'armée des Arabes perses, auxquels se joignit une armée perse, vint pour attaquer Mondir, afin de le punir de son invasion en Perse, en compagnie de Maurice. Quand le belliqueux Mondir l'apprit, il réunit son armée pour aller au-devant d'eux dans le désert et il envoya des espions pour savoir combien et en quel endroit ils étaient. Il tomba brusquement sur eux, sans qu'ils eussent eu vent de son approche et, à la faveur de leur trouble et de leur affolement, Mondir tua, massacra, fit des prisonniers, de sorte que très peu s'échappèrent. Il marcha ensuite sur Hira, la pilla et la brûla et il revint avec un grand butin et de nombreux prisonniers en fêtant son triomphe.

Il est très probable que ce succès excita la jalousie de Maurice; aussi, lorsqu'il retourna plus tard à la capitale, il accusa le roi Mondir auprès de l'empereur Tibère.

16. — (III, livre III, chap. xl, et livre VI, chap. xvi à xviii) *Sur Mondir, fils de Harith, et l'accusation portée contre lui.*

Lorsque Maurice était en Orient comme commandant des forces (romaines), avec le titre de comte, il s'entendit avec Mondir, roi des Arabes, pour envahir simultanément le territoire des Perses. Dans ce but, ils marchèrent de compagnie durant plusieurs jours; mais, quand ils arrivèrent au Beit Aramaïé, où était située la capitale du roi perse, ils trouvèrent détruit le pont, sur lequel ils avaient espéré passer pour capturer la ville. Cela excita une querelle entre eux, parce que Maurice imagina que Mondir avait averti les Perses et qu'au reçu de cet avis ils avaient brisé le pont. Ils retournèrent donc sans avoir rien fait, mais avec des sentiments de mutuelle animosité et d'antipathie. Ils écrivirent

à Tibère en se plaignant l'un de l'autre et l'empereur chercha en vain à les réconcilier.

Lorsque plus tard Maurice retourna à la capitale, il accusa le roi Mondir avec méchanceté et haine. En l'entendant, l'empereur fut saisi d'une grande indignation et résolut de tendre un piège à Mondir pour l'arrêter et l'amener à Constantinople. L'occasion s'en présenta bientôt, grâce à la présence à Constantinople d'un curateur syrien, nommé Magnus, ami et patron de Mondir qui comptait sur lui pour défendre sa cause devant l'empereur. Pour s'attirer la faveur de l'empereur, Magnus lui dit : «Si tu me le commandes, je te l'amènerai enchaîné.» La proposition plut à l'empereur, qui lui donna la commission désirée, et Magnus s'en alla aussitôt en Orient, à une ville nommée Hewarin, que lui-même avait fondée et entourée d'un mur; il y avait aussi bâti une église, dont la consécration lui servait de prétexte pour aller dans cette ville; il prit encore le patriarche d'Antioche avec lui pour mieux tromper Mondir et le faire venir. A son arrivée, il envoya un message à Mondir, disant : «Je suis venu pour la consécration de cette église et, si je n'étais pas si fatigué du voyage, je serais allé te présenter mes respects. Je désire savoir comment tu vas, je te demande donc de me faire une visite; mais ne prends pas une nombreuse escorte, parce que je compte te garder longtemps avec moi pour nous réjouir en notre compagnie, et je ne voudrais pas faire ici trop de dépenses. Je te prie donc de ne prendre que peu d'hommes avec toi.»

(III, livre III, chap. XLI) *De l'arrivée de Mondir près de Magnus et de son emprisonnement.*

Au reçu de cette lettre, Mondir fut très content et, comme il avait la plus grande confiance en Magnus comme en un cher ami, il se mit en route sans délai avec une faible escorte, parce qu'il ne soupçonnait pas qu'il pût courir quelque danger entre ses mains. Magnus, pour accomplir sa tromperie, le reçut avec des semblants d'amitié et donna ordre de préparer un grand banquet et il lui dit : «Renvoie ce peuple qui est venu avec toi.» Mondir répondit : «Je suis venu, comme tu me l'as dit, avec seulement une petite troupe; mais, quand je m'en retournerai, je ne puis pas voyager sans avoir une force armée avec moi, ne serait-ce qu'une petite troupe.» Mais Magnus insistait et disait : «Renvoie-les et, quand tu retourneras, tu les feras appeler et ils viendront près de toi.»

Comme Mondir était un homme de grande expérience, ce procédé ne lui plut pas; il devint soupçonneux et il commanda à son escorte de s'éloigner, mais seulement à une petite distance, et d'attendre son retour.

Après leur renvoi, Magnus commanda aux troupes qu'il avait secrètement avec lui de se tenir prêtes, ainsi qu'au duc qui avait été chargé de l'accompagner, et, quand le soir arriva, il dit à Mondir : «Seigneur patrice, tu as été accusé devant l'empereur et il t'a commandé d'aller à la capitale, de t'y défendre et de lui prouver qu'il n'y a rien de vrai dans ce qu'on a dit contre toi.» Mais Mondir répondit : «Après tous les services que j'ai rendus à l'empereur, je ne puis pas admettre qu'il soit bon que de telles accusations soient retenues contre moi. Puisque je suis un des serviteurs de l'empereur, je ne puis pas refuser de paraître devant lui; mais il n'est pas possible que je quitte mon camp (Ḥirta) en ce moment, de crainte que les Arabes qui obéissent aux Perses ne viennent et n'enlèvent mes femmes et mes enfants et tout ce que j'ai.» A ce moment, les troupes romaines apparurent en armes et Magnus dit avec colère : «Si tu ne veux pas y aller de plein gré, je te ferai charger de chaînes, je te ferai monter sur un âne et je t'y enverrai.» Quand la fraude fut découverte et qu'il vit que son ami l'avait enlevé à son escorte, l'avait fait prisonnier et l'avait donné à l'armée romaine pour le garder, Mondir fut affligé et frappé au cœur, comme un lion du désert enfermé dans une cage. Lorsque son escorte apprit ce qui avait été fait, elle entoura le *castrum* et se prépara à y mettre le feu, mais les Romains se montrèrent; et quand elle vit que les Romains se montraient et se préparaient à la bataille, elle s'éloigna. Et Mondir, entouré d'une forte escorte, fut tiré du *castrum* et arriva sain et sauf à la capitale. A son arrivée, l'empereur ordonna de lui donner la même résidence qu'à ses précédents voyages à Constantinople et de lui donner une pension et il demeura ainsi sans obtenir d'audience; il avait avec lui une femme, deux fils et une fille.

Michel le Syrien résume Jean d'Asie, cf. *Chronique*, t. II, p. 350; mais la chronique Raḥmani-Barsaum nous donne une version un peu différente, au moins pour les détails.

(Raḥmani-Barsaum, chap. LXXIV) *Montée de Mondir près de Tibère et ce qui arriva à son époque.*

Lorsque Mondir, fils de Ḥarith, apprit que Tibère régnait (578), il monta près de lui à la ville impériale. L'empereur commença par lui reprocher de ne pas être tombé sur les Perses lorsqu'ils saccageaient Apamée et emportaient le butin. Quand il lui eut fait de nombreux reproches, Mondir répondit : «Tout ce que tu as dit est vrai et j'aurais pu

combattre les Perses, mais sache pour quelle cause je m'en suis abstenu.» Et il montra la lettre que l'empereur Justin avait envoyée à Marcien, dans laquelle il était écrit : «Voici que nous avons commandé à Mondir d'aller près de toi; coupe-lui la tête.» Quand Tibère eut appris cela, il reçut Mondir avec amitié et avec honneur et lui fit de nombreux présents et Mondir lui promit de combattre vaillamment contre les Perses.

Mondir prit les troupes des Romains et des Arabes et il monta au pays des Perses. (Ces hommes) assiégèrent un *castrum* nommé 'Enath et ils combattirent vaillamment; ils montèrent en armes dans des bateaux sur l'Euphrate, ils combattaient de l'intérieur des bateaux et les Perses les repoussaient du haut des murs avec des pierres et beaucoup de machines, et (beaucoup) furent noyés et périrent. Et ils s'en allèrent de là en dévastant et en pillant le pays.

Le général des Perses, nommé Adarhmôn — celui qui avait été à Apamée et l'avait dévastée — fut laissé à Nisibe par Chosroès et, pendant que les Romains assiégeaient 'Enath, il vint à Édesse, il dévasta, brûla et pilla, il causa de grands dégâts et renversa beaucoup de temples et il se dirigea du côté de Callinice. Les troupes qui étaient avec Mondir se réunirent là et, quand elles eurent engagé l'action, beaucoup d'entre les Perses furent tués et, comme au matin du jour suivant ceux-ci devaient partir parce qu'Adarhmôn savait qu'il ne pouvait pas combattre avec Mondir, il envoya pour le tromper et dit : «Ne combattons pas ce jour-ci, qui est un dimanche; mais le jour suivant, le lundi, nous combattrons.» Les Romains acceptèrent et, quand le soir vint, les Perses mangèrent et burent et allumèrent les feux, comme de coutume, devant les portes des tentes pour faire croire qu'ils étaient là et, dès le soir, ils levèrent le camp et partirent et, au matin, on n'en trouva plus un seul. Ils marchèrent contre Tella de Mauzelath et la pillèrent ainsi que le couvent de Qartamin et le Tour 'Abdin et ils revinrent à Nisibe.

Maurice, général des Romains, qui avait été envoyé avec Mondir, quand il retourna à la ville impériale, porta beaucoup d'accusations contre Mondir comme s'il avait laissé échapper les Perses. L'empereur en fut irrité et il cherchait à saisir Mondir. Alors Magnus[1] le Syrien, curateur, qui était ami de Mondir, promit à l'empereur de le prendre. Comme Magnus demeurait à Édesse, il prit la route de la Syrie et il arriva par ruse, comme s'il voulait s'y baigner aux eaux chaudes qui sont près d'Émèse[2]; et, quand il fut descendu au village, au bout de quelques

[1] «Magnâ» partout.

[2] Voir dans le *Journal asiatique*, sept.-oct. 1897, p. 352-354, la descrip-

jours, il fit dire à Mondir : «Je suis malade et je veux te voir. J'admire ton amitié ! Voilà tant de temps que je suis ici et tu n'es pas encore venu m'y voir.» Quand Mondir lut sa lettre, il se mit en route pour aller près de lui, il porta de grands présents et alla avec une petite troupe, parce que tous étaient éloignés les uns des autres.

Quand Magnus apprit qu'il s'était mis en route pour venir près de lui, il quitta le village et alla demeurer à Émèse. Quand Mondir arriva au village et n'y trouva plus Magnus, il alla aussi à la ville. Magnus alla au-devant de lui, le reçut avec joie et honneur, lui donna une demeure et dispersa par la ville les hommes qui étaient avec lui. Quand Mondir vint au repas, Magnus disposa des hommes qui le saisirent, le chargèrent de fers et le livrèrent au duc pour qu'il l'envoyât près de l'empereur à la ville impériale.

Il nous semble que les deux récits doivent être fondus ensemble. Ils sont d'ailleurs reliés par la mention du duc qui est, d'après le second récit, le gouverneur d'Émèse.

17. — (Jean d'Asie, III, livre III, chap. XLII). *Des quatre fils de Mondir et de ce qu'ils firent.*

Mondir avait laissé quatre enfants chez lui; le plus âgé, nommé Noman, était un homme de grande intelligence, qui était encore plus belliqueux que son père; lui et ses frères réunirent leurs forces et tombèrent sur le *castrum* de Magnus — celui-ci était d'ailleurs retourné à la capitale — ils ne firent pas de captifs, ne tuèrent personne et ne brûlèrent rien; mais ils pillèrent et emportèrent tout : l'or et l'argent, le cuivre et le fer, les habits de laine et de coton, le blé, le vin et l'huile. Ils enlevèrent les troupeaux de tout genre qui leur tombèrent sous la main : les troupeaux de bœufs et ceux de brebis et de chèvres. *Les troupes des Arabes se hâtèrent de piller tous les bourgs d'Arabie et de Syrie qui étaient dans leur voisinage;* ils emportèrent une immense quantité de butin et se retirèrent au cœur du désert, où ils plantèrent leurs tentes en grand

tion de ces eaux chaudes faite par Granger en 1735. Elles étaient à douze lieues d'Émèse en rase campagne près des ruines d'un village; il y avait deux chambres; mais, si l'on ouvrait certain puits, il en sortait des vapeurs chaudes, qui avaient une légère odeur de soufre, et la chaleur finissait par devenir intolérable dans l'une et l'autre chambre, si on laissait le puits trop longtemps ouvert. On les utilisait contre la gale, les rhumatismes et la sciatique.

nombre et firent partage des dépouilles en se tenant constamment sur leurs gardes, prêts à la guerre, et en surveillant tous les côtés.

Ils retournèrent piller et faire du butin, et ils se retiraient ensuite dans le désert, de sorte que *tout le pays depuis l'est jusqu'au rivage de la Méditerranée tremblait devant eux, chacun se réfugiait dans les villes et il n'y avait personne pour leur résister.* Et lorsque les chefs du pays et les commandants des troupes leur faisaient dire : «Pourquoi faites-vous tout cela?» les autres leur demandaient aussi : «Pourquoi votre empereur tient-il notre père en captivité, après les combats, les victoires et les belles actions qu'il a faites pour lui? Il nous a encore supprimé les fournitures de blé, de sorte que nous n'avons rien pour vivre. Voilà ce qui nous a poussés à faire tout cela et vous devez vous estimer heureux de ce que nous ne tuons personne et nous ne brûlons rien.»

Ils marchèrent contre la ville de Bostra, ils l'investirent et dirent : «Rendez-nous les armes de notre père et toutes les autres propriétés royales qui sont déposées chez vous; si vous ne le faites pas, nous allons détruire, brûler et tuer tout ce que nous pourrons atteindre de votre ville ou de votre pays.» Quand ces paroles arrivèrent au duc, qui était un homme célèbre et connu, il fut enflammé de colère; il réunit ses troupes et sortit en méprisant Noman comme (n'étant qu'un chef) d'Arabes vagabonds. Mais *ceux-ci lui résistèrent, le vainquirent et le tuèrent ainsi qu'un grand nombre de ses hommes.* A cette nouvelle, les habitants de la ville furent terrifiés et leur firent demander de cesser le pillage : «*Pour nous*, dirent-ils, *nous vous donnerons tout ce qui vous appartient;* recevez-le en paix.» Ils leur rendirent donc tous les biens de leur père; et (les Arabes) les emportèrent à leur camp dans le désert, mais ils continuèrent longtemps encore à piller et à voler.

(III, livre III, chap. XLIII). *Du deuxième voyage de Magnus et de la mort qui lui arriva et qui mit fin à ses perfides intrigues.*

Lorsque l'empereur Tibère apprit l'active vengeance des fils de Mondir, il en fut très affecté et il commanda à Magnus de se rendre immédiatement en Orient et de faire tous ses efforts pour mettre sur le trône des Arabes un frère de Mondir, en place de leur véritable chef, et de s'emparer des fils de Mondir par n'importe quel procédé : fraude, flatterie ou guerre. Pour le mettre en mesure d'accomplir ces ordres, les gouverneurs civils et militaires des villes de l'est eurent ordre de l'accompagner avec une forte armée. Il vint donc avec grande pompe pour accomplir sa mission et réussit à faire nommer roi des Arabes un frère de

Mondir; mais, dix jours plus tard, la mort l'atteignit et l'empêcha de commettre de nouvelles tromperies...

Le manuscrit unique qui nous a conservé cette troisième partie de l'*Histoire* de Jean d'Asie présente ici une lacune de vingt chapitres. On a du moins le titre des quinze premiers et on sait qu'il y en avait encore trois consacrés à Mondir et à ses enfants :

(Chap. LIV) Sur l'emprisonnement de Mondir et son bannissement de la capitale en un lieu d'exil éloigné. (Chap. LV) Sur l'un des princes de Mondir, nommé Sergius, qui était un croyant et qui fut aussi envoyé en exil. (Chap. LVI) Sur l'arrivée à Constantinople de Noman, fils de Mondir.

Nous n'avons rien retrouvé du chapitre LV, qui nous aurait fait connaître un nouveau prince arabe chrétien monophysite et les injustices des Grecs à son égard. Voici du moins le résumé des chapitres LIV et LVI, qui ont été conservés dans les chroniques de Raḥmani-Barsaum et de Michel le Syrien :

(Raḥmani, chap. LXXIV et LXXVII). — Lorsque Noman, fils de Mondir, apprit que son père avait été pris, il pilla le pays de Syrie et celui de Magnus. Tibère fit dire à Magnus de s'emparer des fils de Mondir et de donner un roi aux Arabes. Quand Magnus arriva à Édesse, il commença à envoyer et à tromper Noman, fils de Mondir (et lui fit dire) : «Si tu viens près de moi, je t'établirai en place de ton père.» Mais Noman, qui connaissait sa duplicité, fit venir l'un des Arabes, le revêtit de ses habits et l'envoya avec peu de monde près de Magnus. Quand Magnus le vit, il ne le connut pas, mais il lui dit : «Tu es Noman, fils de Mondir?» Et l'autre répondit : «Je le suis, et je suis venu selon ton ordre.» Alors Magnus montra la duplicité de son cœur, et il dit à ceux qui étaient près de lui : «Voici l'adversaire de l'empereur, jetez-le dans les fers.» L'autre se mit à rire et leur dit : «De même que vous avez voulu nous tromper, on vous a trompés. Je ne suis pas Noman.» Et comme Magnus voulait le faire tuer, il dit : «Je devais mourir soit de ta main, soit de celle de Noman, qui m'aurait tué si je n'étais pas venu; et maintenant, parce que je suis venu, tu veux me tuer.» Et Magnus, chef d'armée, le jeta en prison sans le tuer et mourut peu après.

Quand Maurice monta sur le trône impérial, il envoya Mondir en exil et Noman prit sur lui de monter à la ville impériale; il y fut reçu et Maurice lui jura que, s'il l'emportait dans la guerre contre les Perses, il ferait revenir son père de son exil. On demanda à Noman de prendre part à la communion (avec les Chalcédoniens) dans la ville impériale et il refusa en disant : «Toutes les bandes des Arabes sont jacobites, et, s'ils apprennent que j'ai reçu (votre communion), ils me tueront.» A cause de cela, on le laissa et il ne prit pas la communion avec les Chalcédoniens.

18. — Michel le Syrien résume Jean d'Asie à peu près dans les mêmes termes (*Chronique*, t. II, p. 350) et ajoute :

A cause de cela, la haine de Noman s'accrut et il jura, en partant de Constantinople, qu'il ne verrait plus volontairement le visage des Romains. C'est pourquoi, tandis qu'il était en route, on s'empara de lui et on l'envoya en exil (en Sicile) avec Mondir, son père. *Le royaume des Arabes fut partagé entre quinze princes. La plupart d'entre eux se joignirent aux Perses, et dès lors l'empire des Arabes chrétiens prit fin et cessa à cause de la perfidie des Grecs.* L'hérésie se répandit parmi les Arabes.

C'est ainsi que les Grecs, par haine du monophysisme et par jalousie contre les rois arabes qui traitaient avec eux d'égal à égal, ont détruit la force organisée qu'ils pouvaient opposer aux Perses et aux tribus du Hidjaz. Les persécutions continuaient d'ailleurs à alimenter l'armée des mécontents. Jean d'Asie, de persécuté devenu persécuteur, avait poursuivi de prétendus païens par toute l'Asie et l'évêque de Harran, sous Maurice, avait converti de force les païens de cette ville; quant à ceux qui lui résistaient, il les faisait couper en deux et on suspendait leurs morceaux sur la place de la ville (Michel le Syrien, *Chronique*, t. II, p. 375). Aussi les Perses, en déclarant qu'ils n'en voulaient qu'aux Grecs, s'emparèrent facilement de toute la Syrie (604-620). Au début du moins, «ils ne faisaient de mal à personne, si ce n'est aux Grecs : partout où ceux-ci se trouvaient, ils étaient massacrés» (Michel le Sy-

rien, *Chronique*, t. II, p. 378). Ils purent ainsi arriver à piller, en l'an 610, jusqu'à Mabboug, Qennesrin, Alep et Antioche. Michel nous a dit que la plupart des anciens Arabes chrétiens étaient passés aux Perses : nous devons entendre qu'ils étaient les premiers au pillage. La même tactique, employée par les Bédouins du Hidjaz une trentaine d'années plus tard, a eu le même succès. Ces Arabes étaient censés ne venir que pour chasser les Grecs du pays. Lorsque ceux-ci ont repris l'offensive, Abou 'Obeïda a fait rendre aux habitants d'Émèse et de Damas le tribut qu'ils avaient déjà versé, en leur disant : «Il y a serment entre nous : voilà que nous allons à la rencontre des Grecs. Si nous sommes vainqueurs et revenons, nous reprendrons le tribut; si nous sommes vaincus et que nous ne puissions pas vous délivrer des Grecs, le tribut vous restera et nous serons déliés des serments que nous vous avons faits[1].»

Les Arabes chrétiens ont d'ailleurs eu des roitelets jusqu'au temps de Mahomet. On cite Ḥarith le Jeune et 'Amr, fils de Ḥarith (Cl. Huart, *Histoire des Arabes*, t. I, p. 72). Michel nous fait encore connaître un phylarque arabe, nommé Gophna, nom patronymique des Ghassanides, qui semble peu connu par ailleurs et qui était encore, en 587, le patron des monophysites, comme les Ghassanides, ses ancêtres, l'avaient été; on choisit ce phylarque pour arbitre d'une conférence, qui avait pour but de réconcilier enfin les monophysites syriens avec les monophysites égyptiens. On devait d'abord se réunir à Goubba, dans l'Arabie Pétrée; on se rencontra enfin dans le temple du martyr Sergius à Gabita, sur le Yarmouk, affluent du Jourdain, à l'endroit même où les Arabes devaient battre les Grecs cinquante années plus tard. A cette réunion, le patriarche d'Alexandrie se mit à parler avec une colère sans frein; les

[1] Voir *L'Araméen chrétien*, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, t. XCIX, mai-juin 1929, p. 258.

évêques criaient à qui mieux mieux et les discours se prolongeaient de manière démesurée; le phylarque et ses gens ne purent leur imposer silence; ils étaient d'ailleurs pressés de rejoindre leurs armées. . . et le phylarque s'en alla irrité (Michel le Syrien, *Chronique*, t. II, p. 367-368).

Nous ne savons pas si les phylarques arabes, petits ou grands, se sont encore préoccupés de ces assemblées de bavards apoplectiques et si la loi du sabre ne leur a pas semblé plus tard un rempart bienfaisant contre les déluges de paroles. — En 587, Mahomet avait seize ans.

CHAPITRE VI.

LES ARABES DE LA TRANSJORDANIE.

1. Bostra, capitale de la province romaine d'Arabie. — 2. Les chrétiens dans les provinces de Bostra et de Pétra.

Nous sommes encore à l'ouest du désert de Syrie; mais nous voulons souligner que, du VI[e] au VII[e] siècle, toute la région de Bostra et du Hauran était cultivée, habitée par des sédentaires et traversée chaque année par la caravane des Coréïchites, qui allait de La Mecque à Damas et Antioche. Les traditions, d'après lesquelles Mahomet aurait suivi cette route, sont très vraisemblables; car, soit lorsqu'il était orphelin et obligé de louer ses services, soit durant les vingt-cinq ans où il a été le troisième et heureux époux de la riche Khadidja, il a dû accompagner ces caravanes, qui étaient en somme la seule raison d'être de La Mecque avant l'hégire. Nous voulons donc ajouter ici quelques détails sur cette région.

1. — Les Nabatéens, que l'on trouve installés au IV[e] siècle avant notre ère au sud de la Palestine avec Pétra pour capitale, tenaient les routes du commerce entre l'Égypte, la

Syrie, l'Arabie et la basse Mésopotamie. Ils avaient rayonné ensuite vers toutes ces régions. Vers le nord, ils étaient arrivés à occuper la Transjordanie avec Bostra. Un de leurs rois, vers l'an 85 avant notre ère, faisait de Damas l'une de ses capitales et, pour complaire à ses nouveaux sujets, prenait le titre de Philhellène.

Après l'annexion de la Nabatène, les Romains construisirent dans leur nouvelle province d'Arabie un réseau de routes dont le centre était Bostra, devenue capitale de cette province. Des voies romaines, le long desquelles on a retrouvé des milliaires, conduisaient de Bostra vers Damas, vers Tyr, vers la basse Mésopotamie, vers Amman, Pétra, l'Arabie et la mer Rouge.

2. — La région de Bostra avait nombreuse population; les ruines qui subsistent permettent d'en juger. Toute cette population était chrétienne; car la seule province d'Arabie, dont Bostra était la capitale, comptait trente-trois évêchés, dont les noms sont donnés par Georges de Chypre, *Descriptio orbis Romani*, édit. H. Gelzer, Leipzig, 1890, p. 54-55. Ce sont là d'ailleurs les évêques officiels, auxquels il faut encore joindre les évêques monophysites intrus ordonnés par Jacques Baradée dans ces régions. Sévère, patriarche d'Antioche, durant son exil (519 à 538), écrit à deux avocats de Bostra, nommés Jean et Ammonius. Avant son exil, il écrit à l'évêque Cassien de cette ville et à l'avocat Aurélius. Sévère, qui avait étudié la grammaire et la philosophie à Alexandrie et le droit à Beyrouth, avait des compagnons d'étude par tout l'empire grec. Devenu patriarche après avoir été moine, il s'est attaché avec le plus grand entêtement à la formule : «Une nature du Verbe incarné», que l'on sait maintenant avoir été empruntée à l'hérétique Apollinaire. Il a rejeté les adoucissements donnés par saint Cyrille pour procurer la paix à l'Eglise et n'a donc été qu'un agent de discorde. Son orgueil et son intolérance lui mettent d'ordinaire l'injure

à la bouche contre ses adversaires et ses ouailles. Il a été payé de la même monnaie et condamné, par l'intolérance de Justin Ier, à avoir la langue coupée. Réfugié en Égypte, on ne put jamais le saisir; il vint même à Constantinople avec des sauf-conduits. Il écrivit d'innombrables lettres; une collection, formée après sa mort, en comptait environ trois mille sept cents, sur tous sujets. Par ces correspondances, qui tenaient tous ses amis en éveil, il avait formé la trame solide, sur laquelle Jacques Baradée allait travailler un peu plus tard pour tresser toute une hiérarchie monophysite. À Bostra seulement, nous connaissons donc trois avocats qui avaient sans doute été condisciples de Sévère à l'école de droit de Beyrouth.

La ville de Bostra semble d'ailleurs avoir été toute monophysite, comme il convient à l'une des capitales des Ghassanides. Le chef des monastères de Palestine, nommé Théodose (✝ 529), qui était chalcédonien et qui traversait cette ville avec son disciple Julien, fut d'abord insulté par une dame de considération qui était fort méchante. Il sortit de la ville pour aller à l'église des Apôtres, qui n'en était pas éloignée. Il passa près d'un monastère dont les religieux, qui étaient du parti de Sévère, patriarche monophysite d'Antioche, tendirent des embûches au saint; mais il maudit leur monastère et peu de jours après des Sarrasins vinrent de nuit, mirent le feu au monastère et emmenèrent en captivité ces moines hérétiques. Plus tard, Julien fut évêque de Bostra, et Sévère, qui le nomme «l'impie Julien» dans ses lettres, le déposa. On raconte même que ses diocésains voulaient l'empoisonner; mais Julien mit le verre sur la table, manda les principaux de la ville, parmi lesquels se trouvaient ceux qui avaient eu le projet de le faire périr, et fit trois signes de croix sur le verre en disant : «Je prends ce breuvage au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit»; et il l'avala sans en recevoir aucun mal. Nous donnons ces détails pour montrer qu'avant l'hégire Bostra vivait d'une

vie chrétienne, peut-être déréglée, mais intense. La dernière anecdote a paru si belle aux écrivains musulmans qu'ils l'ont appliquée à l'un de leurs généraux, qui aurait bu aussi sans dommage, au nom du Miséricordieux, la coupe avec laquelle on voulait l'empoisonner. Les Grecs honorent, le 4 octobre, Pierre, *didascalos* de Bostra, que les musulmans conduisirent à Damas pour lui couper la langue, la main droite, les deux pieds, et qu'ils finirent par mettre en croix et décapiter.

Pétra, l'ancienne capitale des Nabatéens, était devenue la capitale de la troisième Palestine. C'était un lieu d'exil, parce que la ville, entourée de rochers infranchissables, avec une seule voie d'entrée le long d'un torrent, rendait les évasions impossibles. Nestorius y a été exilé, aussi bien que plus tard Flavien de Constantinople. Il est remarquable que cette province comptait encore treize évêchés officiels, dont les noms sont donnés par Georges de Chypre. Tous ces évêchés, comme ceux qui dépendaient de Bostra, étaient en plein pays arabe. Dans leur *Voyage aux régions désertiques de la Syrie moyenne* (Paris, 1903), MM. Dussaud et Macler ont trouvé en bien des endroits des restes d'églises et de monastères, des inscriptions chrétiennes et des croix, qui justifient la parole du petit-fils de Ḥarith : « Toutes les tribus des Arabes sont orthodoxes (chrétiennes)[1]. »

[1] La question du christianisme en Arabie a été traitée par le Père Cheikho dans *al-Machriq*. Il tend à prouver qu'en Arabie aussi, au début du VIIe siècle, la population était chrétienne ou en voie de se christianiser.

CHAPITRE VII.

L'ÉCRITURE ARABE.

1. Langues ayant des alphabets. — 2. L'ancienne écriture arabe. — 3. Deux inscriptions arabes antérieures à l'hégire. — 4. Monnaies et papyrus.

1. — De nombreux dialectes n'étaient pas écrits; c'est le cas du celte et, pendant longtemps, de tous nos patois. C'est aussi le cas de l'arabe du Hidjaz.

Les papyrus, parchemins ou inscriptions nous font connaître les dialectes écrits; du Ier au IVe siècle de notre ère, on écrivait en grec et en araméen à Palmyre, en araméen dans le royaume d'Édesse, en grec en Syrie et dans le Hauran, en nabatéen dans la Transjordanie, au Sinaï et dans le nord de l'Arabie jusqu'à Médaïn-Saleh (Hégra), au nord de Médine. Le nabatéen est d'ailleurs aussi un dialecte araméen et a pu persister jusqu'à l'hégire.

Au sud de l'Arabie, on trouve des inscriptions dans quatre dialectes. Les principales sont les minéennes, depuis le VIIIe siècle avant notre ère, puis les sabéennes et himyarites, du début de notre ère jusqu'à l'hégire. Les lettres ne ressemblent pas au phénicien et proviennent peut-être d'un grec archaïque. Elles ont passé du sud de l'Arabie en Éthiopie, et les migrations des Arabes les ont portées vers le nord, où elles ont donné l'alphabet lihyanique jusqu'au nord de la Mecque, et le safaïtique dans le désert de Syrie.

Pour les besoins du commerce, il devait y avoir des scribes experts dans les langues qui avaient un alphabet : grec, araméen, nabatéen, sud-arabique, éthiopien, perse. Les maîtres portaient leur sceau pendu au cou, dans un petit sac, et se bornaient à apposer ce sceau sur l'écrit. C'est là une ancienne

pratique biblique, qui a encore lieu chez bien des musulmans. Ce sont les chrétiens surtout qui ont créé des alphabets pour les peuples qu'ils convertissaient et qui leur ont appris à lire et à écrire.

2. — L'arabe dit classique ne fait pas exception. Son alphabet est dû aux chrétiens; car c'est chez les Arabes chrétiens de Syrie qu'on trouve les plus anciens spécimens de cette écriture. L'alphabet arabe ne comprenait d'abord que vingt-deux lettres, comme l'alphabet syriaque et dans le même ordre. On le voit en suivant les valeurs numériques des lettres. On a ensuite ajouté des lettres auxiliaires pour représenter des prononciations particulières. Beaucoup de lettres ne se distinguent que par un, deux ou trois points placés dessus ou dessous. C'est le cas de *ba, ta, sa, noun, ya*, et aussi de *dal, zal*, etc. Les anciennes inscriptions (comme les plus anciens Qorans) ne portent aucun de ces points. Ces textes seraient donc illisibles, si on ne connaissait par ailleurs les points qu'il faut suppléer pour obtenir la bonne lecture[1].

3. — La plus ancienne inscription arabe est peut-être la bilingue grecque-arabe de Harran dans le Hauran. Elle nous apprend qu'en l'année 568 de notre ère, Larahel, fils de Thalmou, phylarque des Arabes, a construit un *martyrion* (tem-

[1] Dans une histoire nestorienne, cf. *P.O.*, t. XIII, p. 501, n. 1, on trouvera un nom de quatre lettres sans points-voyelles, qui peut donc être lu Biro, Bizo, Niro, Nizo, Tiro, Tizo, etc. — Il y avait autant d'incertitude pour le sens que pour les noms propres. Le seul changement d'une lettre finale permettait à Ibn'Lahi'a de remplacer la phrase : «Le Prophète se fit une cellule dans la mosquée» par cette autre bien différente : «Le Prophète s'appliqua des ventouses dans la mosquée»; cf. Bokhari, *Les Traditions islamiques*, trad., t. IV, p. 550; et, par un changement de point diacritique, au lieu de : «Abou-Bekr était le meilleur des hommes», le texte de Qastallani donne : «Voici notre histoire», *ibid.*, t. IV, p. 293.

ple) en l'honneur de saint Jean. L'arabe reproduit le grec, qui sert à le lire.

Une autre inscription arabe du vi^e siècle est celle qui figure sur ce qu'on nomme la trilingue grecque-syriaque-arabe de Zébed, dans la région d'Alep.

Ce n'est pas une inscription trilingue à proprement parler; car une trilingue (comme celle de Béhistoun) doit donner le même texte en trois langues; or, à Zébed, il n'y a à se correspondre qu'une partie des textes grec et syriaque écrits en l'année 512 de notre ère. C'est une bilingue grecque-syriaque, sur laquelle on a ajouté plus tard (on ne sait quand) de nouveaux noms propres grecs et arabes.

L'inscription est maintenant au Musée du Cinquantenaire à Bruxelles. Voici la traduction des deux textes correspondants, grec et syriaque, donnée par M. Kugener dans le *Journal asiatique*, mai-juin 1907, p. 509, et dans la *Rivista degli studi orientali* = *R.S.O.*, t. I, p. 577 :

Grec. — Le 24 septembre 512 furent posées les fondations du *martyrion* de saint Serge, sous le périodeute Jean. Anneos, fils de Borkaios, et Sergius, fils de Sergius, fils de Sergius, le fondèrent. Siméon, fils d'Amraas, fils d'Élias, et Léontios en furent les architectes. Amen.

Syriaque. — Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Le 24 septembre 512 ont été posées les fondations (du *martyrion*) et c'est Jean le périodeute — que sa mémoire soit bénie! — qui en posa la première pierre et Mara qui écrivit (l'inscription syriaque) et Annas et Antiochus et Sergius (qui en furent) les fondateurs.

Les noms propres grecs et arabes qui ont été ajoutés plus tard constituent «plutôt un graffite qu'une inscription». Il y a quatre noms grecs : Satorninos, Azizos, Azizos, fils de Sergius, et Azizos, fils de Marabarka, fils de Marabarka, et cinq noms arabes écrits sans points diacritiques, qu'on peut lire : Sergius, fils d'Amat Manaf, et Tobi, fils d'Amroulqaïs, et Sergius, fils de Sa'd, et Sitr, et Sergius.

Ces derniers noms, mal écrits, sortes de graffites, semblent ceux de bienfaiteurs postérieurs; on peut cependant les rapporter au VIe siècle.

M. Enno Littmann a proposé des corrections pour rapprocher les noms du graffite arabe des noms de l'inscription grecque, cf. *R.S.O.*, t. IV, p. 196 à 198; mais il ne s'ensuivrait pas encore nécessairement que le graffite arabe soit de l'an 512. Nous le laissons donc au VIe siècle, sans préciser l'année.

Ces deux inscriptions suffisent, pour montrer que les Arabes chrétiens de Syrie avaient un alphabet avant l'hégire. Il ne semble cependant pas qu'on l'ait beaucoup employé, car il était en somme illisible.

4. — Les monnaies elles-mêmes ont été longtemps celles des Grecs et des Perses; lorsque les musulmans ont adopté l'alphabet des chrétiens syriens, ils ont encore gardé sur leurs monnaies l'effigie de l'empereur grec avec les insignes du christianisme; ils ajoutaient seulement le nom de la ville ou de la monnaie (Damas ou dirhem) en caractères arabes. C'est seulement sous 'Othman (644 à 654) que son cousin Moawia, le futur calife, gouverneur de Syrie, a fait frapper des monnaies purement arabes: une chronique nous apprend qu'on ne voulait pas accepter ses monnaies en Syrie, parce qu'elles ne portaient pas la croix. C'est peut-être pour les faire accepter que les monnaies arabes, depuis Moawia jusqu'à Merwan Ier (684), frappées en Palestine ou en Syrie, portent, en sus de l'inscription arabe et de l'effigie du calife, une sorte de modification de la croix ansée, figurée par la lettre grecque majuscule *phi*, mise au-dessus de plusieurs gradins. Les pièces purement musulmanes et datées, conservées à Paris ou au Caire, ne sont pas antérieures à 696.

L'un des plus anciens papyrus datés est peut-être celui du Caire reproduit par Mme Lewis, *Studia sinaïtica*, n° XII, pl. I. Il est

de l'an 705 de notre ère et ne porte aucun point diacritique, comme les Qorans non datés qu'on attribue par conjecture à cette époque. M. Karabaček, dans son étude sur les papyrus arabes, n'a trouvé le point qui caractérise la lettre *b* que dans des documents datés de 81 à 96 de l'hégire (699 à 714) et le double point qui caractérise la lettre *y* qu'en 82 à 89 (700 à 707). Il est possible qu'al-Hajjaj, mort en 95 (713), soit le premier qui ait employé quelques points diacritiques; cf. Lewis, *ibid.*, p. XII.

Nous ne savons pas si les Arabes chrétiens de Hira-Coufa avaient un alphabet avant l'hégire (621); mais c'est chez eux qu'on a imaginé la plus belle écriture arabe, le coufique, écriture des anciens Qorans, et qu'on a imaginé les premiers points diacritiques, sous le calife ʿAbd el-Mélik (685-704).

Nous avons donc pu écrire au début que le premier livre arabe (Qoran) a sans doute été écrit par ʿOthman, avec l'aide de scribes syriens envoyés par Moawia[1]. Il était d'ailleurs pratiquement illisible pour qui ne le savait pas par cœur. Il a fait sa première apparition à Siffin (657), où les Arabes chrétiens, seuls à savoir alors ce que c'était qu'un livre, l'ont pris pour l'Évangile[2]. Trente ans plus tard, on a tâché, à Coufa, de le rendre lisible en lui ajoutant des points diacritiques.

(1) ʿOthman était d'ailleurs en relations de parenté avec les chrétiens de Syrie. Sa femme, Nâ'ila, qui a eu les doigts coupés en voulant le protéger, était de la tribu chrétienne de Kelb; son père était chrétien. Cf. Ibn at-Tiktaka, *Al-Fakhri*, trad. d'Amar, Paris, 1910, p. 159.

(2) D'après *Al-Fakhri*, trad., p. 146, ʿAli aurait dit à ses soldats : « C'est une perfidie, car personne chez eux (les Syriens) ne se conduit d'après ces Qorans. » C'est aussi notre avis; car les Syriens, en 657, ne connaissaient encore que l'Évangile et les quelques bandes de Bédouins, qui leur étaient mélangées, n'avaient souci d'aucun livre.

CHAPITRE VIII.

LA CONVERSION À L'ISLAM DES ARABES SYRIENS.

1. Insuccès des musulmans avant la défection des Arabes chrétiens. — 2. Ceux-ci marchent bientôt avec les musulmans, les aident et les guident. — 3. Ils le faisaient en haine des Grecs, par amour du pillage et à cause de la tolérance des premiers califes. — 4. Persécutions contre les Arabes chrétiens d''Aqoula, de Ghassan, de Tanouk, de Taglib, etc. — 5. Les néo-musulmans. — 6. Conclusion.

1. — Si les Grecs avaient su maintenir la confédération des Arabes chrétiens, la Syrie aurait été facilement protégée contre toute incursion des Bédouins du Hidjaz, bien moins dangereux que les Arabes perses. On l'a encore vu en 629, lorsque tous les Arabes chrétiens n'avaient pas fait défection. Une expédition de trois mille musulmans, sous quatre chefs, arriva à Ma'an, près de Pétra. Le pouvoir des Grecs, par leurs troupes ou par les Arabes feudataires, s'étendait encore sur le nord-ouest de l'Arabie. Un certain Farwah, fils d''Amrou, gouvernait Ma'an et tout le pays qui en dépendait. Il donna l'exemple des trahisons qui devaient devenir générales chez les Arabes quelques années plus tard. Il livra Ma'an aux musulmans sans résistance et, en punition, fut mis en croix par ordre d'Héraclius. L'arrêt des musulmans à Ma'an donna aux Grecs et aux Arabes chrétiens le temps de se concentrer et, peu après, les musulmans étaient accablés à Mo'ta; trois de leurs chefs furent tués et le quatrième, Khaled — qui devait être plus tard «l'épée de Dieu», quand il a eu les Syriens à ses ordres — ne fut alors qu'un simple fuyard, heureux de sauver sa vie et de rentrer à Médine avec les débris de l'armée. Mo'ta est encore un lieu de pèlerinage fréquenté. On y a élevé un mausolée sur le tombeau de Dja'far, l'un des trois chefs tués, que la légende populaire a surnommé Tayyâr, «celui qui vole comme

un oiseau », parce que le Prophète, quand on lui apprit que son cousin avait eu les deux mains coupées à coups de sabre, aurait affirmé que, dans le paradis, Dieu lui avait déjà donné deux ailes d'oiseau pour remplacer les membres qui lui manquaient.

En 630, Mahomet a préparé à grands frais une expédition contre les Grecs pour venger la défaite de Mo'ta, mais beaucoup de Bédouins partaient à contre-cœur. Ils prétendaient qu'il faisait alors trop chaud et Mahomet leur répondait que le feu de l'enfer est autrement ardent que les grandes chaleurs. Cependant, après être resté une vingtaine de jours à Taboûk, il a jugé prudent de ne pas pousser plus loin.

2. — Mais il arriva ensuite aux Arabes chrétiens ce qui était déjà arrivé à Mondir après sa victoire sur les Perses (cf. *supra*, chap. v, 9). Les vainqueurs des musulmans réclamèrent leur modeste solde, réclamation très légitime, d'abord parce qu'elle leur était due, surtout après leur victoire, et ensuite parce que chacun aurait dû savoir que les habitants des déserts arides ont toujours gagné leur vie en louant leurs services aux marchands ou aux États. Théophane raconte que le trésorier était un eunuque du palais et que celui-ci, voyant devant lui une troupe d'Arabes demi-nus et misérables, dont il croyait ne plus avoir besoin puisqu'ils avaient écrasé les envahisseurs, leur répondit insolemment : « Retirez-vous. L'empereur ne trouve qu'avec peine de quoi payer ses soldats; il n'a rien à donner à ses chiens. » Les Arabes chrétiens, dit Théophane, et nous l'en croyons sans peine, quittèrent donc le service des Grecs et se joignirent à leurs compatriotes. Nous pouvons même ajouter qu'ils furent les meilleurs des musulmans; car ils croyaient en un seul Dieu qu'ils nommaient Allah et ils faisaient la prière, ce qui n'était pas souvent le cas des Bédouins du Hidjaz.

Après cette défection, la route des caravanes était ouverte aux envahisseurs jusqu'à Bostra. Théophane nous dit encore que les nouveaux convertis ont guidé les musulmans par tout le sud de la Palestine jusqu'à Gaza.

Le gouverneur de Palestine, le patrice Sergius, se dirigea vers Gaza pour s'opposer aux envahisseurs; mais il se trouvait qu'il s'était attiré aussi la haine implacable des Arabes chrétiens, anciens sujets des Grecs, parce qu'il avait voulu couper toute relation entre eux et les tribus de la péninsule en leur défendant d'employer à commercer avec ces tribus les trente onces d'or que l'empereur leur donnait alors chaque année. Ayant ainsi tous les Arabes contre lui, Sergius a voulu les remplacer par un corps de cinq mille fantassins samaritains; mais les Arabes lui ont tendu une embuscade, ont poussé leurs chevaux avec rage, furie et grands cris sur ses fantassins fatigués par la chaleur et la marche, en ont tué la plus grande partie et ont pris Sergius lui-même, qu'ils auraient fait mourir « en l'enfermant tout vif dans une peau de chameau, qui l'étreignit en se desséchant et le fit mourir dans les tortures[1] ».

Les auteurs musulmans racontent d'ailleurs que Mahomet avait conclu des traités avec diverses tribus des confins de la Syrie. C'est très vraisemblable; car, aux causes de mécontentement des Arabes chrétiens que nous venons de rappeler, s'ajoutaient les légendes qui couraient certainement sur Mahomet, sa personne, ses succès et ses prodiges. On pouvait voir chez lui un vengeur envoyé par Dieu et, comme nous l'avons

[1] Noël des Vergers, qui raconte ceci dans *L'Arabie*, Paris, 1847, p. 222, ajoute que les Arabes, quels que fussent leurs motifs de haine contre Sergius, n'auraient pas dû oublier les derniers ordres du calife Abou-Bekr, qui défendait toute barbarie envers les vaincus. Il n'a pas remarqué que l'immense majorité des Arabes qui ont battu Sergius étaient des Arabes anciens chrétiens qui ne connaissaient certainement pas Abou-Bekr.

dit, ce qu'on racontait de ses préceptes religieux n'avait rien qui pût offusquer les chrétiens : il tenait Jésus, fils de Marie, pour un grand prophète; il prêchait Allah, nom sous lequel tous les Arabes chrétiens connaissaient Dieu, le Dieu unique, comme le portent tant d'inscriptions chrétiennes du Hauran; il recommandait la prière, le jeûne et l'aumône; il reconnaissait comme musulmans les pillards du Tihama, du moment qu'ils croyaient en Dieu, qu'ils accomplissaient la prière et qu'ils acquittaient la dîme aumônière. A ce compte, tous les Arabes chrétiens étaient musulmans, d'autant qu'au début de l'hégire les prescriptions religieuses étaient choses bien secondaires; la pratique de l'islam se réduisait à presque rien (le Père Lammens) et les plus vaillants des Bédouins avouaient ne pas savoir un seul des versets du Qoran; car, au milieu des expéditions et des razzias, ils n'avaient pas eu le temps de s'occuper de ce détail.

Il est donc certain que, dès 634, l'immense majorité des Arabes de Syrie marchait avec les musulmans, les uns parce qu'ils étaient musulmans d'instinct et de cœur, et les autres pour suivre leurs frères de race et razzier les Grecs. Les musulmans racontent, au milieu de détails romanesques, que le gouverneur de Bostra a trahi et a livré la ville. En réalité, tout a dû se passer comme au temps où Noman, fils de Mondir, assiégeait cette ville avec ses Arabes chrétiens pour venger son père trahi par les Grecs (cf. *supra*, chap. v, 17). La ville, avec ses marchands, ses bourgeois, ses fonctionnaires, sa petite garnison, n'avait aucune puissance offensive et devait entrer bientôt en composition. — Ce sont encore en majorité les Arabes chrétiens qui ont pris Damas, bien que les musulmans mettent ce haut fait à l'actif des Bédouins de Khaled, devenu « l'épée de Dieu », parce que « les négociations pour la reddition ont été menées par le diacre Jean, fils de Sergoun, de Damas, qui était aimé et connu chez les Arabes ». Il ne peut donc pas

être question ici des Arabes du Hidjaz, mais des Arabes chrétiens du désert syrien. Le Père Lammens a déjà fait remarquer d'ailleurs que le chef d'une puissante tribu chrétienne, celle des Kalbites, a reçu à Damas des propriétés abandonnées par leurs anciens maîtres, sans doute «en récompense des services rendus lors de la prise de la ville».

Un peu plus tard, lorsqu'une bande de Bédouins est allée piller les milliers de pèlerins venus fêter saint Syméon le stylite[1], il est bien certain qu'ils étaient guidés et accompagnés par les Arabes chrétiens, qui ne voyaient là qu'une razzia sur les Grecs; sinon, ils ne seraient pas revenus indemnes de cette randonnée au sud d'Antioche.

3. — Une preuve des collusions entre les monophysites et les musulmans nous est encore fournie par les vengeances que les Grecs en ont tirées lors de leur retour offensif; «chaque fois qu'ils passaient par une ville ou par un bourg qui avait fait accord avec les Arabes, dit l'historien syrien, ils en tiraient vengeance, et la langue ne peut pas rapporter tous les maux que les Grecs ont faits sur leur passage et toutes les turpitudes qu'il vaut mieux ne pas rappeler».

Après la défaite définitive des Grecs sur le torrent Yarmouk, le même auteur conclut que les Arabes retournèrent à Damas après cette grande victoire et que «les gens de Damas sortirent au-devant d'eux et les rencontrèrent avec joie, les accueillirent avec allégresse et accomplirent les statuts et les promesses».

[1] *Chronique Rahmani-Barsaum*, II, 260; cf. Michel le Syrien, *Chronique*, t. II, p. 422; les chroniqueurs arabes ont dramatisé cette razzia, cf. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, LVIII, 32; le monastère «d'Abilqodos» veut dire le monastère «du Père saint», nom qui désigne saint Syméon. Il semble bien que des auteurs arabes, qui ont embelli ce fait divers, n'ont même pas su de quoi il s'agissait.

Il en a été de même en Perse[1]; ce sont les Arabes chrétiens des tribus sœurs de Taglib et de Bakr qui ont eu l'initiative de la conquête de la Perse. Khaled, déjà trouvé à Damas, leur a été envoyé de Médine «sous prétexte de les secourir, mais en réalité pour les supplanter et assurer aux faméliques Arabes du Hidjaz une proie trop belle pour des chrétiens». Plus tard encore[2], une partie des Arabes des Beni-Bekr et des Beni-Idjl de l'Ahwaz, de Hira et de Mossoul, s'était jointe à Khaled, l'avait aidé à battre les Perses et était devenue musulmane, alléchée sans doute par le partage des dépouilles et des captifs; une autre partie, qui était restée chrétienne, s'était enfermée dans Hira et Khaled, à son retour de Perse, avait donné ordre de l'inviter à embrasser l'islamisme dans le délai d'un jour et de ne point traiter avec elle si elle proposait de payer tribut. Mais «il y avait à Hira, dit l'auteur musulman, des moines qui sortirent de la ville et, la tête enveloppée de leurs capuchons, se présentèrent devant l'armée musulmane en pleurant et en demandant grâce. . . » Ils obtinrent finalement de payer tribut, comme les gens de Damas et d'Émèse, et il est permis de croire encore que Khaled leur faisait cette faveur en considération des compatriotes des gens de Hira qui combattaient dans son armée[3].

Les premiers califes, à l'exemple de Mahomet, épousaient des chrétiennes. C'est le cas des deux fils d'ʿAli, et d'ʿAli lui-même après la mort de la fille de Mahomet, Fatima. C'est encore le cas d'ʿOthman, de son cousin Moawia et de Yazid, fils de Moawia; aussi un auteur musulman disait que, si les chrétiens Kalbites avaient quelques difficultés, ils s'adressaient aux fils de leurs sœurs à la cour des califes (le Père Lammens).

[1] Cf. H. Lammens, *Mélanges*, Beyrouth, t. III, fasc. 1, 1908, p. 260.

[2] Cf. Tabari, *Chronique*, trad. Zotenberg, t. III, 328 et 331 à 332.

[3] La page précédente est tirée de notre article *L'Araméen chrétien*, publié dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, t. XCIX, mai-juin 1929, p. 248-249.

Au début donc, il semble que musulmans et chrétiens combattaient côte à côte et que beaucoup d'Arabes, vu le peu d'importance attachée alors aux pratiques religieuses, se trouvaient musulmans par le seul fait du voisinage et de l'entraînement résultant des victoires. On avait cependant une idée très vive de la nationalité arabe opposée aux Grecs.

4. — Mais, ici comme partout, l'esprit d'intolérance s'est vite développé. On a commencé par ne plus admettre que des Arabes puissent ne pas être musulmans. Il y avait trois tribus célèbres auxquelles les monophysites avaient donné un évêque : les Tanoukaïé, les Ṭou'aïé et les 'Aqoulaïé. Ce sont des chrétiens de ces trois tribus, sachant l'arabe et le syriaque, qui avaient aidé à traduire le Nouveau Testament en arabe[1] et qui accompagnaient le patriarche monophysite Jean devant l'émir des Sarrasins en 644[2]. Nous ne trouvons plus mention des Ṭou'aïé. Quant aux 'Aqoulaïé ou Arabes des environs de Bagdad et Coufa, Michel le Syrien (*Chronique*, t. II, p. 445) nous apprend qu'ils ont passé à Harran, de là à Mabboug et enfin à Hemath. Il faut sans doute entendre qu'un certain nombre, qui voulaient rester chrétiens, se sont rapprochés, vers 647, des pays grecs et qu'ils auront fini par s'émietter et disparaître dans la masse musulmane. Le plus grand nombre a dû embrasser l'islam et rester dans la région de Coufa. D'ailleurs, tous ces convertis ne devaient pas être meilleurs musulmans qu'ils n'avaient été bons chrétiens.

[1] F. Nau, *Un Colloque du patriarche Jean avec l'émir des Agaréens*, Paris, 1915, p. 10-11 (extrait du *Journal asiatique*).

[2] *Ibid.*, p. 37. Le Père Lammens a montré qu'il faut lire Sa'id, fils d'Amrou, et non 'Amrou, fils de Sa'id, ce qui place ce dialogue en 644 (et non en 639, comme nous l'avions cru); cf. *J. as.*, janv.-févr. 1919. — En 644, 'Othman commençait à régner, et nous croirions volontiers que cette traduction arabe de l'Évangile, si elle a été faite, lui a donné l'idée d'écrire le Qoran.

Le roi de Ghassan, Djabalah ben Aïham, se serait fait musulman après la bataille du Yarmouk et aurait même fait le pèlerinage de La Mecque. Pendant qu'il accomplissait autour de la Caaba les tours sacrés auxquels est tenu tout pèlerin, un Arabe qui le suivait de près dans la foule, ayant mis par mégarde le pied sur son manteau, le fit tomber, et Djabalah lui donna un soufflet qui lui meurtrit la face. Irrité d'un traitement qu'il ne méritait pas, l'Arabe courut se plaindre à 'Omar qui appliqua la loi du talion et décida que l'Arabe frapperait Djabalah au visage devant tout le peuple. Le roi ghassanide demanda un jour pour se décider et, durant la nuit, il s'embarqua avec sa suite et gagna Constantinople, où il abjura l'islamisme. Nous pouvons en conclure que sa tribu, qui ne put pas le suivre, resta musulmane. Cf. Noël des Vergers, *L'Arabie*, p. 239.

Au Sinaï, tous les Arabes chrétiens attachés au couvent se font musulmans, à l'exception d'un seul. Tous les chrétiens de l'Oman (Mazonites) se font musulmans pour ne pas perdre la moitié de leurs biens. A Tagrit, siège du primat monophysite d'Orient, le général musulman dit aux Arabes chrétiens : « Vous êtes des nôtres; qu'avez-vous de commun avec les Grecs? » et, peu après, tous se font musulmans. Cf. *Revue de l'Histoire des Religions*, mars-juin 1929, p. 242, n. 1.

Quant aux Tanoukaïé (gens de Tanouk), après la prise d'Alep, ils promirent aux musulmans de faire défection au milieu du combat et tinrent parole, entraînant ainsi la défaite totale des troupes impériales[1]. Cette trahison ne les a pas protégés longtemps. Vers l'an 780, les Tanoukaïé, qui demeuraient sous des tentes dans la région d'Alep, sortirent à la ren-

[1] Noël des Vergers, *L'Arabie*, Paris, 1847, p. 224-225 (d'après Kemal Eddin).

contre du calife Mahdi. Il vit qu'ils montaient des chevaux arabes et qu'ils étaient richement parés. Alors quelqu'un lui dit : «Tous ces gens sont chrétiens.» Il fut enflammé de colère et leur ordonna de se faire musulmans. «Il les contraignit par des tortures et les hommes apostasièrent au nombre d'environ cinq mille; les femmes se sauvèrent et jusqu'à présent il s'en trouve dans les Églises d'Occident.» Un homme vénérable d'entre eux, nommé Leith, souffrit le martyre[1].

Après 798, tous les habitants de la Cyrrhestique, de la région d'Alep jusqu'à Cyr au nord d'Antioche, se firent musulmans, d'après Bar Hébraeus[2].

Après la mort de Haroun ar-Raschid, des brigands arabes pillaient les chrétiens et même les musulmans. Ils brûlaient les villages, les églises et les monastères, par exemple le monastère et les églises de Qennesrin (810), où ils brûlèrent un reclus et sa cellule; ce reclus leur avait cependant jeté tout ce qui était chez lui. Ils brûlèrent le monastère de la Colonne à Callinice. Les 'Aqoulaïé causaient en tout lieu la ruine des chrétiens; cf. Michel le Syrien, *Chronique*, t. III, p. 21 à 30. Voici la suite de l'histoire des Tanoukaïé :

Vers l'an 815, les rebelles s'étaient multipliés parmi les Arabes; deux de ceux-ci marchèrent contre les Tanoukaïé qui campaient le long du fleuve Covaïc qui est près d'Alep et s'y étaient fait une ville; elle n'avait point de murs à cause de sa grandeur et de son étendue, mais elle était très riche à cause de la multitude de ses ressources et de ses marchands. «Les gens d'Alep n'avaient pu s'emparer d'eux. Le combat dura environ dix jours, au bout desquels les Tanoukaïé faiblirent. Pendant la nuit,

[1] Michel le Syrien, *Chronique*, t. III, p. 1, et Bar Hébraeus, *Chronique syriaque*, p. 132-133. La date est donnée par une inscription syriaque relevée par M. Chabot dans les ruines d'une petite chapelle non loin de l'Euphrate. On lit : «En 1091, Mahdi (780), l'emir des croyants, (ordonna) que les églises fussent renversées et que les Tanoukaïé se fissent musulmans»; cf. *J. as.*, sept.-oct. 1900, p. 287.

[2] *Chronique ecclésiastique*, section I, col. 338.

ils partirent, hommes et femmes, pour Qennesrin, sans que leurs ennemis s'en aperçussent. Ils abandonnèrent leurs maisons et de grands campements pleins de richesses. Les rebelles et les Alépins y pénétrèrent, les dévastèrent, les pillèrent, et elles sont demeurées en ruine jusqu'à ce jour.»

Michel le Syrien, à qui nous empruntons ce qui précède[1], ajoute :

Il était juste que ce peuple qui, pour un petit avantage, avait abandonné sa foi, abandonnât de même sa fortune et partît misérablement, nu et sans chaussure.

Dès l'an 707, un simple gouverneur arabe avait entrepris de faire apostasier ceux des Arabes qui étaient chrétiens. Il commença par les Taglibites, qui étaient sans doute la tribu arabe la plus puissante à l'avènement de l'islam; car on a dit que «sans l'apparition de l'islam Taglib aurait tout envahi».

Il fit venir le chef des Taglibites, nommé Mo'âdh, et il le pressait de se faire musulman et d'apostasier. Comme celui-ci ne cédait aucunement à ses flatteries, il le fit jeter dans une fosse de boue. Au bout d'un certain temps, il l'en fit tirer et recommença à le flatter. Mais comme celui-ci ne se laissa pas persuader, il le fit tuer et défendit de l'ensevelir.

Un peu plus tard, le calife Walid, qui interdisait, vers l'an 711, l'usage du grec, seul usité jusque-là dans les comptes publics, recommença à persécuter les chrétiens : il fit massacrer les captifs chrétiens au milieu des églises dans toutes les villes de Syrie. Il démolit les églises. Tout d'abord, il renversa la grande église de Damas et bâtit à sa place une mosquée. Il fit de même en beaucoup d'endroits. Il voulut enfin reprendre la conversion des Taglibites; il dit à Samallah, leur chef : «Alors que tu es chef des Arabes, *tu leur fais honte à tous en adorant la croix*[2]; fais ma volonté et apostasie.» Le chef refusa «pour ne pas être

[1] *Chronique*, t. III, p. 31.

[2] Car les musulmans nient que Jésus, fils de Marie (sur lui soit le salut!), soit mort sur la croix. D'après le Qoran (sourate IV, 156) : «Les Juifs disent : Nous avons mis à mort le Messie, Jésus, fils de Marie, l'envoyé de Dieu. Non,

cause de la perdition de plusieurs». Le roi, en entendant ces paroles, ordonna de le faire sortir en le traînant sur le visage et jura qu'il lui ferait dévorer sa propre chair; mais ce héros ne fut pas ébranlé par ces menaces. Le tyran ordonna de lui couper un morceau de la cuisse; ils le firent cuire sur le feu et le lui mirent dans la bouche. Après cela, il demeura en vie. On voyait la cicatrice dans la chair du véritable martyr. Cf. Michel le Syrien, *Chronique*, t. II, p. 481.

L'héroïsme de ces deux martyrs Mo'âdh et Samalla sauva pour quelque temps les Taglibites de l'apostasie. Une partie de la tribu s'était même réfugiée chez les Grecs; mais 'Omar II, calife de 717 à 720, intensifia la persécution : il ordonna d'opprimer les chrétiens de toute manière pour les contraindre à se faire musulmans; il statua que tout chrétien qui se ferait musulman ne payerait pas la capitation; qu'un chrétien ne pourrait pas porter témoignage contre un musulman, etc.; aussi le gouverneur d'Égypte lui écrivait : «Si tout continue à aller en Égypte comme maintenant, les chrétiens sans exception se feront musulmans et l'État perdra tous ses revenus.»

Pour en revenir aux Taglibites, 'Omar II fit écrire à l'empereur grec que, s'il gardait ces Arabes chez lui, les musulmans expulseraient tous les chrétiens de leurs États. Comme les Taglibites tenaient que le mot «tribut» (*djizya*) était humiliant pour eux, 'Omar II accepta qu'ils payeraient un impôt (*sedaqah*) double de celui des musulmans et non un tribut, mais il stipula que leurs enfants seraient élevés dans l'islamisme.

Quelques écrivains ont écrit que l'islam était une religion très tolérante. Ils n'ont peut-être pas entièrement tort; mais l'histoire montre, à qui veut la lire, que cette religion qu'ils

ils ne l'ont point tué, ils ne l'ont point crucifié; un homme qui lui ressemblait fut mis à sa place... Dieu l'a élevé à lui et Dieu est puissant et sage.» C'est donc complète erreur, *c'est même faire injure à Dieu que d'adorer la croix*. Ce verset est d'ailleurs bien adapté à la mentalité arabe, qui ne prône que la force et le succès et jamais la vertu de l'humilité et des souffrances.

disent tolérante a été représentée presque toujours par des hommes très intolérants. C'est l'éternel *Vae victis*[1].

Vers l'embouchure de l'Euphrate (Mésène), il y avait une population d'Arabes de l'Oman, sans doute chrétiens, puisque tous les Arabes de l'Oman (Mazoun) l'étaient. Sommés par Otba d'embrasser sa religion, ces hommes, dont le nombre était considérable, embrassèrent tous l'islamisme. Ce sont eux qui indiquèrent à Otba quel climat était le plus favorable pour y fonder une ville (Bassora), au temps du calife 'Omar II; cf. Tabari, *Chronique* traduite par Zotenberg, t. III, p. 402.

Par affinité, conviction, culte du succès ou violence, la chrétienté arabe, qui couvrait au début de l'hégire tout le désert de Syrie, a été en s'amenuisant de plus en plus et a disparu.

5. — Il est intéressant de noter en terminant que ces néo-musulmans n'ont pas dépouillé leur ancienne nature : les Arabes

[1] L'incident des Taglibites se trouve dans les écrivains musulmans, mais, selon leur habitude, avec des anachronismes : ils remplacent 'Omar II (717 à 719) par 'Omar Ier (634 à 643). Caussin de Perceval, à leur suite, raconte donc qu'un gouverneur avait voulu convertir de force à l'islam tous les Arabes chrétiens de la Mésopotamie, à savoir les Benou Iyâd, les Benou Taglib, les Benou Namir et quelques hordes codhéites. Des portions des Taglib et des Namir s'étaient déjà faites musulmanes à Tagrit. Le reste des Namir et des Codhéites se fit musulman, mais le reste des Taglibites refusa d'abjurer et se serait plaint à 'Omar Ier. Celui-ci aurait répondu : «Le choix entre l'islam et la mort ne doit être exigé que des populations de la péninsule arabique»; mais il défendit aux Taglibites de faire instruire leurs enfants dans la croyance chrétienne. Quant aux Benou Iyâd, qui s'étaient enfuis en Cappadoce, 'Omar Ier les aurait réclamés à Héraclius, en le menaçant de persécuter les chrétiens s'il ne les chassait pas. Ils revinrent donc et ne tardèrent pas à embrasser l'islam. M. Caussin de Perceval n'a pas vu ces anachronismes et a conclu : «Ce fut ainsi que, vers la fin de l'an 640 de notre ère, fut achevée la réunion de toutes les tribus arabes en un seul corps de nation et sous le gouvernement d'un seul chef»; cf. *Essai sur l'histoire des Arabes*, Paris, 1847-1848, t. III, p. 522-524.

Il est intéressant de voir que les auteurs musulmans confirment ce que

de l'est (Hira et Coufa) ont continué pendant longtemps à lutter contre ceux de l'ouest; car les premiers avaient reconnu comme calife 'Ali, gendre de Mahomet, tandis que les seconds se sont attachés à Moawia, qui s'est fixé à Damas, d'où la guerre dès 657. Les Orientaux ont aussi eu des schismes, comme les Kharidjites (658), qui s'étaient donné un troisième calife. Les Bédouins du Hidjaz, qui avaient massacré le calife 'Othman, se voyaient abandonnés par les rois arabes et amenaient les Syriens, successeurs des Arabes chrétiens de l'ouest, à occuper Médine (683) et, sans aucun respect pour les saints lieux, à attaquer La Mecque et à brûler la Caaba.

En 686, il y eut une guerre au sujet de Nisibe entre les Orientaux (Hira, Coufa) et les Syriens. Les Syriens disaient : «Nisibe nous revient, parce qu'elle a appartenu aux Romains»; et les Orientaux disaient de même : «Nisibe est à nous, parce qu'elle a appartenu aux Perses.» Il est intéressant de remarquer que l'antagonisme des Romains et des Perses continuait sous de nouveaux noms.

Pour influencer les Arabes chrétiens nestoriens, le général des Syriens imagina d'emmener avec lui Jean le Lépreux, métropolitain nestorien de Nisibe, en lui promettant de le faire nommer patriarche quand il aurait battu les Orientaux; cf. Gismondi, *Linguae Syriacae grammatica*, ed. IV, Romae, 1913, p. 169-171 de la chrestomathie.

Les Syriens ne furent pas heureux cette fois. Mais, quelques années plus tard, ils prirent leur revanche, poursuivirent le chef des Orientaux jusqu'à La Mecque (692), battirent encore avec leurs machines les murs de la Caaba et endommagèrent la sainte maison, au point qu'il fallut la raser pour la reconstruire (693). Rien n'arrêtait les Syriens.

les auteurs syriens nous ont transmis et que leurs anachronismes et leurs «à peu près» — résultant de ce qu'ils écrivent tardivement et d'après des légendes cra es — rendent leurs ouvrages difficilement utilisables.

6. — Les premiers califes ne favorisaient pas les conversions en masse des gens du Livre qui n'étaient pas arabes, parce que ces abjurations diminuaient les recettes et augmentaient les dépenses, puisque tout musulman, au début, était pensionné sur les revenus du pays[1]. L'islam n'a été prospère qu'aussi longtemps qu'il a eu de très nombreux chrétiens pour sujets et pour ennemis. Les sujets, dîmés avec mesure, payaient régulièrement des impôts, qui servaient à nourrir les musulmans, et les ennemis leur permettaient de faire des razzias, dans lesquelles, grâce à leur polygamie, ils enlevaient les femmes et les enfants et pouvaient combler, et au delà, les pertes dues à la guerre. Mais, lorsque l'avidité, le fanatisme, la rage des foules imprévoyantes ont trop diminué le nombre des chrétiens, le musulman a dû travailler pour vivre et l'a fait avec si peu de conviction et de succès que les campagnes jadis fertiles et cultivées ne sont plus jalonnées que par des ruines, sur lesquelles les expéditions archéologiques des peuples occidentaux ont peine à mettre des noms.

CHAPITRE IX.

LES JUIFS EN ARABIE.

1. Descendants de Jacob ou prosélytes arabes? — 2. L'onomastique. — 3. Analogie avec la communauté chrétienne de Nedjran. — 4. Un texte d'el-Djahidz.

Il nous faut consacrer quelques pages aux Juifs, pour qu'on ne puisse nous reprocher de les ignorer et de grandir les chrétiens à leurs dépens.

[1] Vers 684 (65 de l'hégire), sur le territoire d'Émèse (Homs), 20.000 Yéménites, formant avec leurs familles une agglomération de plus de 100.000 personnes, étaient pensionnés; cf. H. Lammens, dans *Mélanges*, Beyrouth, t. I, p. 9.

1. — Les Juifs ont été puissants en Arabie. C'est un fait attesté par leurs persécutions contre les chrétiens himyarites dans le sud de l'Arabie et par leurs luttes avec Mahomet au Hidjaz. Il est certain qu'ils devaient se trouver, comme toujours, sur toutes les voies du commerce. Mais il importe de se demander si tous ces Juifs étaient des descendants de Jacob, ou seulement, en grande majorité, des Arabes judaïsants. La plupart des écrivains les regardent — implicitement, sinon de manière explicite — comme enfants de Jacob; cependant, nous ne sommes pas accoutumés à trouver des royaumes juifs. Nous voyons partout les Israélites à l'état sporadique et il faudrait une démonstration rigoureuse pour faire admettre une exception dans l'Arabie. On a invoqué les guerres contre les Romains, qui auraient chassé des Juifs en Arabie; mais les Romains ont massacré et vendu comme esclaves tant d'habitants que la Palestine en était réduite à l'état de désert et que les fugitifs auraient donc pu y rentrer, s'ils l'avaient jugé bon. Et surtout nous n'avons pas, semble-t-il, de trace ancienne de royaumes ou de tribus juives en Arabie; dans un cimetière juif, au sud de la mer Morte, on trouve une inscription de l'an 432 de notre ère (cf. *Revue biblique*, 1er juillet 1927, p. 401). Nous avons montré aussi que Barsauma le Syrien a détruit une belle synagogue à Rabbat Moab (Aréopolis) vers 421 (cf. *Revue des Études juives*, avril 1927, p. 186 à 193). Les inscriptions juives les plus anciennes du sud de l'Arabie sont de 378, 448, 458, 467; cf. L. Duchesne, *Églises séparées*, Paris, 1905, p. 314. Nous sommes portés à comparer l'installation des Juifs en Arabie à celle des chrétiens et à voir dans les uns et les autres un petit noyau de zélateurs et une masse d'Arabes. — C'est vers l'an 356 que l'empereur Constance envoyait au roi des Homérites un évêque, nommé Théophile, originaire de ce pays, afin d'obtenir la liberté du culte chrétien, tant pour les marchands romains qui demeuraient

dans le pays que pour les indigènes qui désireraient se convertir. Ce fait est antérieur aux plus anciennes inscriptions juives-arabes; mais nous admettons que marchands juifs et marchands syriens ou grecs ont dû se porter à peu près en même temps sur cette voie du commerce.

Il nous semble donc naturel, vu la rivalité des marchands et le prosélytisme des Juifs, que ceux-ci, par émulation, aient profité de l'influence que leur donnaient leur richesse et leur civilisation supérieure pour inscrire au judaïsme quelques tribus arabes.

Pour mieux comprendre notre hypothèse, il faut d'abord se bien représenter le prosélytisme des Juifs d'alors. Sans remonter aux fils de Jacob, qui imposent la circoncision au peuple de Sichem (*Gen.*, XXXIV), comme Jean Hyrcan devait l'imposer plus tard au peuple des Iduméens (Josèphe, *Antiquités judaïques*, XIII, 9, 1) et Aristobule aux Ituréens (*ibid.*, XIII, 9, 1 et 11, 3), il suffit de rappeler qu'au IVe siècle ils lapidaient ceux des leurs qui se faisaient chrétiens, qu'au Ve siècle ils faisaient circoncire leurs serviteurs et qu'il n'avait fallu rien moins que la menace de la peine capitale ou de l'exil perpétuel pour les faire renoncer à cette pratique; cf. *Codex repetitae prael.*, I, 9 et 10. Ajoutons que Sarrasins et Arabes étaient circoncis — coutume venue probablement d'Égypte — et qu'il ne leur en coûtait pas plus de se faire juifs que de se faire chrétiens. Nous tenons donc que les Juifs, comme les chrétiens d'Arabie, étaient en immense majorité de simples Arabes, et cela nous explique encore qu'ils aient fini de la même manière.

2. — Notre opinion est d'ailleurs confirmée par les noms propres. Un nom propre juif ou chrétien ne peut nous indiquer la race de celui qui le porte, puisque bien des Arabes prenaient volontiers des noms chrétiens. Il n'en est plus de même quand un Juif ou un chrétien porte un nom arabe; il est

alors de race arabe. Des rabbins se nomment Mokhaïriq et 'Abdallah ben Sallâm, Abou Rafi' Sallâm ben Abi 'l-Hoqaiq; cf. Cl. Huart, *Histoire des Arabes*, t. I, p. 125, 141. Sallâm lui-même ne se rattache pas à Salomon; mais c'est un nom arabe; les Salamiens sont mentionnés dans les inscriptions à côté des Nabatéens; chez les Nabatéens, on trouve souvent Salmon et, chez les Arabes, les Banou-Salama et les Banou-Soléim; cf. *ibid.*, p. 128, 138. — Parmi les nombreuses tombes nabatéennes de Hégra (Médaïn-Saleh), les Pères Jaussen et Savignac n'ont trouvé qu'une tombe juive. — Notons encore : K'ab ben el-Aschraf, Oséïr; cf. *ibid.*, p. 133, 150. — La juive Zeïneb, fille d'el-Ḥarith, qui a tenté d'empoisonner Mahomet[1], porte aussi un nom arabe, aussi bien que son père; cf. *ibid.*, p. 158. M. Bernard Heller a d'ailleurs écrit que les noms hébreux sont extrêmement rares en Arabie. Sur soixante-sept noms de Juifs qui ont discuté avec Mahomet, trois seulement, dit-il, sont hébreux[2]. Ces Juifs étaient de race arabe, comme les chrétiens de Ghassan et autres; c'est pour cela qu'ils ont dû embrasser l'islam et qu'ils n'ont pas pu se recommander de la qualité d'hommes du Livre pour être admis à payer tribut. Arabes chrétiens et Arabes juifs n'ont pu résister à l'islam, comme l'ont

[1] Le Prophète «se sentait capable de dévorer à la file trois gigots de mouton et d'y joindre tout le contenu d'un couffin de dattes»; cf. H. Lammens, *Le Berceau de l'islam*, t. I, p. 243. Zeïneb avait empoisonné tout particulièrement l'épaule, son morceau favori. Mahomet, «trouvant au premier morceau qu'il voulut avaler un goût extraordinaire, le rejeta; il se ressentit toujours d'avoir gardé ce morceau dans sa bouche et mourut trois ans plus tard. On raconta que la brebis l'avait averti qu'elle était empoisonnée. L'un de ses hôtes avala la bouchée et en mourut peu après»; cf. Noël des Vergers, *L'Arabie*, p. 179; Cl. Huart, *Histoire des Arabes*, t. I, p. 159. — On comprend par là l'hostilité subséquente de Mahomet contre les Juifs.

[2] *Revue des Études juives*, 1er octobre 1927, p. 128. M. Heller nous apprend en cet endroit (p. 113 à 137) que, parmi les trente volumes du roman d'Antar, le dix-huitième seul renferme un épisode qui intéresse l'histoire juive : il rapporte que les Juifs de Khaybar attendaient un messie qu'ils nommaient Yousha el-Akbar, Jésus (?) le Grand.

fait les chrétiens grecs ou syriens et les Juifs descendants de Jacob.

3. — Nous n'ignorons pas que la tendance actuelle est de grandir l'importance des Juifs au début de l'hégire et leur influence sur le Coran; mais le Père Lammens, par exemple, donne plutôt des aperçus que des faits et, même après la lecture de son article : *Les Juifs de La Mecque à la veille de l'hégire*, dans *Recherches de science religieuse*, t. IX, 1918[1], on peut croire que l'immense majorité des Juifs du Hidjaz était formée d'Arabes : domestiques, esclaves ou clients des Juifs. Les Juifs de race ont seuls résisté et ont été finalement expulsés; il en a été de même de la plupart des chrétiens grecs, syriens ou coptes; mais les Juifs arabes ont apostasié très volontiers, comme l'ont fait les chrétiens arabes.

Nous venons d'ailleurs de noter qu'en un autre endroit le Père Lammens formule exactement notre théorie. Il écrit : «Eux-mêmes (les Juifs), en très grande majorité, étaient composés de prosélytes d'origine ismaélite»; cf. *L'Islam*, Beyrouth, 1926, p. 27.

[1] Le Père Lammens semble faire du refus de manger de la chair de chameau un caractère distinctif des Juifs; *ibid.*, p. 174-175, 183. C'est inexact. Nous avons vu plus haut (chap. v, 3) que le patriarche grec d'Antioche avait la même répugnance; car il reproche au roi Harith «d'avoir souillé la table» en apportant devant lui de la viande de chameau; cf. Michel le Syrien, *Chronique*, t. II, p. 247. — En un autre endroit, *L'Islam*, Beyrouth, 1926, p. 56, le Père Lammens écrit : «Des textes insinuent que, pour les musulmans, l'enfer sera temporaire... Cette conclusion a été vraisemblablement empruntée aux Juifs talmudistes, auxquels le Qoran (sourate ii, 74) conteste pourtant le droit de prétendre à un privilège analogue.» — La limitation de la durée de l'enfer est une idée d'Origène reprise par les moines origénistes, qui ont troublé l'Égypte et la Palestine jusqu'au milieu du vie siècle, où ils ont été condamnés par Justinien et chassés de Palestine. «Dieu doit devenir tout en tous.» Cette formule est aussi celle des panthéistes syriens, comme Étienne bar Sudaïli (vie siècle); elle pouvait donc arriver par bien des côtés jusqu'à Mahomet.

Nous ne connaissons pas la composition exacte d'une communauté juive en Arabie; mais un texte syriaque récemment découvert nous renseigne sur la communauté chrétienne de Nedjran[1]; nous passerons de là, par analogie, à la communauté juive.

Le clergé se composait des prêtres Moïse et Élie, qui venaient de Hira, du prêtre Sergius et du diacre Ḥanania, qui étaient des Romains (Grecs); du prêtre Abraham, qui était un Perse, et du diacre Iônan, qui était un Abyssin. On trouve ensuite les noms de plus de deux cents martyrs et on constate que ces noms, soit d'hommes, soit de femmes, sont des noms arabes, propres parfois à l'arabe du sud.

Nous supposons donc, par analogie, qu'il en était de même des Juifs; en sus des marchands, il pouvait y avoir un clergé, formé de rabbins venus de Tibériade, de Babylone ou d'ailleurs, comme nos prêtres et diacres venaient de Hira, de Grèce, de Perse ou d'Abyssinie; mais la foule était formée de purs Arabes. Le roi juif lui-même, nommé Masrouq[2], était un Arabe de l'ancienne lignée des rois, qui exploitait le sentiment national arabe et l'appui des Juifs pour chasser les Abyssins et reprendre son trône.

Enfin, celui qui voudra traiter de l'influence des Juifs en Arabie au temps de Mahomet aura le droit de mettre en épigraphe la parole attribuée au Prophète :

Vous combattrez les Juifs, au point que, si l'un d'eux se cache derrière une pierre, la pierre dira : Serviteur de Dieu, voici un Juif

[1] *The Book of the Himyarites*, édité et traduit par Axel Moberg, Lund, 1924. Voir l'excellent résumé donné par M. G. Ferrand dans le *J. as.*, avril-juin 1925, p. 303 à 310.

[2] Il était peut-être né d'une mère juive; cf. *P.O.*, t. V, p. 330-331. On ne le connaissait que par son surnom : Dhou-Na'an ou Dhou-Nowas «Celui qui a des boucles», à cause des boucles de cheveux portés par certains Juifs au coin des oreilles pour respecter la défense, portée par le *Lévitique*, XIX, 27, de couper les cheveux en rond.

derrière moi, tue-le (cf. Bokhari. *Les Traditions islamiques*, trad.. t. II, p. 322).

4. — Voici, au sujet des Juifs, l'opinion de l'un des plus célèbres et des plus anciens des écrivains musulmans, qui réduit leur rôle encore plus que nous ne venons de le faire.

El-Djahidz, qui vivait de 775 à 869[1], se propose d'expliquer pourquoi les chrétiens sont considérés par les masses comme plus sincères, plus aimables, moins perfides, moins incrédules et moins dignes de punition que les Juifs[2].

1° Les Juifs étaient les voisins des musulmans à Médine et autres lieux, et on sait que les inimitiés entre voisins sont aussi violentes et aussi durables que celles qui arrivent entre parents... Quand les émigrants devinrent les voisins des Juifs, ceux-ci commencèrent à envier les bienfaits de leur nouvelle foi (cf. Coran, sourate II, 103); ils attaquèrent les croyances des nôtres et cherchèrent à les détourner du bon chemin; ils aidèrent nos ennemis et ceux qui nous enviaient; par des discours trompeurs et des paroles piquantes, ils en sont arrivés à une déclaration de guerre, et les musulmans ont dû mobiliser leurs forces pour les bannir et les détruire. La querelle a été longue et disputée, a tourné en rage et a laissé grande animosité et rancœur.

Les chrétiens, à cause de leur éloignement de La Mecque et de Médine, ne nous ont pas vexés avec des controverses religieuses et ne nous ont pas fait la guerre. Voilà la première cause de notre aversion pour les Juifs et de notre partialité pour les chrétiens[3].

[1] Cf. Cl. Huart, *Littérature arabe*, Paris, 1902, p. 212 à 214.

[2] Cf. Joshua Finkel, *A Risala of al-Jahiz*, dans le *Journal of the American Oriental Society*, déc. 1927, p. 322 à 334.

[3] Cette rivalité de boutique et d'idées a pu conduire à un antisémitisme local. Ne pas oublier qu'au début du VII° siecle les mentalités excusaient toutes les violences. En 613, les 40.000 Juifs de Tyr, profitant du désarroi causé par les succès des Perses, avaient convoqué les Juifs de Syrie et de Palestine pour s'emparer de Tyr et marcher ensuite sur Jérusalem. En 615, les Juifs de Jérusalem, après la prise de cette ville par les Perses, rachetaient les chrétiens pour avoir le plaisir de les mettre à mort. D'après des récits que nous voulons croire exagérés, les Juifs auraient tué 80.000 chrétiens. On devine les brocards qui ont dû pleuvoir sur Mahomet, expulsé de La Mecque, sur les siens et sur ses prétendues révélations.

2° L'hospitalité exercée par les chrétiens d'Abyssinie envers les musulmans, qui avaient dû chercher un refuge en ce pays, a fait aimer les chrétiens, et plus on aimait les chrétiens, plus on haïssait les Juifs.

3° La principale cause est la sourate v, 85 à 88. — L'auteur cite cette sourate : «... Les plus grands ennemis des musulmans sont les Juifs et les païens... les plus proches sont ceux qui disent : En vérité, nous sommes chrétiens...» L'auteur dit que ces versets ont été mal compris et qu'il ne s'agit pas des chrétiens melkites ou jacobites, mais de ceux du type de Bahira[1].

4° Au début de l'islam, il y avait deux rois arabes, l'un de Ghassan, l'autre de Lakhm, qui étaient chrétiens; les Arabes étaient leurs sujets et leur payaient tribut. L'estime qu'ils avaient pour ces rois a rejailli sur leur religion.

5° Les Coréïchites commerçaient avec la Syrie et envoyaient leurs marchands aux empereurs de Byzance; leur caravane d'été allait en Syrie et celle d'hiver en Éthiopie, où le roi la traitait avec honneur. L'empereur et le roi étaient chrétiens, ce qui donnait encore l'avantage aux chrétiens sur les Juifs.

6° Le christianisme *était prédominant et répandu au loin*, excepté parmi la tribu de Mudar; il était cependant populaire dans la partie de cette tribu qui avait émigré à Hira et que l'on nommait serviteurs (Ibads)[2]. Le christianisme était d'ailleurs, dans la plupart des cas, la foi des rois arabes et dominait dans les tribus de Lakhm, de Ghassan, de Harith ben K'ab, du Nedjran, de Kuda'a et de Ṭaï, pour ne pas parler d'autres tribus nombreuses et bien connues. En outre, le christianisme avait un pied à Rabi'a et dominait dans les tribus de Taglib, d'Abdu 'l-Kaïs, dans les diverses parties de Bakr et chez les principales familles de Dhou-Jaddayn. *Quant au judaïsme, à la naissance de l'islam, il n'était prédominant dans aucune tribu. Il avait seulement des convertis dans le Yémen et une petite minorité des tribus de Iydd et de Rabi'a.* La plus grande partie des Juifs — et ceux-ci étaient Juifs par extraction et descen-

[1] Ceci nous montre qu'el-Djahidz admet la légende de Bahira, mais ne sait pas que ce mot n'est qu'une épithète. Il en sait encore moins sur les premiers temps de l'hégire et ignore que c'est aux chrétiens jacobites surtout que sont dus les succès de l'islam, soit militaires, soit religieux.

[2] On a écrit que les Ibads chrétiens de la région de Coufa faisaient le commerce du vin par toute l'Arabie.

daient vraiment d'Aaron — vivait à Yatreb, Himyar, Tayma'a et Wadi-Kura. Ce qui remplissait les cœurs des musulmans d'affection pour les chrétiens, c'étaient les liens du sang et le respect pour la royauté[1].

7° Nos foules voyaient que les dynasties chrétiennes étaient puissantes et qu'un grand nombre d'Arabes adhéraient à leur foi, et que les filles de Byzance enfantaient des enfants aux chefs musulmans, et que, chez les chrétiens, il y avait des hommes versés dans la théologie spéculative, la médecine et l'astronomie. On les regardait donc comme des philosophes et des hommes de science, tandis qu'on ne voyait aucune de ces sciences chez les Juifs. Le manque de science chez les Juifs tient à ce qu'ils regardaient la spéculation théologique comme du scepticisme et la théologie spéculative comme une innovation qui conduisait au doute. Ils affirmaient qu'il n'y a pas d'autre science que celle qui est révélée dans la Loi et les livres des Prophètes et que la foi dans la médecine et l'astrologie était en opposition avec l'Ancien (Testament) et conduisait au manichéisme et à l'athéisme. Ils avaient une telle aversion pour ces sciences qu'ils tenaient que le sang de leurs adeptes pouvait être versé impunément et ils défendaient de parler avec eux[2].

8° Une autre cause de l'admiration que les masses ont pour les chrétiens vient de ce qu'ils sont secrétaires et domestiques des rois, médecins des nobles, parfumeurs, banquiers, tandis que les Juifs sont teinturiers, tanneurs, chirurgiens, bouchers, savetiers.

9° Les chrétiens sont plus avenants, ... ne pratiquent pas les intermariages. . . . emploient les noms arabes Hassan, Housain, 'Ali; il ne

[1] Nous n'avons guère mieux dit qu'el-Djahidz dans ce 6°. Les chrétiens étaient nombreux partout, excepté, dit-il, dans le seul Hidjaz. Les Juifs consistaient en Arabes convertis dans le Yémen (reste des fanatiques sujets juifs-arabes de Dhou-Nowas) et en marchands, Juifs de race, fixés avec leurs clients et fermiers (prosélytes juifs) dans les villes commerçantes du Hidjaz et aux environs.

[2] Nous ne connaissons pas par ailleurs cette dernière imputation; mais tout ce qui précède est confirmé par la littérature juive, qui ne contient que Michna, Talmud, Targum, Massore, c'est-à-dire toujours la Bible et rien que la Bible, jusque vers 750. Cf. *Histoire de la littérature juive*, d'après Karpelès, Paris, 1901, p. 180 à 235. Les timides essais de la Kabbale, «née du besoin de penser librement», étaient anathématisés par les docteurs, *ibid.*, p. 225-226, comme nous l'a dit el-Djahidz. C'est plus tard, en Espagne, que les Juifs ont été des intermédiaires très utiles entre les Arabes et les chrétiens, *ibid.*, p. 236 et suiv.

leur manque que de se nommer Mahomet et d'employer le prénom Abou 'l-Kasim. Cela les fait aimer des musulmans.

L'auteur a d'ailleurs de nombreux reproches à faire aux Byzantins, qu'il distingue des Grecs; mais notre but est seulement de montrer que l'influence des Juifs sur l'islam à son début a été beaucoup exagérée et n'est aucunement comparable à celle des Arabes chrétiens.

CHAPITRE X.

LES ARABES AU HIDJAZ.

1. Les chrétiens au Hidjaz. — 2. Influences chrétiennes dans le Qoran, d'après M. Karl Ahrens. — 3. Les réfugiés en Éthiopie. Les 'Abd Allah avant l'hégire. — 4. Les légendes musulmanes. Les Mohadjirs. — 5. La politique matrimoniale de Cyrus le Mocaucas. — 6. Deux légendes coptes. — 7. Conclusion de M. Ahrens : Mahomet s'est rapproché du christianisme, sans y arriver. — 8. Mahomet, au contraire, semble être parti du christianisme et s'en être éloigné.

Nous n'avons pas de documents syriaques sur le Hidjaz; c'est cependant sur l'état de cette province que notre conclusion doit porter; nous disposons du moins de l'analogie, du contenu du Qoran et du peu que nous savons sur les premiers compagnons de Mahomet, sur leurs légendes et sur Mahomet lui-même.

1. — A cause de l'importance commerciale de La Mecque au début du VII[e] siècle, il y avait dans cette ville des esclaves chrétiens, des marchands chrétiens dont l'influence rayonnait sur les Arabes; il y avait donc des Arabes chrétiens et, vu l'esprit de prosélytisme dont nous avons tant d'exemples, il y avait aussi des missionnaires et des moines jacobites et nesto-

riens, des particuliers convertis et des tribus arabes influencées ou converties par eux.

Masoudi énumère des Coréïchites qui auraient été chrétiens; l'un d'eux, baptisé à Constantinople, aurait même offert de gouverner La Mecque comme vassal des Romains. Mahomet aurait vu Coss, poète et orateur de la tribu d'Iyâd, devenu évêque de Nedjran, et l'aurait entendu prononcer des discours pleins de charme et de sagesse. Les Ganamites étaient chrétiens et révéraient un moine nommé Abou 'Amrou, qui marchait toujours couvert d'un cilice[1].

La tribu des Banou 'Odra était chrétienne. On le lui reprochait encore à la fin du premier siècle de l'hégire. Les Banou 'Odra, disait-on, se divisent en deux catégories : des moines établis dans le couloir de Wadi 'l-Qora ou des prêtres parmi les chrétiens de Syrie[2]. Ce texte nous établit un trait d'union entre le christianisme du Hidjaz et celui de Syrie. — La plupart des Ṭayyites, dans le Nedjed, étaient chrétiens comme leur roi Ḥâtim[3].

Enfin le Père Lammens nous apprend (avec quatre renvois) que Mahomet revêtait des tuniques d'apparat, cadeaux des moines habitant les déserts voisins[4], ce qui établit l'existence de ces moines et surtout leurs bons rapports avec Mahomet.

2. — Pour l'étude intrinsèque du Qoran, nous nous bornons à résumer les articles publiés sous le titre : *Christliches in Qoran*, par M. Karl Ahrens dans la *Z. D. M. G.*, t. LXXXIV,

[1] Cf. F. Nau, *L'Expansion nestorienne en Asie*, dans les *Annales du Musée Guimet*, t. XL, 1914, p. 216.

[2] H. Lammens, *Le Berceau de l'islam*, t. I, p. 189 à 190.

[3] Cf. Jean Gagnier, professeur de langues orientales à Oxford, *La Vie de Mahomet*, traduite et compilée de l'Alcoran, des traditions authentiques de la Sonna et des meilleurs auteurs arabes, Amsterdam, 1748, t. III, p. 117 et 127.

[4] *Fatima et les filles de Mahomet*, Rome, 1912, p. 70.

1930, p. 15-68 et 148-190. M. Ahrens remarque que l'on trouve dans le Qoran, surtout dans les sourates de La Mecque, les vues eschatologiques, les pensées pieuses et jusqu'aux formules homilétiques ou édifiantes qui avaient cours dans l'Église syrienne. «L'immense majorité des idées que Mahomet a développées à La Mecque, dit M. Ahrens, trahit l'influence de la pensée chrétienne et dénote un lien très étroit entre Mahomet et le christianisme.»

Parmi les mots du Qoran étrangers à l'arabe, seize peuvent provenir de l'hébreu (un intermédiaire araméen n'est cependant pas exclu, en particulier pour six de ces mots terminés par un *t* qui manque en hébreu). Dix-sept peuvent se rapporter à l'éthiopien ou au sud-arabique et une soixantaine à l'araméen. La question des mots est cependant secondaire; car Mahomet, qui se vantait de donner un texte arabe, se devait de traduire en arabe les mots qu'il avait entendus par ailleurs. Les idées sont plus importantes que les mots.

M. Ahrens a relevé les allusions à la Bible. Il trouve trente-six passages de saint Matthieu qui figurent en un ou en plusieurs endroits du Qoran, avec une soixantaine du reste du Nouveau Testament et autant de l'Ancien. La plupart de ces derniers sont d'origine chrétienne; on le voit, pour certains, à la forme des noms propres et on ne doit pas oublier que bien des moines récitaient le psautier chaque jour.

On peut encore aller plus loin en étudiant les idées et les locutions. M. Ahrens en a relevé, *loc. cit.*, p. 43 à 50, qui achèvent de donner au Qoran une tournure, on pourrait presque dire une assonance, non seulement biblique, mais chrétienne, comme tout ce qui est dit de la prière, du jeûne (du Ramadhan), de l'aumône avec nombre de pensées pieuses comme : «Ma vie et ma mort appartiennent à Dieu», sourate VI, 163.

A La Mecque, Mahomet ne songeait pas encore à une réforme sociale ou à un plan politique; son but paraît avoir

été exclusivement religieux. Il semble appeler les peuples à la pénitence par la crainte du jugement divin qui devait être imminent. Il emprunte des images à l'Apocalypse, il donne en exemple les peuples rebelles qui ont été punis par Dieu. Ces idées étaient courantes chez les auteurs chrétiens, comme saint Éphrem, et chez les prédicateurs, au point que l'on a pu supposer (et M. Ahrens semble aussi être de cet avis) que Mahomet s'en serait imprégné en écoutant des prédications données devant lui par une mission chrétienne, sans doute nestorienne; qui aurait pris pour sujet : «Dieu démontré par la nature et par l'histoire», et qui aurait eu pour but d'éclairer les esprits pour les amener à la connaissance du vrai Dieu.

3. — L'émigration en Éthiopie est aussi à méditer; les premiers adeptes de la nouvelle foi (et Mahomet de même) se retiraient, pour prier, dans les montagnes voisines de La Mecque[1]; ils prêchaient contre les païens et les idoles. Les Coréïchites se livrèrent à des voies de fait contre Mahomet et les siens, de sorte qu'un groupe de ces derniers se retira en Abyssinie, en pays chrétien. Les auteurs musulmans disent que deux au moins des réfugiés : le coréïchite Sakrân, fils d''Amr, mari de Sauda, et 'Abdallah, fils de Riab, époux de la fille d'Abou Sofian (Mahomet a épousé leurs deux veuves), s'étaient faits chrétiens en Abyssinie[2] et que la différence entre la foi du négus et celle des réfugiés n'était pas de l'épaisseur d'une mince baguette. Cela ne peut pas signifier, comme le suggère l'orgueil des musulmans, que le négus, descendant du pieux roi Kaleb (Elesbaas), était musulman avant la lettre, mais bien que les réfugiés pouvaient passer pour être des chrétiens. Il semble qu'ils étaient célibataires ou monogames (quatre-vingt-trois hommes et treize femmes).

[1] Cf. Cl. Huart, *Histoire des Arabes*, t. I, p. 106-107.
[2] Cf. Cl. Huart, *Histoire des Arabes*, t. I, p. 109-110.

Le nom propre ʿAbdallah (le serviteur d'Allah) a aussi grande importance; lorsqu'on regardait le nom propre Allah comme une trouvaille de Mahomet et la propriété de l'islam, il fallait recourir à de savantes considérations sur El, ila, ilat, pour expliquer le nom antéislamique ʿAbdallah. On sait maintenant que c'est la simple transcription en arabe du nom syrien chrétien de la Divinité, et que des millions d'Arabes chrétiens invoquaient Allah matin et soir avant Mahomet (cf. *supra*, p. 26, n. 2). Dans le *Livre des Himyarites*, analysé par M. G. Ferrand, *J. as.*, avril-juin 1925, p. 303, parmi les martyrs chrétiens massacrés dans le sud de l'Arabie, nous trouvons dix ʿAbdallah, p. xciv. Ce nom avant l'hégire, du vi^e au viie siècle, peut donc être regardé comme un nom caractéristique des chrétiens. Signalons, parmi les ʿAbdallah (serviteurs d'Allah, Dieu des Arabes chrétiens) de la région de La Mecque avant l'hégire : 1° et 2° le père et le quatrième fils de Mahomet; 3° à 5° les trois proscrits qui avaient ridiculisé Mahomet et le Qoran (3e, 5e et 11e des proscrits, cf. Gagnier, *La Vie de Mahomet*, t. III, table); 6° le fils d'Oubay, principal accusateur d'Aïcha; 7° le fils de Djahch, l'un des premiers Mohadjirs (Masoudi, *Le Livre de l'avertissement*, trad. Carra de Vaux, Paris, 1897, p. 310, 313); 8° le père des califes de la maison d'Abbas (*ibid.*, p. 348); 9° le fils de Rawahah, tué à Moʿta (*ibid.*, p. 350); 10° le père de Ḥatim le Ṭayyite qui resta chrétien, comme la plupart de ses sujets les Ṭayyites du Nedjed, jusqu'à la fin de sa vie (Gagnier, *loc. cit.*, t. III, p. 117; Savary, *Le Koran*, p. 85); 11° à 13° ce sont encore des ʿAbdallah, qui sauvent Mahomet lors du complot formé contre lui à La Mecque, qui lui conseillent l'emploi des muezzins ou tiennent la bride de son chameau (Savary, *loc. cit.*, p. 26, 30, 65). Cette énumération nous montre que les «serviteurs d'Allah, dieu des Arabes chrétiens», ne fournissaient pas seulement dix martyrs chrétiens

au Yémen, mais entouraient Mahomet au Hidjaz avant l'hégire.

4. — Les légendes musulmanes rattachent les patriarches à La Mecque. Adam vient de Ceylan chercher Ève, qui se trouvait à Djidda; il fait chaque année le pèlerinage de La Mecque; l'arche de Noé fait le tour de la Caaba. Dans l'histoire d'Abraham, on trouve d'abord une imitation d'Aḥiqar dans l'incident des vautours qui emportent Nemrod vers le ciel; cette partie est donc d'origine araméenne et sans doute nestorienne; car c'est chez les Nestoriens que la légende d'Aḥiqar a eu le plus de succès. Abraham abandonne Agar et Ismaël à l'endroit où devait s'élever la Caaba. Agar cherche de l'eau et monte jusqu'à sept fois les collines de Safa et de Merwa, sans en apercevoir; enfin, une source jaillit sous son talon; c'est celle qui alimente encore aujourd'hui le puits de Zemzem. Ismaël se fixe à La Mecque et s'y marie; Abraham lui rend visite chaque année et construit la Caaba: on voit encore l'empreinte de son pied (Tabari, *Chronique*, trad. Dubeux, vol. I, 1836, chap. LII et LV). Ismaël faillit être immolé par son père à l'endroit où l'on jette des pierres sur la montagne de Mina (chap. LIV). Abraham a confié le temple de La Mecque à Ismaël et lui a dit : «O mon fils, ce pays t'appartient ainsi qu'à tes enfants jusqu'au jour du jugement . . . » Ismaël est mort à La Mecque. Ses enfants l'ont enseveli à côté d'Agar. Deux d'entre ses fils se sont fixés à La Mecque, où ils ont établi leur demeure. Les habitants du Hidjaz, ceux du désert et les Arabes sont tous de la postérité des enfants d'Abraham et d'Ismaël (chap. LV et LX).

Un auteur nestorien, qui écrivait quelques notices historiques entre 670 et 680, nous donne aussi son opinion sur la Caaba et Médine, *C.S.C.O.*, *Syri*, III, 4, p. 24.

Quant à la voûte (tente ܩܘܒܬܐ, qoubâ, qoubtâ) d'Abraham, nous n'avons pas trouvé ce que c'est; mais, parce que le bienheureux Abraham abondait en biens et qu'il voulait s'éloigner à cause de l'envie des Chananéens, il préféra habiter dans les endroits éloignés et vastes du désert et, comme il demeurait sous des tentes, il bâtit ce lieu (qoubâ) pour adorer Dieu et pour offrir des sacrifices et, par suite de ce qu'il avait fait, ce lieu a pris le nom qu'il a maintenant (Caaba), parce que le souvenir de ce lieu se conserva avec les générations. Ce n'est pas une chose nouvelle pour les Arabes (Ṭayyaïé) d'adorer en cet endroit, mais ils le faisaient auparavant et aussi haut qu'on peut remonter, parce qu'ils rendaient hommage au père du chef de leur race (Ismaël). Hatsor aussi, que le Livre nomme la capitale des royaumes (cf. *Josué*, XI, 10), appartient aux Arabes (Ṭayyaïé); il en est de même de Médine, qui a pris son nom de Madian, le quatrième fils de Ketoura (*Genèse*, XXV, 2), et que l'on nomme aussi Yatrib.

Il convient de noter qu'à cette époque les musulmans n'écrivaient guère.

Saint Jean Damascène, qui vivait de 676 à 749, nous apprend aussi que, si l'on demande aux Agaréniens pourquoi ils embrassent la pierre de la Caaba, les uns disent : « C'est parce que, sur cette pierre même, Abraham a eu commerce avec Hagar[1] »; les autres disent : « C'est à cette pierre qu'Abraham a attaché son chameau, quand il est venu pour immoler Isaac. »

Il semble possible, sinon certain, que ces légendes aient été créées par les chrétiens syriens.

Les musulmans semblent même rapporter aux Araméens la construction de la Caaba, puisqu'ils racontent que les Coréïchites, qui démolissaient la Caaba durant la jeunesse de Mahomet, ont trouvé, sous le pilier qui soutenait cet édifice, une inscription en langue syriaque. Les Coréïchites ignoraient

[1] *Opera*, éd. Le Quien, Paris, 1712, p. 113 : Φασὶν ἐπάνω αὐτοῦ τὸν Ἀβραὰμ συνουσιάσαι τῇ Ἄγαρ.

cette langue, mais un Juif leur en a donné l'interprétation (cf. Quatremère, *Mélanges d'histoire*, Paris, p. 173-174).

Pour induire encore du mieux connu au moins connu, rappelons que les nestoriens, qui étaient partout en Asie (l'édit de Taï-Tsong en leur faveur est de l'année 638) avaient créé des légendes rattachées aux « mages d'Orient » (cf. *Matthieu*, II, 1); des rois de Tangout et même des Ouïgours croyaient descendre des rois mages et admettaient que leurs ancêtres étaient chrétiens depuis le moment de l'Incarnation. C'est dans le Turkestan que l'arche de Noé s'était arrêtée et on montrait près de Tojok-mazar la caverne qui contenait les corps des sept Dormants (d'Éphèse), cf. F. Nau, *L'Expansion nestorienne en Asie*, Paris, 1914, p. 243-249, 276-277, 362.

Il semble donc bien que ces mêmes chrétiens qui pressaient l'Arabie du nord au sud, de l'est à l'ouest et du sud au nord et qui en convertissaient les habitants, ont pénétré dans la république de La Mecque, si importante alors par son commerce, et lui ont créé des légendes sur Abraham, Agar et Ismaël, rattachées aux nombreux endroits de la Bible qui mentionnent ces deux derniers.

Ce qui montre encore l'origine chrétienne de ces légendes, c'est l'empressement avec lequel les chrétiens les ont adoptées et propagées.

Avant l'hégire, les Arabes sont d'ordinaire pour eux des Ἀγαρηνοί (Agaréens, descendants d'Agar). Après l'hégire, au VIIe siècle, les Mohadjirs ne sont pas seulement, pour les chrétiens syriens, les « émigrés » de La Mecque; ce sont encore « tous les descendants d'Agar », nom propre écrit Hagar et prononcé Hadjar chez les Syriens comme chez les Arabes, c'est-à-dire tous les musulmans[1].

[1] Avant l'hégire, les Syriens nommaient d'ordinaire les Arabes ܛܝܝܐ̈ Ṭayyaïé, ou « gens de la tribu de Ṭaï » qui était en majorité chrétienne (cf. Ga-

À côté de ܒܢ̈ܝ ܗܓܪ «les fils de Hagar», on trouve le verbe, à l'ethpaal et à l'aphel ܐܬܗܓܪ et ܐܗܓܪ «il est devenu Hagar»; d'où le participe ܡܗܓܪ (Mahgar ou Mahdjar) «qui est devenu Hagar»; ces mots ont conduit à la transcription grecque *μαγαρίζειν, μαγαρίτης*; on trouve encore Hagrâïâ, Mehagrâ, Mehagrâïâ au sens *Hagarenus μαγαρίτης*, et Mahgeroutâ *μαγαρισμός* (cf. Payne Smith, *Thesaurus syriacus*, t. I, col. 971-972).

1° Dans l'apocalypse attribuée à Méthodius, écrite vers l'année 676, les musulmans sont nommés uniquement «fils de Hagar» (*J. as.*, mai-juin 1917, p. 425, dernière ligne; p. 426, l. 4; p. 427, l. 11) ou «fils d'Ismaël» (*ibid.*, p. 427, l. 1 et 15; p. 431, l. 2).

2° Dans le colloque du patriarche Jean avec l'émir, le dimanche 9 mai 639 (*J. as.*, mars-avril 1915, p. 225-264), ou plutôt le 9 mai 644 (dernière année du calife 'Omar) comme le Père Lammens l'a montré (*ibid.*, janvier-février 1919, p. 97-110), les musulmans sont toujours nommés ܡܗܓܪ̈ܝܐ [Mehagrâïé, descendants de Hagar, Mohadjirs] (p. 248, l. 2 et 16; p. 251, l. 7 et 20). La loi musulmane est ܢܡܘܣܐ ܕܡܗܓܪ «loi de celui qui est devenu Hagar (Mahgar ou Mahdjar)» (*ibid.*, p. 252, l. 2).

3° Pour Jacques d'Édesse, qui vivait de 633 à 708, tous les musulmans sont encore des ܡܗܓܪ̈ܝܐ (Mohadjirs, Hagaréens). Voir sa lettre à Jean le stylite (*R.O.C.*, t. VI, p. 512-531) sur la généalogie de la sainte Vierge; on trouve le nom (p. 518, l. 18, 21, 24, 30; p. 519, l. 6, 29; p. 520, l. 2; p. 522, l. 4) dans des locutions comme celles-ci :

« Que le Messie soit de la race de David, c'est ce que tout le monde professe, les Juifs comme les Hagaréens (ܡܗܓܪ̈ܝܐ = Mohadjirs), et aussi

GNIER, *La Vie de Mahomet*, t. III, p. 117). Après le VII[e] siècle, ils donnèrent en général cette appellation à tous les musulmans.

tous les chrétiens... Ce que j'ai dit suffit pour montrer clairement à un chrétien ou à un Hagaréen (ܡܗܓܪܝܐ = Mohadjir) que la sainte Vierge Marie est de la race de David.

4° Dans un récit syriaque relatif au VIIe siècle, il est dit que 'Abdallah, fils de ܕܪܐܓ (Ibn Darradj, affranchi de Moawia, cf. J. Périer, *Vie d'Al-Hadjdjadj*, Paris, 1904, p. 211, 263), était un homme hagaréen (ܡܗܓܪܝܐ = Mohadjir), cf. *Actes du XIVe congrès international des Orientalistes*, Alger, t. II, p. 131, dernière ligne (p. 95 du tirage à part, *Notice historique sur le monastère de Qartamin*).

5° Enfin, un manuscrit syriaque du British Museum, écrit en 682 de notre ère, porte qu'il s'agit de l'an 993 des Grecs et de l'an 63 des Hagaréens (ܡܗܓܪܝܐ = Mohadjirs), fils d'Ismaël, fils de Hagar, fils d'Abraham.

La docilité avec laquelle les chrétiens syriens enregistrent les légendes relatives à Hagar, ancêtre des musulmans, nous confirme qu'ils ont chance d'en être les auteurs; les citations précédentes montrent de plus qu'au VIIe siècle le nom Mohadjir était souvent le seul nom de tous les musulmans et signifiait «les descendants de Hagar». Les premiers Mohadjirs sont les hommes de La Mecque, où Hagar et Ismaël étaient ensevelis et où la royauté de ce dernier s'était perpétuée. Ce nom a ensuite été étendu à tous les Arabes, qui prétendaient descendre eux aussi de Hagar. De plus qualifiés que nous diront si on ne peut pas entendre dans ce sens les passages du Qoran qui portent ce nom — par exemple sourate IX, 101 «les plus anciens, les premiers d'entre les Mohadjirs» peuvent être les hommes de La Mecque qui ont émigré à la suite de Mahomet; mais il serait resté, comme le disent les Syriens, d'autres Mohadjirs (fils de Hagar) à La Mecque et ailleurs. En tout cas, on ne pourra plus écrire : ce nom «fut réservé à ceux qui

avaient fui de La Mecque avec Mahomet», comme le dit M. E. Montet, *Le Coran*, Paris, 1929, p. 273, n. 9, d'autant que les écrivains musulmans, lorsqu'ils ne constituent pas l'histoire à l'aide de la seule étymologie, semblent d'accord avec nos Syriens, puisque le Père Lammens écrit que, sous Moawia, on a établi que le soldat en activité de service aurait seul droit au titre de Mohadjir et par suite à la pension (*Mélanges*, Beyrouth, t. VI, 1913, p. 406). Il semble donc certain que, pour les musulmans du VIIe siècle eux-mêmes, Mohadjir n'avait pas le sens étymologique de «ceux qui avaient fui avec Mahomet», mais le sens historique de «descendants de Hagar» ou «Arabes»[1].

5. — Ce nous est encore un sujet d'étonnement de voir nos meilleurs critiques répéter à la suite des musulmans que Cyrus le Mocaucas[2] — ancien métropolitain de Phasis au Caucase, le bras droit d'Héraclius pour rallier les monophysites à l'aide d'une formule monothélite, le patriarche préfet d'Alexandrie — fournissait des «esclaves» blanches à Mahomet.

Pour aller toujours du plus connu au moins connu, il faut rappeler que Cyrus — qui «attachait à un de ses pieds la chaussure rouge des empereurs et à l'autre une sandale de moine, pour montrer qu'il avait l'autorité impériale et ecclésiastique (il était augustal et patriarche)» (Michel le Syrien, *Chronique*, t. II, p. 432) — devait proposer à Héraclius de laisser à 'Amrou,

[1] Ne serait-ce pas encore un nom propre antéislamique puisqu'on trouve, sous Abou-Bekr, el-Mohadjir, fils d'Abi-Omeyya? (cf. Cl. Huart, *Histoire des Arabes*, t. I, p. 220).

[2] Nous adoptons la transcription de M. le baron Carra de Vaux (cf. Masoudi, *Le Livre de l'avertissement*, table). Ce nom *Mocaucas* est formé du mot Caucase de manière aussi fantaisiste que le nom *Mohadjir* rattaché à Hadjar (Agar). Sur le Mouqauqis cf. Jean Maspero, *Histoire des patriarches d'Alexandrie*, Paris, 1923, p. 353, 128.

fils d'el-'Aç, un droit sur toutes les marchandises et de lui donner en mariage l'Augusta Eudocie, fille d'Héraclius, « parce que cet homme s'approcherait ensuite du divin baptême et deviendrait chrétien »[1]. « 'Amrou et son armée, ajoute l'historien byzantin, avaient grande confiance en Cyrus et l'aimaient beaucoup. » On n'a pas jusqu'ici tiré parti de ce texte, parce que les traducteurs latins ont mis 'Omar au lieu d''Amrou, ce qui rendait ce projet invraisemblable. Mais il s'agit bien d''Amrou[2]; et ce que nous savons de l'indépendance, de l'avidité et de l'ambition de celui-ci nous autorise à croire que Cyrus aurait réussi à en faire un margrave ou un gardien des frontières de l'Égypte. Quant à l'Augusta Eudocie, Héraclius l'avait déjà expédiée à un roi turc et elle avait dû revenir chez son père, parce qu'elle avait appris en cours de route que le roi turc venait d'être assassiné. Mais Héraclius, qui avait envoyé sa fille au Turc dont il avait eu besoin contre les Perses, croyait n'avoir rien à craindre d''Amrou. Il avait rappelé Cyrus à Constantinople et, quand on a renvoyé celui-ci à Alexandrie, c'était trop tard et l'Égypte était perdue pour les Grecs.

Le fait précédent nous autorise à croire que, dix ans plus tôt, Cyrus le Mocaucas suivait déjà la même politique et qu'il a envoyé à Mahomet, non pas une esclave, mais une épouse, de noble famille copte, soigneusement choisie, « pour que cet homme s'approchât ensuite du divin baptême et devînt chrétien ». Il a donné à Marie une petite cour, formée de trois suivantes et d'un eunuque nommé Mâïud, avec des présents nuptiaux très suffisants pour un chef de tribu : une mule, un âne,

[1] Cf. *Histoire d'Héraclius* par le patriarche de Constantinople Nicéphore, *P. G.*, tome C, col. 912 à 924 (édition de Boor, Leipzig, 1880, p. 24 à 29).

[2] Le grec porte Ἄμβρος, Amvros ou 'Amr, comme M. Zotenberg l'a reconnu et comme on le trouve encore ailleurs. Nous avons développé ce sujet dans *La Politique matrimoniale de Cyrus le Mocaucas*, paru dans le *Muséon*, t. XLV, 1932, p. 1-17. Cyrus a été patriarche d'Alexandrie de 628 au 10 avril 643.

peut-être un cheval, des habits de lin fin d'Égypte, un mille pesant d'or, etc. (cf. Gagnier, *loc. cit.*, t. II, p. 303). De fait, en dépit de la jalousie des Bédouines, qui ont empêché Mahomet de prendre Marie pour douzième femme, celle-ci a su, durant tout un mois, rendre le Prophète monogame et le chambrer[1]; bien plus, elle a été seule à lui donner un fils, Ibrahim[2], et, «dans la suite, l'Apôtre de Dieu faisait de fréquentes visites à la nourrice de l'enfant et même il y mangeait et buvait quelquefois, pour avoir le plaisir de voir son fils[3]».

Le rêve de Cyrus le Mocaucas semblait donc bien près de s'accomplir; si les vies de Mahomet et d'Ibrahim avaient eu la durée normale des vies humaines, ce n'est pas Abou-Bekr et 'Omar, mais c'est le fils de Marie la Copte qui aurait succédé au Prophète et les «loups d'Arabie[4]» n'auraient pas dévasté le monde.

Nous proposions de rapporter à Marie la Copte la mariologie du Qoran[5]; on trouvera peut-être aussi trace des légendes coptes qu'elle a pu raconter au vieux Prophète.

[1] Gagnier écrit, *loc. cit.*, t. II, p. 306-307 : «L'Apôtre de Dieu répudia Hafsa. Il se sépara même d'Aïcha et de ses autres femmes pendant un mois entier et il demeura tout ce temps dans la maison de Marie, enfermé seul avec elle. Dieu sait ce qui s'y passa. Durant ce temps, 'Omar tâcha de consoler sa chère fille Hafsa.»

[2] Le fait parut si extraordinaire aux Bédouins qu'ils en accusèrent l'esclave copte de Marie; mais 'Ali, chargé de l'expertise, constata que l'esclave était vraiment eunuque; cf. Cl. Huart, *Histoire des Arabes*, t. I, p. 176.

[3] Gagnier, *loc. cit.*, t. III, p. 117.

[4] Voir sur les «loups arabes» (loups du soir) *R.O.C.*, t. XIII, p. 331-332.

[5] *Muséon*, t. XLIII, 1930, où nous avons traité des informatrices de Mahomet, p. 245 à 252. A côté des trois veuves revenues d'Abyssinie, veuves de monogames, c'est-à-dire accoutumées à diriger leurs maisonnées — deux au moins (Sauda et Omm Habiba, fille d'Abou Sofian) veuves de chrétiens — et épousées toutes trois par Mahomet, nous avons qualifié Aïcha, épousée par le Prophète quand elle avait sept ans, de «Bédouine sans importance». Nous ne nous plaçions qu'au point de vue de la culture intellectuelle et des connais-

6. — Dans les récits de la création, la mention des sept cieux dans le Qoran n'a rien d'extraordinaire; c'est le nom des planètes qui a fait diviser l'espace en sept parties, une pour chacune. Mais, il est plus remarquable de lire (sourate LXV, 12) : «C'est Dieu qui a créé sept cieux et autant de terres». Or on lit aussi, dans une compilation égyptienne d'anciens apocryphes : «Lorsque nous eûmes fini de créer les sept cieux, en un clin d'œil nous en avons créé sept autres par une seule parole. Puis, nous avons établi en eux par notre sagesse tous les êtres innombrables. Personne d'autre que nous ne sait cela» (*R.O.C.*, t. XVII, p. 247). Il semble donc que, pour certains, le monde sublunaire, avec ses éléments, était aussi divisé en sept parties.

Les traditions musulmanes placent encore dans le paradis un arbre «si immense qu'un seul de ses fruits nourrirait pendant un jour toutes les créatures de la terre. Du pied de cet arbre sortent quatre fleuves» (cf. *Le Koran*, trad. Savary, p. 21). Or le même apocryphe porte : «O Pierre, voici que nous-mêmes avons créé l'Éden ... et j'ai mis, parmi les fleuves, un arbre spirituel, qui s'élève au-dessus de toutes les montagnes de quinze coudées de l'Esprit-Saint. — Je répondis et je lui dis : Mon seigneur et mon Dieu, combien grande est la coudée de l'Esprit-Saint? — Il me dit : C'est la grandeur de mes bras et de mes mains que j'ai étendus sur le bois de la croix, et la grandeur de cette dimension va de l'Orient à l'Occident. O Pierre, c'est moi qui ai planté l'arbre spirituel dans le paradis» (*ibid.*, p. 337). «Quant au paradis, il est sous notre trône, vers l'Orient... Les quatre fleuves, qui arrosent le monde, jaillissent de l'eau qui est sous le trône de ma gloire» (*ibid.*, p. 343).

sances acquises; mais nous lui concédons volontiers la ruse, l'esprit d'intrigue, la jalousie, la rancune, le bavardage, le mensonge, en somme tous les défauts, y compris, si l'on veut, l'infidélité conjugale.

NOTE DU REVISEUR.

Le travail de François Nau sur *Les Arabes chrétiens de Mésopotamie et de Syrie du VIIe au VIIIe siècle* — qui se rattache à deux articles parus dans le *Muséon : A propos d'un feuillet arabe*, t. XLIII (1930), p. 85-116 et 221-262, et *La Politique matrimoniale de Cyrus le Moraucas*, t. XLV (1932), p. 1-17 — reste inachevé. Car les paragraphes 7 et 8 annoncés dans le sommaire du chapitre x n'ont pas été développés par l'auteur dans le manuscrit remis pour l'impression. Du moins, par leurs titres mêmes, ils indiquent la conclusion de cette étude, à savoir que, pour M. K. Ahrens, Mahomet s'est rapproché du christianisme, sans y arriver, et que, pour F. Nau, Mahomet, au contraire, semble être parti du christianisme et s'en être éloigné. Notre tâche s'est donc bornée à corriger les épreuves d'imprimerie, en sorte que le premier numéro des *Cahiers de la Société asiatique* donne le dernier travail du regretté orientaliste dans l'état où la mort a mis un terme à son activité, qui a été vraiment prodigieuse, ainsi que le montreront sa notice nécrologique et sa bibliographie, qui paraîtront bientôt dans le *Journal asiatique*.

Maurice Brière.